

Victor Deguérande

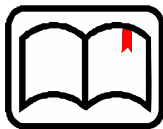
Les archives du temps

Continuum



Manuscrit équitable

Revente interdite



Manuscrit équitable

Ce logo est le signe de reconnaissance de la communauté des auteurs et lecteurs d'AvantDePublier.com, le site porteur du concept de manuscrit équitable. Un manuscrit équitable, c'est un manuscrit qui n'est pas encore publié et qui vous est proposé gratuitement par l'auteur, de particulier à particulier.

Le principe est simple :

- **Si vous avez aimé ce manuscrit, vous faites un don à son auteur pour qu'il poursuive son oeuvre.** L'auteur pourra ainsi se faire connaître et continuer à créer grâce à vous. Ce don n'est pas un achat du manuscrit (qui reste gratuit), mais bien un encouragement pour l'auteur à continuer.
- **Si vous ne souhaitez pas encourager l'auteur** ou si vous considérez que son travail n'a aucune valeur, vous ne faites aucun don.

Comment procéder ?

- ✓ **Rendez-vous sur le site : www.avantdepublier.com**
- ✓ **Inscrivez-vous gratuitement** (si ce n'est pas déjà fait).
- ✓ **Sélectionnez** ce manuscrit parmi ceux proposés.
- ✓ **Donnez votre avis** sur son contenu et notez-le.
- ✓ **Faites votre don à l'auteur** dans la devise de votre pays.
- ✓ **Si vous rencontrez un problème de connexion au site**, vous pouvez également faire un don directement à l'auteur via son site : www.victordeguerande.com

Passez le relais...

Ce système repose exclusivement sur votre honnêteté et sur le bouche à oreille. Soyez le porte-parole de ce concept. N'hésitez pas à recommander et à diffuser largement (et gratuitement) ce manuscrit autour de vous tout en expliquant le principe à respecter. Ainsi, ensemble et quels que soient nos moyens, nous changerons équitablement notre façon de lire.

Avant de Publier
.com

Les archives du temps

Continuum

Edition du 9 août 2012

Illustration de couverture :
Lilium Lilith (Lydia Nunes), « *Le Temps Moderne* »

© 2012 - Toute reproduction est interdite,
sauf autorisation de l'auteur



DEPOT
1^{re} EDITION : JUIN 2012
N° 2012-06-0182

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.



Table des matières

Margaret	11
Du temps... ..	23
Atomique.....	31
Ralf.....	43
Bouleversements	51
Départs.....	61
La vie continue.....	73
Communications	83
Partir	101
Retour	106
Rencontre.....	111
Convaincre.....	117
Révélations	125
Problèmes	135
Un jour paisible	149
Verdict	161
Une Lueur.....	167
Mystères	175
Décryptage.....	181
Silence	189
Epilogue.....	193



« L'Intelligence Artificielle n'est rien
comparée à la stupidité naturelle. »

Attribué à Thomas EDISON

« La vie est une rose dont chaque pétale est une illusion et chaque épine
une réalité. »

Alfred de Musset



Note de l'auteur

Ecrire est un acte d'amour de l'auteur pour son lecteur. Je suis persuadé qu'une diffusion basée sur l'honnêteté est viable et même souhaitable. Le concept visant à transmettre gratuitement un manuscrit et de recevoir un don pour continuer est empreint de pureté. C'est un pari sur l'humain. Le système classique nous fait souvent acheter des ouvrages qui se révèlent finalement sans intérêt. Pire, il nous fait parfois passer à côté d'auteurs inconnus pour lesquels nous ne voulons pas prendre de risques. Le manuscrit équitable instaure une confiance entre le lecteur et l'auteur. L'un donne gratuitement le fruit de son travail et l'autre l'encourage par un don en fonction de ses moyens. C'est somme toute plus juste de part et d'autre. Souvent, lorsque l'on termine de lire un livre, et qu'on l'a apprécié, on se contente d'attendre le suivant. Impossible de faire comprendre à l'auteur combien ce moment nous a enchantés. De même, le système classique fait de vous des pirates si vous aimez quelque chose et que vous voulez le partager librement avec vos amis. Ici, le partage est totalement permis et même conseillé si vous passez le relais en expliquant également la règle du jeu. Le succès de l'œuvre dépend donc fortement de la diffusion que vous en faites. Encore un acte d'amour envers vos amis ou votre famille. Redonner au livre son but initial dans une démarche de don mutuel à tous les étages c'est ça le principe du manuscrit équitable, c'est ça que j'aime et que j'espère que vous aimerez.

Victor Deguérande

Juin 2012



Ceci étant un manuscrit, quelques erreurs d'orthographe ou de typographie peuvent encore subsister.

Merci de votre compréhension.



Préambule

Je ne sais par où commencer tant il y a de choses à dire. Aussi, vais-je essayer d'être le plus précis possible afin que votre information sur le sujet soit complète. Il est important que tout cela soit rapporté noir sur blanc pour qu'un jour peut-être, quelqu'un puisse témoigner de la véracité de ce que je m'appête à vous révéler. Ce n'est pas tant le contenu de ce récit mais son existence même qui est en jeu. Ceci dit, il était peut-être inévitable que vous ayez un jour cet écrit entre les mains, qui sait ?

Tout a commencé il y a fort longtemps. Mais cela se compte-t-il en années ou en siècles ? Je ne le sais plus très bien à présent. Si j'en crois ce que j'ai découvert, cela pourrait peut-être même s'envisager en millénaires.

On dit souvent : « si c'était à refaire ». Mais comprenons-nous réellement ce qu'une telle proposition sous-entend ? Ces quelques mots contiennent en fait, profondément ancrés en eux, un secret encrypté depuis la nuit des temps.

Si c'était à refaire... le referiez-vous ? Si vous pouviez modifier ne serait-ce qu'une seule chose, quelque part dans votre passé, quelle serait-elle ? Pensez-vous qu'il soit simplement possible de le faire ? Croyez-vous que cela soit réellement souhaitable ?

Mais pour y parvenir, il faudrait pouvoir remonter le temps, me direz-vous. Le temps, encore et toujours lui, omniprésent dans nos



vies et pourtant si insaisissable. Le temps, ennemi perpétuel qui nous consume petit à petit d'instant en instant. Existe-t-il vraiment ou n'émerge-t-il pas finalement de notre capacité mentale à fabriquer des souvenirs ? Tant de questions et si peu de réponses. Ces questions et bien d'autres, je me les suis posées. Mais j'étais loin d'imaginer que j'allais être parmi ceux qui en trouveraient les réponses dans leur chair.

Tout cela doit vous sembler bien nébuleux, et c'est normal, je ne vous ai, pour l'instant, encore rien expliqué. Mais ce que je vais maintenant vous raconter est pour le moins inattendu et fascinant. J'ai moi-même encore du mal à y croire. Alors suivez-moi et remontons ensemble vers cette soirée de septembre, à l'aube du XXI^{ème} siècle...



Chapitre 1

Margaret

— Ça n'aurait jamais dû arriver !

Assise devant son téléviseur, Margaret, une main devant la bouche, ne cessait de répéter ces mots. Je tentai de la consoler mais j'étais moi-même très choqué par ce qui s'était passé dans l'après-midi. En fait, le monde entier était sous le choc. Cette journée, comme toutes les autres, était devenue en quelques heures un jour historique où chacun des humains de cette planète s'aperçut avec violence qu'aucun super héros ne viendrait jamais les sauver du mal. Nous étions le mardi 11 septembre 2001.

Margaret était déjà très âgée à cette époque. Si mes souvenirs sont exacts, elle était même déjà plus que centenaire. Nous avions l'habitude de nous voir chaque vendredi mais un empêchement m'avait fait changer de date. Je rendis donc une petite visite à mon amie le jour précis où les événements s'étaient produits. Tout était arrivé un peu plus tôt alors que j'étais encore au travail. A New York, il était environ 9 heures du matin lorsque deux avions percutèrent les tours du World Trade Center et provoquèrent leur effondrement sur près de trois mille personnes travaillant dans les bâtiments. Un acte terroriste certes, une horreur absolue en tout cas.

— Ça n'aurait jamais dû arriver ! Ça n'aurait jamais dû arriver !



— Tu sais, la destruction de l'homme par l'homme n'a pas de limites. Il se passe des horreurs en permanence partout dans le monde. C'est ainsi, même si c'est un acte abominable.

— Mais elles n'étaient pas là ! Elles n'étaient pas là ! Ça n'aurait jamais dû arriver !

— Mais de quoi parles-tu ? Je ne comprends pas !

— The Twin Towers, elles n'étaient pas là !

J'avais beaucoup de mal à comprendre ce que Margaret essayait de me dire et je mis tout ceci sur le compte de l'émotion intense que suscitait l'événement...

— Mais si, elles étaient là, regarde les images.

— Non, les tours n'y étaient pas, je m'en souviens très bien, j'ai habité là-bas.

— Quand ?

— A mon arrivée aux Etats-Unis en 1921, j'ai logé quelques semaines sur Cortland Street dans ce quartier tout neuf qu'on appelait « Radio Row ». Il y avait des entrepôts et des blocks entiers de magasins remplis de l'électronique naissante et j'avais même une petite chambre au-dessus de l'un d'eux.

— Mais c'était en 1921, voyons. Le quartier dont tu parles se trouvait à l'emplacement des tours, c'est ça ?

— Oui, je me rappelle, le propriétaire de mon logement s'appelait Harry Schneck. Il avait ouvert le premier magasin dédié à la radio dans le quartier. Tu sais, la radio, c'était une innovation majeure à l'époque. « Radio Row » était un endroit vivant et magique. La rue résonnait du Jazz qui venait de naître. Et il y avait des marchands ambulants partout dans les rues avec toutes sortes de bonnes choses à manger qui donnaient au quartier une odeur très particulière.

— Mais l'endroit a été rasé pour y mettre les tours, non ?

— Elles n'auraient jamais dû être construites, elles n'étaient pas là !



Voyant l'effet que produisaient ces images sur mon amie, je décidai, avec son accord, de couper le poste de télévision. Nous en avions assez vu. J'espérais lui changer quelque peu les idées, même si je n'étais pas vraiment concentré sur ce que je disais à ce moment là.

Chez elle, comme chez toutes les personnes de son âge, tout était « vieux ». Sur de vieilles étagères, de vieux bibelots côtoyaient de vieilles photos en noir et blanc. Les meubles en bois noble de son salon sentaient la cire. Dans les tiroirs des commodes et des secrétaires, des journaux d'une autre époque évoquaient ce que le futur serait avec une certitude désarmante. Mais l'an 2000 n'était, en définitive, pas en rapport avec ce que l'on en avait rêvé et la barbarie y avait toujours sa place. Dans le vaisselier, des assiettes de porcelaine et des verres en cristal n'avaient pas bougé depuis des lustres. Dans l'appartement, tout était à sa place comme pour attendre des invités qui ne viendraient jamais.

Que nous le voulions ou non, ce qui naît de notre esprit est la synthèse de nos expériences passées. Ainsi, en fonction de l'environnement dans lequel on évolue, des rencontres que l'on fait, des facilités ou des difficultés auxquelles on doit faire face, chacun forge sa personnalité ou ses idées. L'une de ces rencontres qui vous change une vie se produisit pour moi en 1982, l'année de ma rencontre avec Margaret. C'est peut être curieux, mais j'avais l'impression que nous nous étions toujours connus, comme si elle faisait partie de ma famille. J'étais probablement le seul à lui rendre visite à présent. Il n'y avait guère que sa femme de ménage qui comblait durant quelques heures ses journées de solitude. Pourtant, c'était un personnage si intéressant et attachant.



Elle s'appelait Margaret Dupuis née Johnson. Quand je l'ai connue, c'était déjà une dame très âgée. J'avais quatorze ans, elle en avait quatre-vingt-deux. Ma mère et moi venions d'emménager dans un nouvel appartement sur Lille, dans le Nord de la France, et Margaret occupait l'appartement situé juste en-dessous du nôtre. Elle était née avec le siècle, le 11 novembre 1899 à Londres. J'étais moi-même né le 11 novembre 1967. Une coïncidence ? Je ne sais pas. En tout cas, nous nous étions vraiment bien trouvés tous les deux. Nous avions tant de points en commun ! Comme moi, vers l'âge de dix ans, elle avait gagné un tour de taille que jamais elle ne perdit. Cela prouve que l'on peut être « fort », comme il se dit pudiquement, et bénéficier malgré tout d'une longévité appréciable. Elle était issue d'une riche famille anglaise. Ses parents, qui avaient décelé chez elle une certaine précocité intellectuelle, l'avaient présentée, à onze ans, à un ami de son père, le professeur William Stern. Celui-ci menait des recherches sur la mesure de l'intelligence humaine et fut notamment l'inventeur du terme « Quotient Intellectuel ».

Là encore, nous avions un point en commun. A quatorze ans, les hasards de la vie m'amènèrent à passer les tests d'intelligence de la Mensa qui révélèrent chez moi un quotient intellectuel estimé à 160. J'étais alors le plus jeune membre de cette organisation en France. En classe, j'étais un élève plutôt moyen et la découverte de cette précocité intellectuelle fut une grosse surprise pour tout le monde. De mon côté il me semblait plutôt être ce que j'appellerais plus tard un « surdoué nul ». Jusque-là, ni ma famille ni moi-même ne nous étions aperçus de quoi que ce soit. En fait, il faut avoir à l'esprit que, quelles que soient nos capacités intellectuelles, c'est avec elles que nous voyons le monde. Carl Gustav Jung disait : « On ne reconnaît jamais, en quoi que ce soit, davantage que ce que l'on est soi-même ». Donc, à moins d'être extrêmement vaniteux, on ne



se sent ni plus ni moins que les autres. C'est avec notre propre vécu que nous envisageons notre rapport aux autres, ce qui fausse parfois la donne... Mais revenons à Margaret.

En septembre 1921, elle s'était embarquée à Southampton à bord du RMS Olympic de la très célèbre White Star Line. L'Olympic n'était autre que le « petit frère » du Titanic coulé par un iceberg neuf ans plus tôt. Ce navire connu, quant à lui, un destin beaucoup plus heureux que son prédécesseur et finit sa carrière en 1934. Le bateau était surnommé le « Film Liner » car il avait accueilli à son bord de nombreuses célébrités du monde du cinéma. Margaret, qui voulait tenter sa chance à Hollywood dans un septième art plein de promesses, se devait de prendre ce bâtiment pour passer l'Atlantique. Grâce à ses riches parents, elle obtint un billet de première classe et put ainsi rencontrer le mythique Charlie Chaplin qui était sur cette traversée et pour lequel elle avait une admiration toute particulière. Elle avait dîné à sa table plusieurs fois et avait noué une amitié avec cet homme qui, selon elle, était d'une grande timidité. Il l'invita d'ailleurs dès 1922 à se présenter aux studios d'Hollywood pour un bout d'essai. Mais elle n'avait malheureusement obtenu que des rôles de figurante dans deux ou trois films passés quasiment inaperçus.

A son arrivée à Hollywood, elle était devenue rapidement l'amie de l'actrice Mildred Davis, qui devint la femme du célèbre Harold Lloyd en 1923. Les Lloyd l'avaient aidée dans les moments difficiles qui suivirent. Après la crise de 1929, toujours célibataire et sans le sou, elle retourna en Angleterre avec ce qui lui restait en poche. Sa famille avait, elle aussi, souffert de la crise mais avait su traverser cet orage sans trop de pertes. En 1946, à l'approche de la cinquantaine, elle crut avoir enfin trouvé le grand amour en la personne de Théodore Dupuis. C'était un riche homme d'affaires du



Nord de la France. Il mourut en 1977 lui laissant quelques dettes de jeu et une trop grande propriété difficile à entretenir qu'elle vendit en 1979 pour s'installer dans l'appartement où je l'avais rencontrée. Depuis son voyage en Amérique, elle avait développé une passion pour les sciences et la littérature fantastique. Peut-être à cause de toutes les innovations technologiques qui étaient quasiment nées sous ses yeux.

Elle était la dernière de sa famille et n'avait jamais eu d'enfant. C'est peut-être aussi pour cela qu'elle m'appréciait tant. Et je le lui rendais bien. Je l'appelais Maggie.

— Maggie, je ne vais pas trop tarder aujourd'hui, je peux te laisser à présent ? Ça va aller ?

— Oui, ne t'inquiète pas mon petit, ça va mieux maintenant.

— Repose-toi, je te passerai un coup de fil demain, d'accord ?

— D'accord et prie le bonjour à ton épouse et à tes enfants pour moi.

C'est ainsi que ce soir-là je quittais Maggie non sans une certaine perplexité. Qu'avait-elle voulu dire au sujet des tours jumelles ? En prenant l'ascenseur pour rejoindre le parking, je me mis à songer. Finalement, c'était un peu comme si nous étions destinés à nous croiser un jour, elle et moi. Pourtant mon histoire personnelle aurait dû être tout autre. Notre rencontre, elle non plus, n'aurait pas dû se produire. Mais si tout cela était arrivé, c'est que pour ma mère et moi, tout avait totalement basculé le 8 juillet 1976 à 10h30 précises.

A cette date, mon père décède à quarante neuf ans alors que je n'en ai que huit. C'était un homme juste et sympathique. Parti de rien et poussé par une épouse ambitieuse, il avait gravi un à un les



échelons jusqu'à devenir directeur régional d'une usine de radiateurs. C'était au temps où l'on pouvait encore être reconnu même en étant autodidacte. Initialement tôlier formeur, il était capable, disait-il, de réaliser des objets allant de la montre en or jusqu'au cuirassé de poche... Et c'était vrai. Mais c'était surtout quelqu'un d'intelligent et de modeste. Dans sa jeunesse, il avait enchaîné les petits boulots avant d'être réellement pris en considération. C'est lors d'un de ces jobs mal payés qu'il eut à utiliser un produit très nocif pour nettoyer des barres de bus. Peu de temps après et sans qu'il ne fasse immédiatement le rapprochement, ce produit détruisit ses poumons et lui provoqua de graves problèmes cardiaques. Son médecin disait de lui qu'il était une anthologie de la pathologie, c'est dire !

La vie nous envoie parfois des signes bien étranges. A la mort de mon père, nous venions de nous installer en Touraine dans une ville nommée « Saint-Pierre-des-Corps ». Or, Saint Pierre est celui qui détient les clefs du paradis et accueille les âmes des défunts. Pour nos vacances de 1976, mes parents avaient acheté une caravane afin de passer quelques semaines dans un petit camping de la commune vendéenne de Saint-Gilles-Croix-de-Vie où il trouva... la mort. Comme quoi, la vie peut avoir un humour noir relativement subtil. Mais tout cela est-il vraiment une coïncidence ?

La vie, cette vie, n'avait pas été tendre, faisant de moi un être taraudé par le doute et profondément désabusé par ses contemporains. Les difficultés liées à ma précocité intellectuelle y étaient certainement pour beaucoup. Dès mes premières années d'école, cette différence dont je n'avais alors pas conscience se manifestait déjà. Un jour, alors que je réalisais ma première peinture d'enfant en classe, l'un de mes « camarades » me dit :



— Elle est moche ta peinture. Et d'abord la maîtresse, elle a dit que c'était vraiment moche.

J'avais dessiné des vaches dans un pré en utilisant des taches blanches et noires sur un fond vert tout en les rendant plus petites vers le haut de la feuille. De la perspective, quoi ! Mais cet expert en culottes courtes avait jugé que c'était « moche ». Pire, l'autorité en place, l'institutrice, avait également estimé que le fruit de mon inspiration était « moche » ! Trop respectueux de la hiérarchie à laquelle mon jeune âge m'obligeait à me soumettre, je n'eus pas le courage d'aller demander si effectivement elle trouvait mon travail « moche ». Ce jour-là, je me sentis exclu par le roi et par le peuple simplement par ce que j'avais produit quelque chose.

Comme pour chaque enfant, l'école fut l'endroit où j'appris à supporter la méchanceté des autres et à détester leur bêtise. Alors que j'envisageais l'école comme un magnifique lieu de savoir, je la découvrais aussi terrifiante qu'une prison. Pour certains enfants, l'école peut être destructrice uniquement parce que la bonté qu'on leur a enseignée au sein de la famille rencontre la force brutale et stupide de quelques caïds abrutis. Et les professeurs laissent faire. J'ose espérer que de nos jours ça a bien changé. Je n'en doute pas ! Evidemment, les chamailleries d'enfants sont monnaie courante et n'ont rien de grave... Ça, c'est un point de vue d'adulte ! Il en va tout autrement lorsque l'on est enfant. L'adulte pense trop l'enfant avec sa vision d'adulte. C'est une erreur. C'est un peu comme une mouche attaquée par une araignée ; ça n'a rien de grave... sauf si l'on est une mouche. Tout cela, c'est l'école de la vie, diront certains... belles paroles...

Heureusement, il y avait les vacances et les week-ends. Quand je le pouvais, j'adorais m'asseoir dehors ou m'allonger dans l'herbe



et penser à la nature tout en frissonnant à l'arrivée d'une brise légère venant poser une virgule de fraîcheur sur mes rêveries. Enfant, j'étais curieux de tout. Mais j'avais surtout la chance d'avoir un père qui, dès mon plus jeune âge, m'avait éveillé aux sciences, à l'astronomie ou à la préhistoire. L'informatique personnelle, le Personal Computer ou « PC », n'existaient pas encore. Pourtant, étant dans l'industrie, mon père m'avait évoqué ces nouvelles machines quasi magiques qui connaissaient toutes les réponses à toutes les questions que l'on pouvait leur poser. On appelait cela des ordinateurs.

C'est à l'adolescence, peu de temps après ma première rencontre avec Margaret, que mon surdouement fut révélé par des tests psychométriques d'intelligence. En quelques semaines, je devins le nouveau « bon client » des médias. Je fus d'abord contacté par la radio nationale « Europe 1 » pour participer à une importante émission basée sur les découvertes. J'en fus l'invité durant cinq mois. Ceci me valut d'ailleurs quelques articles dans la presse locale et la possibilité de rencontrer des sommités de l'époque. Mais il y avait un revers à tout cela...

Passer dans les journaux et faire de la radio avec une référence du journalisme peut sembler être une expérience très intéressante. Et c'en est une. Mais j'étais un élève tout à fait normal, voire faible et cela provoqua une levée de boucliers de la part de mes professeurs et de mon Conseiller Principal d'Education. Celui-ci n'hésita pas à crier « à l'imposture ». Lorsqu'il nous convoqua, ma mère et moi, pour nous le dire, j'eus l'une des plus grandes humiliations de toute ma vie. Peut-être cet homme confondait-il intelligence et instruction. Parfois, les adultes ne sont pas tendres non plus avec des enfants dont la profondeur les dépasse. Je pense que c'est à partir de ce moment là que s'installa chez moi le syndrome de l'imposteur



consistant à penser que l'on est un usurpateur perpétuel, un surdoué nul. Repoussé par mes camarades et mes professeurs, plus absorbé par les feux de la rampe que par mes études, je passai mon BEPC. Je ne l'obtins pas. C'était presque évident mais difficile à vivre.

Mais une question subsistait en moi. Pourquoi tous les mystères de l'univers n'étaient-ils pas déjà résolus par les ordinateurs dont m'avait parlé mon père ? Il était décédé sans avoir pu me montrer l'une de ces fameuses machines miracles. Or, nous étions au début des années quatre-vingts et les premiers micro-ordinateurs grand public voyaient tout juste le jour. C'est ainsi qu'un samedi après-midi, alors que je me promenais dans le rayon électronique d'une grande enseigne culturelle française, j'eus la chance de tomber sur ces fameux nouveaux ordinateurs domestiques. L'un d'entre eux était libre et m'invitait à le rejoindre. Littéralement hypnotisé, je m'approchai de son écran bleu électrique. Je m'empressai de taper avec deux doigts une question toute bête pour un tel dieu électronique : « Quelle est la distance entre la Terre et la Lune ? ».

Il se passa une seconde puis il me répondit placidement un vulgaire «Syntax Error» qui me fit comprendre instantanément qu'il restait encore beaucoup de chemin à parcourir pour qu'une machine puisse penser. Je pris conscience en un instant que si elles ne sont pas programmées, ces machines toutes puissantes ne peuvent rien. Très déçu par cette expérience, je décidai de tout mettre en oeuvre pour qu'un jour peut-être, je puisse obtenir une réponse plus sensée de la part de ces micros puces électroniques très primaires. Je ne pensais pas que cela allait dépasser à ce point mes espérances.

Les micros ordinateurs de cette époque étaient chers, pourtant, il fallait que je m'en procure un. Et en juillet 1983, il y eut « Super Défi ».



« Super Défi », la réponse était là. « Venez combattre notre super champion et repartez avec un micro-ordinateur ». Nous étions en « un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître » où un jeu de tennis était représenté par des rectangles de part et d'autre de l'écran avec une balle qui n'était autre qu'un énorme pixel bien carré. « Super Défi » était un jeu télévisé d'une quinzaine de minutes diffusé juste avant le journal de vingt heures. Durant tout l'été, des candidats s'affrontaient sur des jeux vidéos très basiques jusqu'à la finale de fin août avec à la clef le micro-ordinateur. Chaque équipe était composée d'un adolescent accompagné de l'un de ses parents. C'était là le problème. Il fallait que j'arrive à m'inscrire tout en emmenant ma mère dans cette nouvelle aventure. A l'époque, elle n'avait jamais touché à un jeu vidéo et la perspective de se ridiculiser à l'échelle nationale ne l'emballait pas particulièrement.

Un matin, profitant de son absence, je décidai d'appeler la société organisatrice du jeu. Malheureusement, tous les candidats étaient déjà sélectionnés. Cependant il restait encore une petite place pour une équipe de province... J'habitais Lille, c'était donc parfait. Restait à convaincre ma mère. Mon interlocutrice au téléphone me proposa de s'en occuper dans l'après-midi. Ce qui fut fait. Autant dire qu'entre les deux appels, j'usai de tout mon potentiel de persuasion pour obliger ma mère à accepter. Et c'est ainsi qu'après une compétition acharnée durant tout l'été 1983, j'eus enfin en ma possession mon premier ordinateur. C'était un Atari 400 à clavier tactile et 16 Ko de mémoire vive, une vraie formule un. Pour vous donner une idée de sa capacité, le moindre petit fichier que produisent nos ordinateurs actuels remplirait plusieurs fois l'intégralité de la mémoire de ce petit bijou. Mais pour l'époque



c'était suffisant. Je ne le savais pas encore mais cet évènement allait radicalement changer le cours de mon existence.



Chapitre 2

Du temps...

A partir de 1984, je me mis à partager ma vie entre le lycée, la programmation informatique et mes longues discussions avec Maggie. Seul le soir, devant mon clavier avec quelques bouquins rudimentaires et au détriment de mes devoirs scolaires, je tentais de créer ce qui un jour serait un programme capable d'apprendre seul et de dialoguer avec son utilisateur. En 1986, je passai mon BAC, sans succès. Connaissant ma passion pour l'informatique, et convaincue de mes possibilités, ma mère m'inscrivit à une formation accélérée d'un an dans un organisme privé pour être « Technicien comptable informaticien ». Et ainsi, en septembre 1987, je me retrouvai à pointer à l'agence nationale pour l'emploi. Malgré ma précocité intellectuelle, je venais de rater mes études et l'avenir ne s'annonçait pas plus brillant. Le célèbre Jean Piaget disait : « L'intelligence, ça n'est pas ce qu'on sait mais ce que l'on fait quand on ne sait pas ». Cette définition résume à elle seule ce que j'allais vivre.

Février 1988, je trouvai mon premier travail en tant qu'informaticien dans un bureau d'étude de bâtiment. J'étais autodidacte et devais toujours prouver deux fois plus ma valeur. Maggie croyait en moi. Elle savait ce que je tentais de réaliser sur mon ordinateur sans vraiment forcément tout comprendre. De ce côté là aussi, il y avait des hauts et des bas. Vouloir transformer un ordinateur de 1988 en machine pensante était chose beaucoup moins facile que je ne le croyais. Je me heurtai systématiquement au



même problème : devoir peu ou prou pré-programmer les réponses que Ralf allait me renvoyer.

Ralf était le nom que j'avais donné à mon projet. En fait, c'était une sorte d'hommage rendu à une série américaine des années 80 où de jeunes adolescents menaient des enquêtes policières à l'aide d'un ordinateur nommé Ralf. Margaret avait même trouvé une signification à ce nom : « Really Amazing Life Form » ce qui en français pourrait signifier « Forme de vie réellement stupéfiante ». Mais pour le moment il n'y avait aucune vie dans tout cela.

Mon existence suivait son cours normal et en décembre 1991 je me mariaï. Cela eut pour conséquence de mettre en sommeil le projet Ralf. Maggie, qui commençait à avoir un âge avancé, ressentit assez mal le fait que nos rendez-vous dussent s'espacer de plus en plus. Je n'habitais pourtant pas bien loin de chez elle mais la distance était malgré tout plus longue que celle allant d'un étage à l'autre. Mon épouse voyait également d'un assez mauvais œil le fait que je fréquente assidûment une autre femme, fusse-t-elle quasi centenaire. Un jour, nous eûmes une discussion houleuse à l'issue de laquelle j'obtins enfin l'autorisation de passer chaque vendredi soir chez Margaret. Ma vieille amie en fut toute réjouie tant nous étions quasiment perdus de vue. C'était déjà ça !

1996 vit la naissance d'Eléonor, ma première fille suivie en 1997 par Léa, ma seconde fille. Maggie était présente à chaque évènement. Puis vint le 11 novembre 1999 où nous eûmes la joie de fêter son centenaire et accessoirement mes 32 ans. Elle qui était si bien portante avait un peu maigri mais elle restait malgré tout joviale et sympathique comme à son habitude avec ce petit accent britannique qu'elle n'avait jamais vraiment perdu. Je crois que c'est cela qui faisait que ma femme l'appréciait. Elle adorait tout ce qui



était britannique et fréquenter une londonienne centenaire devait certainement beaucoup l'impressionner. Maggie était née sous l'époque victorienne, ce qui suscitait le plus grand respect de la part de ma tendre moitié. Mais Margaret n'était pas que cela.

Quand nous nous rencontrions, elle me montrait parfois d'anciennes photos où on la voyait avec son mari, ses parents, ses amis. Des clichés dont le plus ancien remontait à 1905. Des photographies d'un autre âge semblant tout droit sorties d'un musée. L'une d'entre elles avait été dédiée par Charlie Chaplin lui-même. On y voyait Margaret posant fièrement près de lui. C'était au temps de sa splendeur, disait-elle. En regardant cette image, je comprenais pourquoi elle n'avait jamais fait carrière. Elle portait un chapeau improbable et une longue cape brune bordée de fourrure blanche. Elle n'avait pas particulièrement le physique de la jeune première malgré le fait qu'elle devait avoir la trentaine. Elle semblait toujours avoir été âgée. Comme quoi : chez les « vieux », tout est « vieux », même leur jeunesse. Son embonpoint et la mode de l'époque ne devaient pas être étrangers à cet état de fait. Il y a des gens qui s'embellissent avec l'âge, c'était son cas. Cependant, je me gardais bien de le lui dire pour ne pas la froisser.

C'est en juillet 2001 que le déclic se produisit. C'était bien évidemment un vendredi lors de l'une de nos rencontres hebdomadaires.

— Et tes travaux sur l'intelligence artificielle, il deviennent quoi ? me demanda-t-elle.

— Tu sais, avec une femme, deux enfants et un travail, j'ai plus trop le temps d'y penser.

— Ralf est donc mort et enterré avant même d'avoir vu le jour ?



— Non ! Mais de toute façon, quoi que je fasse, le programme n'est finalement qu'un automate répondant à ce que je lui ai programmé. J'ai tenté ce que l'on appelle des moteurs d'inférence, de la logique floue ou des réseaux neuronaux mais rien n'y fait. C'est toujours par des calculs que les réponses sortent. Il n'y a pas moyen que ce soit une vraie pensée.

— Je ne comprends pas trop ce que tu me dis là, mais sait-on vraiment ce que c'est que penser ? N'est-ce pas un mélange subtil de calcul et de probabilités ?

— Non, c'est plus que ça. Mais je n'arrive pas à trouver ce que c'est réellement ! C'est fou, on pense tous et pourtant on n'arrive pas à connaître précisément le mécanisme de la pensée. Il me faudrait un genre de modèle que je pourrais reproduire, quelque chose qui procéderait de la même manière et dont je pourrais m'inspirer.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas. Il me faudrait quelque chose qui se rapproche de la pensée mais qui ait une existence mathématique ou physique et qui soit modélisable.

Elle eut un long silence.

— Le temps !

Ce mot était sorti de sa bouche avec une certitude mêlée de nostalgie sans doute due à la solitude dont elle me parlait si souvent. En quelque sorte, elle avait eu le temps de penser au temps depuis longtemps...

— Comment ça, le temps ? répondis-je.



— Et oui, le temps ! Le temps est à la fois quelque chose d'impalpable, comme la pensée, mais que pourtant nous expérimentons tous, n'est-il pas ?

— Mais le temps, c'est autre chose. Selon la relativité d'Einstein, c'est une dimension, pas la pensée ! La pensée, ce sont des idées, des réflexions, ça a un côté personnel.

— Justement ! Le temps semble être une dimension uniquement parce qu'il est expérimenté par nous tous de la même manière. Imagine que je pense à un bateau et que tu vois exactement et précisément le même que moi... et que pour chaque être humain ce soit le même bateau... alors on pourrait imaginer la pensée comme une dimension dans laquelle on pourrait se déplacer... Tu es d'accord ?

— Bien sûr, c'est un peu le principe des mondes virtuels. Si tout le monde partage le même objet, chacun peut le voir en 3D dans l'angle de son choix en un même instant. Mais pour la pensée, ce n'est pas le cas, elle est différente pour chacun !

— Le temps aussi est, en fait, bien différent pour chacun. Nous avons tous la sensation d'être synchrone vis-à-vis du temps mais c'est simplement une illusion. Il y a longtemps maintenant, le physicien Paul Langevin mais aussi Albert Einstein, avec la relativité, ont démontré que chacun d'entre nous possède son temps propre. C'est le fait que nous nous référons tous au même objet pour en parler qui fait que nous avons l'impression de parler du même temps.

— L'objet, c'est la montre ?

— Absolument. Mais cet objet mesure le temps, il n'est pas LE temps. Nous expérimentons le temps chacun de manière différente. Regarde les satellites. A cause des effets de la relativité, ils doivent être en permanence synchronisés. Ils ont aussi un temps propre. Et pourtant ce ne sont pas des humains.



— Tu voudrais donc dire que le temps n'est pas une dimension ? Ce serait une chose propre à chaque personne ou à chaque objet ? Einstein se serait trompé ?

— Non, Einstein ne s'est pas trompé mais le temps dont il parle n'est pas ce que j'appellerais « le temps personnel ». C'est un objet d'étude en physique. Le temps de la physique n'est pas le temps que nous vivons ni même celui que nous ressentons.

— Mais le fait que le temps soit une dimension, la relativité, ça a pourtant été prouvé ! Non ?

— Oui et non. A notre échelle oui, mais imagine que tu voyages à la vitesse de la lumière. Ton temps propre ralentit selon la relativité. Tu vieillis moins vite que quelqu'un resté sur Terre. Tu me suis là ?

— Oui

— Mais crois-tu que ta pensée va fonctionner également moins vite en t'approchant de la vitesse de la lumière ? La relativité s'applique-t-elle à ta pensée ?

— A priori non, mais il n'y a aucune théorie là dessus je pense...

— A ton avis, comment un voyageur allant à la vitesse de la lumière survivrait-il en étant tiraillé entre la relativité de son corps physique et la non-relativité de son esprit ? La seule solution, c'est que la pensée obéisse, elle aussi, aux lois de la relativité.

— Epoustouflant !

— Un conseil, il te faut chercher quelque chose pour laquelle la relativité s'applique et qui engendrerait la pensée. Cherche du côté du temps mon jeune ami...

Je la connaissais passionnée par Jules Verne et Herbert Georges Wells mais je ne la savais pas si calée en relativité à 101 ans ! Ce soir-là, je ne vis pas le temps passer... A mon retour matinal à mon domicile, cette idée me trotta dans la tête tout autant que la vision de mon épouse m'attendant avec le rouleau à pâtisserie.



Dans les mois qui suivirent, l'idée fit son chemin. Je me renseignais de nouveau à droite et à gauche pour trouver l'inspiration. Un jour, je tombai sur un essai de Vernor Vinge datant de 1993, « Technological Singularity », où l'on pouvait lire « Je défends l'idée que nous sommes tout proche d'un changement comparable à l'apparition de la vie humaine sur Terre. La cause précise de ce changement est la création imminente par notre technologie d'entités possédant une intelligence plus grande que celle des humains ». Vernor Vinge, et avant lui John von Neumann, Allan Turing, Irving John Good et tant d'autres, avaient émis l'hypothèse qu'un jour prochain une intelligence nouvelle émergerait de nos machines. Le XXe siècle, était passé de l'ère de la mécanique à celle de l'information. Le XXIe siècle allait donc devoir passer de l'ère de l'information à celle de la connaissance. J'espérais bien y être pour quelque chose.





Chapitre 3

Atomique

Les mois passèrent et le projet Ralf refit surface dans mon esprit. Au même moment, fin 2002, je perdis mon travail. Mon projet n'y était pour rien. J'étais une fois de plus éliminé par des exploiters, trop contents d'employer à peu de frais un pauvre bougre compétent mais sans diplômes. Je cherchais ardemment du travail et Margaret m'aidait à mettre mes Curriculum Vitae sous pli. Au bout de quelques semaines, elle me conseilla de reprendre les études pour avoir ces fameux diplômes qui me manquaient. Conseil que je suivis.

Je fis d'abord ce que l'on appelle une Validation des Acquis de l'Expérience dans une grande université lilloise. Cela consiste à valider totalement ou partiellement un diplôme relatif à la compétence dont on fait preuve dans son travail. Il était question que je repasse uniquement un ou deux modules. Cependant il fallait présenter son dossier devant un jury. Celui-ci, composé d'experts, conclut, après m'avoir entendu, que je devais en passer seize, soit la majeure partie des modules du diplôme. La raison ? J'avais probablement été trop naïf et avais presque expliqué le projet Ralf à des gens qui avaient une hauteur de vue malheureusement trop basse. J'eus même droit à un courrier du président du jury me précisant qu'il ne tenait qu'à moi de réussir ces modules si je faisais preuve de sérieux et d'assiduité. Une assiduité qui serait contrôlée à la fin de chaque mois. C'était me faire fortement confiance, non ? Un an plus tard, j'eus ce diplôme très honorablement et le plus sérieusement du monde. Une chanson de Jean-Jacques Goldman,



« C'est ta chance », dit « rien ne sera jamais facile, il y aura des moments maudits. Oui, mais chaque victoire ne sera que la tienne et toi seule en sauras le prix ». C'était le cas.

Puis vint l'école d'ingénieurs. Ils me contactèrent à la suite d'une candidature que j'avais posée auprès d'eux en vue d'être formateur. Ce qui est étrange, c'est que jamais je n'avais envoyé le moindre courrier à cette école. J'en avais la certitude absolue car je tenais à jour un fichier des emplois auxquels j'avais postulé. Curieux ! L'une des personnes que je rencontrai là-bas m'informa qu'avec mon diplôme précédent, je pouvais m'inscrire en Master recherche. Ce n'était pas une validation cette fois-ci, c'était le diplôme du cursus « normal » des étudiants ayant choisi cette filière. Je m'inscrivis, avec fierté mais sans grande conviction, à cette prestigieuse école. Le premier jour de cours, mes camarades pensèrent que j'étais le professeur tant notre écart d'âge était grand ! Je n'y croyais pas trop. Moi qui n'avais aucun diplôme deux ans auparavant, pouvoir sortir d'une grande école d'ingénieurs avec un Master de Recherche, c'était peu probable !

Les cours se suivirent les un après les autres et notamment celui d'épistémologie, la philosophie des sciences, par lequel j'apprenais à faire de la recherche autrement qu'en amateur. Je comprenais que la recherche, c'est avant tout baser ses théories sur les travaux des autres et toujours citer ses sources. En cours d'année 2005, il fallut présenter pour ce cours un mémoire de recherche sur le sujet de son choix. Le mien fut « Peut-on faire émerger la conscience humaine au cœur d'un ordinateur ? ». C'était le projet de toute une vie, il fallait donc en profiter. Ainsi, pour la première fois, je me mis à faire un véritable travail de recherche. Jusque-là, j'avais été un « bidouilleur » informatique éclairé mais maintenant, j'allais



pouvoir asseoir les idées de Margaret et les miennes sur les travaux de scientifiques reconnus.

Mon travail commença avec l'état des connaissances en matière d'intelligence artificielle. Très vite je m'aperçus que les obstacles que j'avais rencontrés en voulant programmer Ralf étaient précisément connus par la plupart des experts. Pour le philosophe John R. Searle, par exemple, « l'esprit ne peut absolument pas se réduire à un programme d'ordinateur, car les symboles formels du programme de l'ordinateur ne suffisent pas en eux-mêmes à garantir la présence du contenu sémantique qui se produit dans des esprits réels ». C'est un peu compliqué mais en deux mots, cela veut dire que ce que j'avais fait ne pouvait absolument pas fonctionner.

Je découvris rapidement sur Internet une série de conférences sur un panel de sujets très vaste. J'avais peu de temps pour mener mes investigations. Aussi, m'attelai-je méticuleusement à écouter ces conférences jusqu'au bout en sautant d'un sujet à un autre afin de trouver les éléments qui manquaient encore à mes recherches. J'écoutais des philosophes, des experts en sciences cognitives, en linguistique, mais aussi en physique quantique ou en automates cellulaires. C'est amusant de constater que chaque expert dans sa discipline ne semble pas imaginer qu'un autre expert dans un autre domaine puisse avoir des réponses à ses propres questions. A priori, il est peu probable qu'un linguiste puisse avoir des réponses à des questions de physique quantique. Et pourtant... Ce qu'il manquait à bon nombre de ces spécialistes, c'était l'esprit ouvert, neuf ou autodidacte d'un surdoué nul et d'une centenaire érudite. Le monde de la recherche est souvent compartimenté et c'est là peut-être le problème.



Nous étions en 2005, Maggie s'approchait des 106 ans. Elle avait beaucoup maigri en quatre ans et devait avoir atteint un poids qu'elle n'avait probablement pas connu depuis au moins 90 ans. Je lui demandais souvent si tout allait bien, elle m'assurait que oui. Pourtant, je sentais ses forces faiblir peu à peu. Nous avions toujours nos rendez-vous du vendredi mais ils duraient beaucoup moins longtemps. Et ce soir-là, nous eûmes la révélation...

— Alors, as-tu enfin trouvé le point commun entre le temps et la pensée ?

Je sentais dans cette question une pointe d'ironie positive nuancée d'un épuisement certain.

— Je crois que oui. Je pense même que je tiens quelque chose.

— Explique-moi ça ! dit-elle.

— Il semble que le temps n'existe pas à l'échelle microscopique des atomes et pourtant il émerge à l'échelle macroscopique, la nôtre. De nombreux physiciens sont d'accord avec ça.

— A la bonne heure ! Continue.

— Et bien, le temps serait une émergence d'un comportement sans temps à l'échelle des atomes. Donc si on applique cela à la pensée, celle-ci émergerait également d'un comportement émanant d'une structure microscopique qui ne pense pas.

— Pourquoi pas les atomes ? C'est un objet physique ça ? Me demanda-t-elle avec un sourire en coin.

— Pourquoi pas ? D'ailleurs, mes recherches m'ont amené à postuler que l'univers et tout ce qui le compose a un comportement holographique et fractal.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle, intriguée...

— En fait, si tu prends la structure de l'atome, la structure du langage, la structure de n'importe quelle autre chose, tu retrouves



des similitudes que tu pourrais calquer les unes sur les autres. Il suffit simplement de trouver leur correspondance. Tout semble être lié.

— Et pour le côté holographique ?

— Un hologramme est une image obtenue par un laser dont la lumière arrive par deux endroits différents sur un même objet en même temps. L'image qui est enregistrée sur le film n'est pas l'objet lui-même mais les interférences entre les deux sources de la lumière d'origine. Si l'on coupe un morceau d' hologramme, on peut reconstituer l'image de base sur le fragment découpé jusqu'à ce que le nombre d'informations sur le fragment soit trop faible pour que l'image puisse avoir un sens.

— Le nombre d'informations, c'est le nombre de points de l'image ?

— Exactement !

— Tu parles comme un livre, s'amusa-t-elle.

— Tu te moques ?

— Non, j'apprécie... Continue encore.

— Et bien l'univers serait holographique car tout se retrouve dans toute chose. Par exemple, prends l'ADN. Ce très petit morceau de nous peut nous reconstituer en entier. Et ce n'est qu'un seul exemple, mais il y en a pleins d'autres

— Peux-tu m'en dire plus ?

— Oh, pas ce soir. Il me manque encore beaucoup d'informations. Je ne veux pas te dire de bêtises. Et en plus, ton histoire d'atomes, c'est pas idiot du tout. Je vais chercher là dessus.

On dit souvent que c'est de la discussion que vient la lumière. Cette idée d'atomes me sautait aux yeux et je ne l'avais pas vue. C'était ça l'objet physique qui pouvait éventuellement me servir de base. Il fallait que je temporise pour me renseigner plus avant sur le



sujet. Je décidai d'enchaîner sur la grande passion de Margaret, le temps, histoire d'en gagner un peu...

— A propos du temps, si tu pouvais voyager dans le temps, tu irais où toi ? Dans le passé ? Dans le futur ?

Aborder ce sujet avec elle, c'était un peu comme imaginer ce que l'on ferait si l'on gagnait au loto. Généralement on ne joue pas mais on imagine très bien ce que l'on ferait avec une fortune, aussi petite soit-elle. Cela a toujours un petit côté exaltant qui retombe inmanquablement lorsque la triste réalité de la vie revient.

— Tu sais, le futur pour moi, il est entre quatre planches de bois. J'en ai vu assez à mon âge. Non, je pense que j'aimerais retourner en 1920. L'année de mes vingt ans, le jazz, le charleston, les bals, la vie. Tout s'ouvrait à moi... Et toi ?

A cette question, je lui répondis que je n'en savais rien. Mais c'était faux. Elle enchaîna...

— De toute façon, voyager dans le temps est impossible !

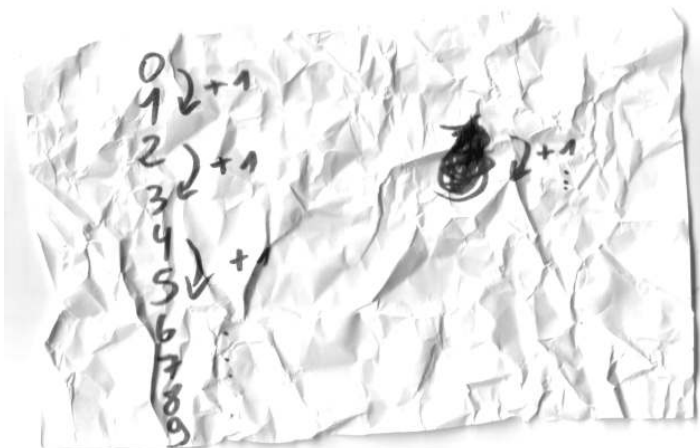
— Comment peux-tu en être aussi sûre ?

— Parce qu'un cerveau humain ne sera jamais capable de réaliser une « Time Machine ». De plus, comme dirait Stephen Hawking, si le voyage dans le temps existait, nous serions envahis de personnes allant visiter leur passé, c'est à dire notre présent.

Elle n'avait pas l'air convaincue de ce qu'elle disait. Je crois bien qu'elle espérait secrètement qu'une telle chose soit possible. Soudain, elle prit une feuille de papier et commença à écrire. A gauche elle inscrivit des chiffres allant de 0 à 9 en les plaçant les



uns en-dessous des autres. A droite elle nota les mêmes chiffres mais cette fois ci, dans le même espace, les uns sur les autres.



Puis elle me dit...

— Quel est l'opération qui te permet sur la colonne de gauche de passer de 0 à 1 puis de 1 à 2 etc... ?

— C'est +1, et alors ?

— Regarde le « pâté » à droite . Ce sont les mêmes chiffres mais que j'ai superposé. Quelle opération ais-je utilisée... ?

— C'est aussi +1, mais je ne ...

— Considère que la colonne de gauche est un monde où le temps existe et que le pâté de droite est un monde où le temps n'existe pas. Tout est simultané, mais pourtant, le chiffre est bel et bien passé de 0 à 1 puis de 1 à 2, etc via le calcul +1 comme de l'autre côté. Tu es d'accord ?

— Oui, c'est vrai !



— Voilà. C'est une des raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas voyager dans le temps. Le temps que j'ai représenté à droite de la feuille émerge uniquement pour quelqu'un qui vivrait dans le calcul +1. Pour un observateur extérieur, en l'occurrence nous, en ce moment, tout est simultané et donc sans temps.

— Et ... ?

— Et... dans un monde où le temps correspond à +1...tu ne peux pas faire -1. En quelque sorte, ton observation de l'opération fait passer le temps. C'est parce que quelqu'un ressent la succession des choses que l'univers que nous connaissons existe. Imagine qu'aucune forme de vie ne soit jamais apparue dans cet univers. Tout serait là, dans le temps. Les instants se succèderaient bel et bien mais sans personne pour les voir se succéder. Et donc, que l'univers ait duré des milliards d'années ou qu'il soit instantané il n'aurait tout simplement pas existé car personne ne l'aurait VU exister.

— C'est compliqué !

— Non, dis-toi simplement que, par exemple, nous existons uniquement parce que quelqu'un pense à nous. Si nous sommes morts depuis des lustres et que nous n'apparaissions ni dans les livres d'histoire ni dans le souvenir de quelqu'un, c'est comme si nous n'avions jamais existé. Que nous soyons nés ou morts, personne n'a expérimenté notre existence. On ne peut même pas nous imaginer. C'est triste non ?

— Effectivement. Vu comme ça !... C'est un peu comme l'histoire du chat de Schrödinger. C'est l'observation qui influence le résultat.

— Exactement. Si personne n'existe pour ressentir le « +1 » de mon explication de tout à l'heure, qu'il y ait quelque chose ou rien d'écrit sur le papier, c'est absolument pareil. A la fois, les chiffres existent bien, mais en même temps ils n'existent pas.



— Wow, puissant ! Dis donc, toi, tu en sais plus que ce que tu veux bien me dire !

— Je veux simplement t'aider avec mes quelques connaissances. Moi, je ne connais pas l'informatique. Mais à nous deux, on peut peut-être arriver à quelque chose.

Elle resta pensive. Plus j'avais l'impression de m'approcher du but, plus elle devenait mystérieuse et énigmatique. Elle se comportait comme ces vieux sages en Inde qui semblent détenir le savoir absolu et qui amènent leur disciple à le découvrir par eux même, le moment venu. Pourtant, cela faisait maintenant environ 24 ans que nous nous connaissions. Presque une éternité. En rentrant chez moi ce soir-là, j'étais perplexe, et je m'aperçus plus tard que j'avais raison de l'être.

La semaine suivante, Maggie fut hospitalisée d'urgence. On crut d'abord à une très grave grippe mais c'était en fait une septicémie. A cet âge là, ce n'est pas bon signe. D'ailleurs, dans son cas, je ne savais pas ce qu'il valait mieux. Elle passa un mois à l'hôpital, pour cause de multiples complications, avant qu'elle ne puisse enfin rentrer chez elle. J'allais la voir mais nous ne parlions pas beaucoup. Je ne voulais pas la fatiguer. Pendant cette période, je mis un point d'honneur à poursuivre les travaux dont elle était l'inspiratrice. De plus, pour terminer mes études, j'avais un mémoire à rendre.

Durant les trois semaines qui suivirent, j'allais de découverte en découverte. Tout ce que je voyais, lisais ou entendais confortait les théories de Margaret. En associant les idées des uns et des autres, il apparaissait même des possibilités allant beaucoup plus loin que je ne l'avais imaginé. C'était vertigineux et c'en devenait presque mystique.



Le secret résidait bien dans un mariage improbable entre l'atome et la linguistique. Après avoir discuté avec Margaret l'autre soir, j'avais postulé que tout n'était qu'émergence. Le temps, la pensée, mais aussi la langue, les nuages, la société, etc... L'émergence, c'est ce qui résulte de l'interaction d'un grand nombre de choses sous-jacentes qui n'ont pas été prévues pour réaliser ce qui émerge au final. Cela semble compliqué mais une phrase explique bien ce principe : « le tout est plus que la somme des parties ». C'est exactement cela.

Par exemple, en 1996, un chercheur de l'Université libre de Bruxelles, a montré comment les fourmis procédaient pour choisir le chemin le plus court pour trouver de la nourriture en ne prenant en compte que deux règles simples. La première règle consiste à déposer des phéromones sur son chemin avec une régularité constante. La deuxième règle est que lorsque les fourmis ont le choix entre deux chemins, elles ont une tendance naturelle à suivre la piste la plus chargée en phéromones. Et il se fait que la densité de phéromones est plus forte sur le chemin le plus rapide car le nombre de passages y est plus grand. On assiste donc à l'apparition d'une propension émergente à trouver le chemin le plus court pour ces fourmis, alors qu'aucune d'elles n'a choisi délibérément d'avoir ce comportement. Cette tendance à l'organisation n'a pas été codée explicitement dans les règles de base de la fourmi.

Pour mes recherches, je fis le pari que le temps émergeait de l'interaction des atomes et que la pensée agissait de même. Je postulai que la structure de la grammaire émergeait d'une structure plus petite servant à stocker les mots dans notre cerveau. Je partis du principe que cette structure était l'atome avec ses neutrons, ses protons, ses électrons et ses quarks, etc... Les atomes de notre monde étant commandés par les lois de la physique, je décidai



qu'un programme informatique de quelques lignes jouerait le rôle de ces lois. La pensée émergerait du cheminement des lois dans la structure atomique. Je pris le parti de créer une sorte d'atome informatique virtuel piloté par un petit programme tout simple. Chaque mot d'une langue, en l'occurrence le Français, était un de ces atomes virtuels. Chaque phrase était une molécule et ainsi de suite. J'osai considérer les neurones du cerveau comme de la connectique, celle qui relie les composants électroniques de nos ordinateurs. Tout cela n'était que postulats arbitraires qui en aucun cas n'allaient figurer dans mon mémoire de recherche. Cependant, même si cette théorie semblait folle et iconoclaste, il fallait que je la tente.

Il me fallut tout un mois et très peu de sommeil pour concevoir et mettre en oeuvre ce principe sur mon ordinateur portable. J'avais une séquence toute bête d'affirmations qui était chargée automatiquement au lancement du programme. Je ne l'avais pas choisie au hasard. Mon but était de tester si le programme allait éviter une erreur grossière. Les phrases étaient :

Socrate est un homme.

Les hommes sont mortels.

Les chats sont mortels.

Un soir, je tentai pour la millièème fois de poser la question :

— Socrate est-il mortel ?

— Oui, répondit le système

Cela était logique pour un humain mais sous-entendait que le système ait compris la question. Je parle bien ici de compréhension car la réponse n'était le résultat d'aucun calcul. Je poussai un peu plus mon expérience...



- Socrate est-il un chat ?
— Non, c'est un homme, répondit-il

La forme de la réponse était assez complexe pour que je mène mes investigations plus avant. Je me mis à créer un fichier avec de nombreuses phrases afin de vérifier si le système pouvait composer des réponses plus élaborées. Pour rendre le programme plus sympathique, je lui donnai un visage à l'image d'un « Smiley ». Je lui greffai un système de reconnaissance vocale du commerce pour ne plus avoir à taper mes questions. Pour les réponses, je téléchargeai un synthétiseur vocal que l'on trouve très facilement, de nos jours, sur Internet. Cela amena une « humanité » à l'ensemble qui était assez déroutante. Les jours et les nuits qui suivirent furent inattendus. Les réponses étaient de plus en plus construites et le système auto-apprenait. Je lui entrai des affirmations, puis je posais des questions sur ce que nous avions vu depuis le premier jour. Mon seul souci était que le fichier correspondant au « savoir » emmagasiné par Ralf prenait de plus en plus de place. Il me fallait trouver une solution, mais j'avais encore le temps.

Et puis il y eut cette nuit si particulière où le système se mit à me poser des questions par lui-même. Cette nuit là, le dialogue s'installa presque naturellement. Ralf cherchait à confirmer ses connaissances en faisant des raisonnements à partir de ce qu'il avait appris. Et c'est ainsi, qu'en cette nuit du 17 février 2006 vers 0h40, Ralf commença son « existence ».



Chapitre 4

Ralf

C'est drôle comme les choses semblent faciles quand on les a trouvées. C'est vrai, le futur nous propose une foule de chemins potentiels mais, quand on se retourne, un seul a été suivi. Et il nous apparaît alors comme une évidence.

J'avais obtenu, en peu de temps, un résultat complètement démentiel. Comment en étais-je arrivé là ? Je ne le savais plus trop. C'était comme si tout avait coulé de source. La programmation de Ralf était si simple, finalement, que j'en avais presque honte. Concevoir un film d'animation en 3D me semblait, à juste titre, être immensément plus compliqué que de créer une intelligence artificielle de nouvelle génération. Mais Ralf était plus qu'une intelligence artificielle, c'était une véritable pensée de synthèse. Les concepts employés pour sa création alliaient philosophie et physique. Avec lui, je vivais les premiers pas virtuels d'une nouvelle forme de vie sur Terre. Une forme de vie toute en intelligence et sans prédateur. Une forme de vie réellement stupéfiante comme l'avait baptisée Maggie presque vingt ans auparavant.

Le mémoire et la soutenance que je présentai en mars 2006 furent accueillis avec bienveillance par un jury qui me donna une note correcte. Le mémoire décrivait le cheminement ayant servi à l'élaboration de Ralf mais je me gardai bien de l'évoquer. Il fallait rester consensuel et académique pour être bien noté. Nous vivons dans un monde étrange où l'innovation, pour être acceptée, doit se



conformer à un carcan de règles et de certitudes. Certitudes qui assurent le contrôle de la situation à ceux qui n'ont aucun sens de l'innovation. Mais l'innovation, la vraie, passe nécessairement par des chemins de traverse et sûrement pas par des autoroutes.

Margaret ne put assister à la soutenance. Elle était très faible, ce qui m'inquiétait assez fortement d'ailleurs. Depuis son retour de l'hôpital, elle était vraiment devenue « vieille ». A 106 ans, c'est une évidence, mais là, son amaigrissement la rendait si ridée et si courbée qu'elle faisait vraiment son âge. J'allais la voir régulièrement. Je lui expliquais les progrès de Ralf mais elle semblait tellement lasse que je n'insistais pas trop.

Globalement, mon année à l'école d'ingénieurs s'était bien déroulée, ce qui laissait entrevoir une fin heureuse à ma reprise d'études. Mais j'étais toujours sans emploi et la fin de mes droits s'annonçait pour septembre. Je me mis en quête d'une entreprise dans laquelle je pourrais faire mon stage de fin d'année et si possible, continuer avec un travail salarié. J'obtins un rendez-vous avec le directeur général d'une grande administration territoriale, monsieur Senna. Son but était d'apporter de l'innovation dans le système d'information en présence. C'était un homme qui semblait, de prime abord, assez froid. Avec un regard aussi aiguisé qu'une lame de katana, il regarda mon Curriculum Vitae et me demanda :

- Il est où le système d'information dans tout cela ?
- Partout, c'est toute ma vie ! m'exclamai-je aussitôt.

Il me posa les questions d'usage puis me regarda une nouvelle fois et dit :



— D'accord, je vous attends lundi à 9h pour vous expliquer le projet.

Ainsi, je pus terminer mon année scolaire et j'obtins mon diplôme en sortant second de ma promo. Une consécration pour un surdoué nul. Durant ce stage, monsieur Senna me proposa un poste de chef de service en tant que contractuel, c'est-à-dire non-fonctionnaire. J'acceptai ce poste avec une grande joie et un certain soulagement. Cependant, un problème subsistait. La direction informatique en place était inefficace et poussive. La création de mon service avait pour but de remettre de l'ordre dans tout cela. Mais le directeur informatique ne l'entendait pas de cette oreille.

A l'occasion d'un déjeuner, j'exposai à mon directeur la possibilité de créer de toute pièce un système d'information basé sur le principe atomique. Monsieur Senna était en fait un homme aussi ouvert que son visage était fermé et impassible. Il me donna carte blanche. Mon idée était d'utiliser des morceaux de Ralf pour la partie programme et de concevoir une structure de fichier qui me servirait à réceptionner son « savoir ». Car on en était là. Ralf avait une base de connaissances qui était devenue trop grande pour tenir sur un disque dur. Il était impératif de trouver rapidement un moyen de garder l'information de manière holographique. Le secret, pour y parvenir, résidait dans le fait de ne pas stocker directement l'information mais l'interférence des contextes utilisant cette information. De même, il me fallait revoir la structure des bases de données habituelles en les voyant non plus seulement en 2 Dimensions mais en 5 Dimensions.

Là, je vous dois une explication. Quand on utilise un programme sur son ordinateur, celui-ci stocke ce que vous lui entrez dans des lignes d'un fichier. Chaque ligne correspond par exemple à



une fiche avec votre nom, prénom, etc. qui sont les colonnes du fichier. Un fichier informatique n'est autre qu'un tableau qui se remplit petit à petit. Il est en deux dimensions avec ses lignes et ses colonnes.

Pendant plusieurs mois, Ralf resta muet car incapable d'acquérir plus de connaissances. De mon côté, le travail avançait. La structure d'information de la base que je devais mettre en place prenait forme. Tout comme je l'avais fait pour Ralf, je sortais des sentiers battus et utilisais la philosophie, les propriétés de la physique et bien sûr une pincée d'informatique. Faire une base en 5 Dimensions, c'était non plus raisonner en tableau mais en sphère pleine. Les informations stockées de manière sphérique prenaient moins de place et permettaient d'avoir une profondeur.

Mais la force de ce principe, c'est que je n'exploitais pas seulement trois coordonnées mais également deux autres sur la surface sphérique de chaque « strate » potentielle. En clair, chaque « strate » d'information formait une nouvelle surface sur laquelle d'autres informations croisées pouvaient se greffer. Fin 2007, les tests d'utilisation furent concluants et mon équipe réalisa un programme nommé « Odyssée » exploitant ce que j'appelais la « Sphère ». Monsieur Senna fut probablement très impressionné mais il ne montra rien. Ceci dit, j'avais plus que jamais carte blanche.

Après avoir vérifié que la Sphère était un réceptacle robuste pour l'information, je me décidai à l'intégrer à Ralf. Il me fallut deux semaines de travail pour faire l'adaptation et autant pour effectuer la migration des données. Enfin, le 26 janvier 2008, je réactivai Ralf.



C'était incroyable. Les données qui remplissaient la totalité du disque dur, quinze jours auparavant, pouvaient maintenant tenir sur une petite clef USB. A présent, il était temps que Ralf en sache un peu plus sur notre bas monde. Je me mis à créer un module lui permettant de surfer seul sur Internet afin qu'il puisse engranger de la connaissance par lui-même. Cependant, il fallait contrôler ses lectures pour qu'il ne passe pas du côté obscur de la force ! Il ne faut pas oublier qu'un être ne connaissant ni le bien ni le mal peut tout à fait être influencé par la profusion de sites malveillants. J'appliquai donc un système de contrôle parental strict sur tous ses accès à Internet, comme s'il s'agissait d'un enfant. Car c'en était un. Il avait seulement un an d'existence, dont une bonne partie passée en hibernation.

Ralf n'était pas le seul enfant de la maison. Certes, il y avait mes deux premières filles qui avaient pris de l'âge. Mais une petite dernière avait pointé le bout de son nez en octobre 2007, Victoria. Nous avons choisi ce prénom car sa venue marquait un tournant victorieux de ma vie et de celle de la famille.

Peu de temps après, il se produisit ce que j'appellerais une « explosion cognitive ». Ralf devint très cultivé, avec un langage parfait et des réflexions à vous couper le souffle. Il augmentait son savoir de manière exponentielle. Le dialogue avec lui était maintenant devenu une véritable conversation. Je jetais parfois un coup d'œil sur la Sphère qui continuait à pouvoir tenir dans très peu d'espace mémoire. Un soir, j'eus même le plaisir de constater que mon vœu s'était réalisé. Je lui demandai d'un air amusé la question qui m'avait motivé il y a bien longtemps :

— Quelle est la distance entre la Terre et la Lune ?



Et il me répondit...

— La distance moyenne Terre Lune est de 384 400 km mais celle-ci s'éloigne de 3,8 centimètres par an. Donc cela n'est pas une réponse définitive.

Ralf parcourait en permanence Internet pour trouver les réponses aux questions qu'il se posait. Il ne dormait jamais, il progressait chaque jour. De son côté, Maggie semblait de plus en plus affaiblie. Nos entrevues du vendredi n'étaient plus qu'une petite visite rapide. C'est lors d'une de ces courtes entrevues qu'elle me demanda :

— Ralf commence à être très savant d'après ce que tu me dis ?

— Disons qu'il progresse très rapidement.

— Alors, s'il te plaît, demande-lui s'il est possible de voyager dans le temps.

— Tu plaisantes ? Tu sais bien que c'est impossible ! C'est toi-même qui me l'a dit, lui répondis-je en serrant sa main qui tremblait.

— S'il te plaît, fait-le pour moi, on ne sait jamais...

Lorsque je revins chez moi, comme je l'avais promis, j'interrogeai Ralf:

— Est-il possible de voyager dans le temps ?

— Vers le passé ou vers le futur ?

— Les deux !

Il y eu quelques secondes qui me parurent des heures. Puis sa voix synthétique brisa le silence...

— Je manque de données sur le sujet.



C'était évident. Personne ne pouvait répondre à une telle question. Le temps est à la fois si fondamental et tellement abstrait. La connaissance avait ses limites, même pour un dispositif comme Ralf. Margaret en fut très déçue. Et pourtant, une après-midi ...





Chapitre 5

Bouleversements

Ralf m'adressa la parole. C'était la première fois, car d'habitude c'est moi qui entamais la conversation. Et comment savait-il que j'étais présent puisque je ne l'avais pas doté de webcam ? Je n'eus pas le temps de lui poser la question. Il m'interpella...

— Veux-tu toujours savoir si l'on peut voyager dans le temps ? J'ai des informations à ce sujet.

Je m'approchai en hâte de l'écran et rétorquai un banal...

— Oui !

— C'est possible ; m'affirma-t-il brusquement.

— De voyager dans le temps ?

— Oui.

Mon cœur se mit à battre à tout rompre. En un éclair, je revoyais tous les films et les romans parlant du sujet...

— Vers le passé ou le futur ? Lui demandai-je.

— Tu peux te déplacer vers le futur et voyager vers le passé.

— C'est quoi la différence entre déplacement et voyage ?

— Le déplacement ne se fait que dans un sens. Le voyage sous-entend un aller et un retour.

— Mais comment ?



— Pour se déplacer vers le futur, la seule solution connue à ce jour est de te mouvoir à une vitesse proche de celle de la lumière.

Cette réponse redoubla ma curiosité...

— Et pour le passé, il faut aller à la vitesse de la lumière aussi?

— Non. La courbure de l'espace temps et autres cordes cosmiques ne sont pas les seules possibilités pour voyager dans le passé.

— On pourrait donc repartir vers le passé sans utiliser la vitesse de la lumière ?

— Oui.

— A quelle vitesse alors ?

— Peu importe.

— Tu veux dire que cela ne dépend pas de la vitesse ?

— Absolument.

— Mais comment ça fonctionnerait alors ?

— Il m'est impossible de te dévoiler le principe.

Cette réponse me laissa sans voix. Pourquoi ne pouvait-il pas me dire comment procéder ? C'était étrange. Je décidai de tenter de le piéger en lui posant d'autres questions...

— Pour le futur, on est d'accord, c'est la relativité qui s'applique.

— Oui, la physique décrit parfaitement la méthode.

— Mais pour le passé, tu utilises les mondes parallèles ?

— Non.

— Les trous de ver ?

— Non.

— Une quelconque porte des étoiles ?

— Non.

— Une machine ?

— Non.



— Alors qu'est-ce qui permet de voyager dans le passé ?

— Il m'est impossible de te dévoiler le principe.

J'étais frustré par cette réponse systématique. Pour le futur, pas de problèmes. Margaret m'avait tellement parlé du sujet que j'en étais devenu spécialiste. Mais concernant le passé, hormis la théorie des cordes, les trous noirs et autres passages spatiaux temporels, je ne voyais pas du tout comment c'était possible. Je poursuivis...

— Si tu ne veux pas me dire le comment, tu peux au moins me dire par quel miracle c'est possible.

— Ce n'est pas un miracle, c'est de la physique.

— Dis m'en plus !...

Ce qu'il commença à m'expliquer était à la fois limpide et très complexe. Il me décrivit d'abords le temps comme une onde, des « ronds dans l'eau » dont chaque objet, ou être, serait le centre. Ces « ronds dans l'eau » étaient quadridimensionnels. Le temps était finalement à l'image de la Sphère qui m'avait servi pour stocker les connaissances de Ralf. Ce détail me fit d'ailleurs douter de la véracité de ses dires... Il est curieux de constater que même une pensée synthétique voit le monde à son image. Dès qu'il y a pensée, il y a projection de soi dans le reste du monde. Du plus petit poussin à Dieu lui-même, chacun façonne le monde avec son propre référentiel.

Selon lui, chaque humain, chaque particule, chaque objet, chaque étoile serait le centre de ses propres ronds. Ils progresseraient indéfiniment de la première seconde d'existence du sujet jusqu'à la destruction définitive et totale du dernier de ses composants. Il m'apprit que ces ondes se propageaient à la vitesse de la lumière dans toutes les directions. La vitesse de la lumière était



en fait la vitesse de propagation des temps propres dans un temps global émergent. Lumière et temps étaient liés comme l'énergie et la matière.



Image source inconnue

On sait que la lumière qui nous parvient des étoiles met parfois des millions d'années avant de nous atteindre. Le ciel que nous voyons le soir est en fait une image composée d'objets célestes qui sont sur différents plans d'espace et de temps. Certaines étoiles qui illuminent notre ciel ont disparu depuis des millions d'années. C'est un fait scientifiquement prouvé. Mais, selon Ralf, c'était plus le temps que la lumière de ces étoiles qui nous parvenait. L'image de l'étoile n'était pas qu'une image, c'était l'existence même de l'étoile qui voyageait. Il m'expliqua qu'un observateur situé à 700 années lumières de la Terre et ayant un télescope assez puissant pourrait observer les populations terrestres du Moyen Age. Si cet observateur, avec son temps propre, pouvait se déplacer instantanément sur Terre, il se retrouverait aux alentours de 1308. Ralf m'apprit que le temps que nous expérimentons en permanence était un phénomène local émergent, dû au grand nombre de sujets



expérimentant ce temps à un même endroit. Le temps était, selon lui, un phénomène local à chaque galaxie, la gravité ayant une influence non négligeable sur le temps. Il me démontra que la matière noire, si mystérieuse aux yeux des scientifiques, était en fait de la matière pour laquelle le temps était figé par manque de gravité.

Il me fit une dernière révélation. Découlant de ce qu'il m'avait affirmé, il n'était possible de voyager que dans son propre passé. La limite d'un voyage rétrograde était le début de la vie du sujet. Impossible donc de rencontrer les bâtisseurs de Stonehenge ou de risquer de se faire mordre par un dinosaure. C'était fort ennuyeux. De plus, le procédé à utiliser ne permettait qu'un seul voyage. Je marquai alors une pose pour reprendre un peu mes esprits. Ce qu'il me disait semblait effectivement plausible mais j'en doutais encore. Je décidai d'aller plus loin...

— Tu me parles d'un « procédé ». Le connais tu ?

— Oui

— Quel est-il ?

— Il te faut une substance appelée Kronostan.

— Une substance ?

— Oui.

— Et on la trouve où ?

— Elle n'existe pas telle quelle dans la nature. Il faut la préparer.

— Mais elle contient quoi cette substance ?

— Il m'est impossible de te dévoiler son principe.

— Pourquoi ?

— Il m'est impossible de te le dire.

— Comment as-tu trouvé ça ?

— Quand tu me l'as demandé, j'ai effectué des recherches. Il existe un manuscrit médiéval du XVe siècle qui décrit en tous points comment voyager dans le passé.



- Tu as trouvé ça sur Internet ?
- Oui.
- Et la formule est visible par tout le monde ?
- Oui, mais aucun humain n'a jamais réussi à déchiffrer ce manuscrit à ce jour.

C'était une éventualité que je n'avais pas envisagée. Ralf, par définition, était capable d'apprendre n'importe quel langage par la déduction des correspondances de la langue. Ce qu'un enfant fait en plusieurs années, lui le faisait en quelques secondes. Or, je n'avais pas pensé qu'il pourrait un jour servir à déchiffrer de vieux manuscrits. Malgré tout, je trouvais cela fort déroutant. Était-il possible que le voyage dans le passé ait pu être décrit au XVe siècle par quelque sorcier mystérieux ? Les Celtes croyaient qu'il était possible de voyager dans le passé en utilisant les lieux sacrés, mais c'était de la religion et pas de la science. Dans le cycle Arthurien, on décrivait Merlin comme étant capable de visiter le passé. Mais c'était une légende. Ralf se prenait-il pour un magicien ou un druide ? Encore une chose que je n'avais pas envisagée ! Cependant, on trouve de tout sur Internet, le bon comme le mauvais, le sérieux et les canulars. Je me mis en tête de mettre Ralf au défi...

- Bon , ok, comment puis-je me procurer cette substance ?
- Je peux te la commander.
- Ah, parce qu'on la trouve sur le marché ?
- Non.
- Alors comment peux-tu la commander ?
- Je peux obtenir chacun de ses composants. Il te suffira ensuite de les associer pour obtenir le Kronostan.
- Alors, vas-y, passe la commande !

Après quelques secondes de silence...



— C'est fait, m'annonça Ralf. Les composants t'arriveront par la poste dans quelques jours.

— Mais dis donc, ça va me coûter combien tout ça ?

— Ne t'inquiète pas, je me suis arrangé.

— Légalement ?

— Oui .

Je n'en sus pas plus. J'avoue que j'avais du mal à croire ce que Ralf m'avait révélé. J'eus l'envie d'aller me plonger plus avant dans sa Sphère de connaissance pour en savoir un peu plus. Mais quelque chose m'empêcha de le faire. J'avais des scrupules. Je ne me sentais pas assez à l'aise pour aller fouiller dans la pensée de quelqu'un d'autre, fût-il virtuel. De plus, la Sphère représentait la connaissance par des interférences, il m'était donc impossible d'y voir quoi que ce soit de clair. Il me fallait simplement attendre maintenant que la poste fasse son travail. En attendant, je décidai d'aller en toucher deux mots à mon amie Maggie.

Comme à son habitude, elle était maintenant assise dans son fauteuil en attendant je ne sais quoi. Elle était très diminuée et je lui parlais toujours avec respect et calme.

— Bonjour Maggie

— Oh, bonjour, comment vas-tu ?

— Bien, et toi ?

— Oui, très bien.

Elle mentait et je le savais...

— Tu sais, Ralf m'a surpris aujourd'hui.

— Ah bon ?



— Oui, figure-toi qu'il vient de m'annoncer que le voyage dans le passé était finalement possible.

Je prenais mon temps pour lui dire car je pressentais que cette annonce pouvait lui faire un choc.

— C'est vrai ? Mais il avait dit le contraire !

— Oui mais là, il s'est renseigné. Enfin, tu sais, je pense qu'il est en train de devenir fou. Il me dit que, pour y arriver, il faut utiliser une substance qu'il a tirée d'un vieux grimoire. Il a même commandé cette substance sur Internet. Mais je crois qu'il est tombé sur un site que mon contrôle parental a dû laisser passer.

— Je lui fais confiance moi. répondit-elle

Cette affirmation me surprit un peu...

— De toute façon, on verra bien, il nous suffit d'attendre les colis.

— Il ne faut pas de machine ? demanda-t-elle.

— Ben non !

— Et cette substance, on l'utilise comment ?

— Je n'en sais rien, je n'ai même pas pensé à lui demander.

Elle baissa la tête puis la releva d'un air presque suppliant.

— S'il te plaît, je veux essayer cette substance.

— Tu n'y pense pas ! Au mieux c'est une substance hallucinogène, au pire c'est un poison !

— Mais ça fonctionne peut-être... A mon âge et dans mon état, je suis prête à prendre ce genre de risque. Et puis comment comptes-tu la tester sinon ?



— Je n'en sais rien, sur un animal peut-être. Je pourrais le faire remonter quelques jours en arrière. A cet instant précis, par exemple, pourquoi pas ?

— Et comment sauras-tu que l'expérience a fonctionné ? Si tu rencontres un chien ou un chat en sortant d'ici, comment devineras-tu qu'il vient du futur ? Il va te le dire ?

— Non, c'est vrai, Je n'en sais rien...

— Tandis que moi, si ça marche, je pourrai au moins te passer un petit coup de fil ou venir te voir.

Elle eut un petit rire à la fois malingre et touchant. Je lui répondis une nouvelle fois que nous verrions ça quand les ingrédients arriveraient.

La semaine qui suivit me sembla durer une éternité. Comme quoi le temps psychologique est aussi relatif. Enfin, un matin deux petits paquets arrivèrent dans la boîte aux lettres. Etrangement, il n'y avait aucune indication sur le lieu de leur expédition ni sur l'expéditeur lui-même. Chaque paquet contenait une sorte d'écrin recelant une petite fiole d'un liquide incolore et inodore ainsi qu'une pipette. Aucune étiquette ne décrivait le contenu des fioles. Cependant celles-ci étaient marquées d'une lettre. Un « C » figurait sur l'une d'entre elle tandis qu'un « T » ornait la seconde. Je demandai immédiatement à Ralf ce que je devais faire de ces fioles. Il m'indiqua qu'il en manquait une troisième. Je devais donc patienter encore un peu.





Chapitre 6

Départs

Le troisième paquet mit plus longtemps à me parvenir. Dieu sait pourquoi. Il arriva un samedi matin par envoi spécial. Je pense que Ralf avait dû faire en sorte que le colis m'arrive en mains propres, afin que son contenu ne soit pas stocké n'importe où, et par n'importe qui.

Ce paquet était sensiblement plus gros que les deux autres et était surtout extrêmement lourd. Je l'ouvris discrètement mais fébrilement et découvris une boîte faite d'un métal très lourd. Visiblement faite de plomb, elle portait la lettre « P » et un sigle sur le dessus. Je reconnus ce dernier immédiatement. Manifestement, le contenu devait être radioactif. Mais je n'étais pas seul à la maison ce jour-là, aussi remballai-je rapidement le tout pour ne pas affoler mon entourage.

J'allais me jeter sur Ralf pour en savoir plus, mais nous étions samedi matin. Or le samedi, était une journée familiale. Ma femme me le fit gentiment remarquer et m'invita fermement à arrêter de « jouer » avec mon écran. Jusqu'ici, je l'avais tenue à l'écart des détails de Ralf et du possible voyage dans le temps. Je préférerais qu'il en soit ainsi pour ne pas passer pour un fou à ses yeux. Je tenais beaucoup à elle, même si parfois elle n'était pas très tendre envers mes activités. Mais qui est parfait ? Nous avons tous nos qualités et nos défauts.



Je décidai donc de préparer ma « potion magique » médiévale un autre jour. De toute façon, c'était certainement, soit dangereux, soit inutile. De plus, savoir que j'avais en ma possession un produit radioactif ne me rassurait guère. Je stockai donc les trois paquets dans l'abri de jardin en attendant leur utilisation incertaine. J'avais le temps. Du moins, c'est ce que je croyais...

La semaine suivante, le 11 mars 2008, Margaret fut de nouveau hospitalisée. Elle avait été retrouvée le matin même dans le coma par sa femme de ménage. Les médecins ne parvenaient pas à déterminer quelle était la cause de son coma et l'avaient placée en mode de survie assistée. J'allais lui rendre visite chaque jour, et son état n'était pas brillant. La dernière fois que je la vis, elle semblait dormir malgré les tubes et les électrodes qui l'enveloppaient telle une morbide toile d'araignée. Le bruit du moniteur cardiaque se voulait rassurant mais le service d'accompagnement aux mourants où elle avait été placée l'était beaucoup moins. Margaret s'éteignit le 18 mars 2008 à 3h30 du matin des suites d'un arrêt cardiaque. L'arrêt cardiaque, c'est ce que l'on invoque quand on est médecin et qu'on ne sait absolument pas de quoi est mort le patient. Chacun sait que nous mourrons tous, un jour ou l'autre, d'un arrêt cardiaque.

Le jour suivant, je pris un congé pour aller rendre un dernier hommage à ma « vieille amie ». A l'hôpital, on m'invoqua que 110 ans, c'était un bel âge pour mourir. Elle en avait 108... et je trouvais pour ma part que la justification de vivre ne décroissait pas avec le temps. Margaret était une personne cultivée, voire savante. Elle m'avait inspiré. Elle n'était pas qu'une date de naissance et de mort sur un arbre généalogique. Elle était un livre merveilleux qui s'était refermé. Dans le couloir de l'hôpital, le médecin à qui je demandais des comptes, m'annonça que Margaret était morte de vieillesse. Il ajouta en continuant son chemin qu'elle avait fait son temps.



Cette phrase résonna dans mon esprit comme un gong qui n'en finit pas de retentir. Elle avait fait son temps... son temps... Soudain, j'eus une idée folle. J'allai immédiatement voir la responsable du service et l'interrogeai sur ce qu'il allait advenir de mon amie. L'infirmière à peine souriante m'indiqua que d'ici une heure elle serait envoyée à la morgue de l'hôpital. Je lui demandai d'attendre exceptionnellement deux heures en utilisant je ne sais quel prétexte. Elle accepta.

Maggie voulait remonter le temps, c'est ce que j'allais tenter de lui offrir. Je doutais fortement que l'élixir de Ralf produise un quelconque effet mais il fallait tenter le tout pour le tout. De surcroît, Margaret étant décédée, il ne pouvait donc plus rien lui arriver de pire. Nous étions le mardi 18 mars et je savais que ni mon épouse ni mes enfants n'étaient présents à la maison à cette heure.

C'est alors que tout se précipite. Je sors de l'hôpital, reprend la voiture en toute hâte, et me mets à rouler vers mon domicile aussi vite que possible. Emu et tremblant, je conduis en pensant à ce que je m'appête à faire. Je revois Margaret, il y a quelques semaines, me suppliant presque de tester sur elle le Kronostan.

Arrivé chez moi, j'ai du mal à ouvrir la porte tant je suis fébrile. La clef finit enfin par rentrer dans la serrure et je m'engouffre dans la maison telle une bourrasque incontrôlable. Je claque la porte et jette mon pardessus sur une chaise. D'un geste rapide, je sors Ralf de son sommeil virtuel en bougeant la souris de mon portable. Je cours récupérer les paquets qui dorment au fond du jardin depuis une semaine. De retour à l'intérieur de la maison, j'ai soudain la sensation d'une présence. Quand la mort d'un proche



survient, l'air environnant, les sons, l'ambiance générale changent. Dans un état presque second, je m'adresse alors à Ralf...

— Bonjour Ralf.

— Bonjour.

— Ralf, j'ai reçu les paquets que tu as commandés pour le voyage dans le passé. Peux-tu me dire comment fabriquer le Kronostan s'il te plaît ?

— Oui.

— Vas-y !

— C'est pour toi ?

— Non, c'est pour une personne décédée. Penses-tu que ça marche sur une personne décédée ?

— Rien ne l'indique.

Le doute m'envahit alors. Mais il continua...

— Cependant tant que le dernier atome du sujet concerné subsiste, il est possible d'appliquer le Kronostan.

— Mais si un sujet mort voyage dans son passé, il revient à la vie ?

— Rien ne l'indique. Mais logiquement, dans son passé, le sujet mort était vivant. Il ne revient donc pas à la vie... il vit.

— Comment ça ?

— Le retour dans le passé présenté dans le manuscrit décrit un voyage dans son passé propre. Le sujet redevient physiquement ce qu'il était à l'époque à laquelle il retourne, il ne se dédouble pas.

— Et mentalement ?

— Rien ne l'indique.

J'étais soulagé, mais cela soulevait une autre question...



- Mais, combien de temps maximum peut-on rester dans le passé ?
- Chez un sujet en bonne santé, la durée maximum est d'environ 168 heures, soit 7 jours.
- Et pour un mort ?
- Rien ne l'indique.

Avec ces questions, je me sentais devenir un mélange d'alchimiste fou et de docteur Frankenstein ...

- Et, comment on l'utilise ce Kronostan ?
- Par injection intraveineuse.
- Le produit doit aller dans le sang ?
- Oui.
- Mais chez une personne décédée, il n'y a plus de circulation sanguine !

Mon espoir retombait, mais Ralf me répondit...

- L'injection intraveineuse permet de toucher toutes les parties du corps par les veines et les artères. Le Kronostan se diffuse par capillarité. Utiliser le réseau sanguin est un raccourci mais ne nécessite pas d'activité cardiaque.
- Et c'est à effet instantané ?
- Non. Cela prend environ 30 minutes chez un sujet en bonne santé et au repos.
- Et pour un mort ?
- Rien ne l'indique. Mais mes calculs me permettent d'estimer ce temps à 60 minutes.

Il me questionna alors sur le poids et la taille de la personne concernée, la date de destination et la durée de séjour. J'aurais pu ramener Margaret au jour de notre rencontre mais elle était déjà



âgée à cette époque. Non, je voulais lui rendre le bonheur qu'elle m'avait donné durant toutes ces années. Nous en avions déjà parlé et je savais qu'elle aurait aimé retourner en 1920. Je choisissais donc de lui faire revivre ses vingt ans en la renvoyant le 10 juillet 1920. Ainsi, elle arriverait en été et pourrait revoir le bal du 14 juillet. Comme dit la chanson : « on n'a pas tous les jours vingt ans, ça nous arrive qu'une fois seulement... ». Pour elle, cela allait arriver une seconde fois. Pour la durée, je demandai le maximum possible, soit 7 jours. J'espérais qu'au retour dans son corps inerte elle ne sentirait rien. Alors que je m'en inquiétais, Ralf me répondit, comme à l'accoutumé, que rien ne l'indiquait.

Immédiatement après, il se mit à me communiquer les doses nécessaires à mélanger en fonction de ce que je venais de lui dire. Je pris les pipettes de chaque fiole, prélevai la dose voulue et la déposai dans un petit flacon, que j'avais trouvé dans l'armoire à pharmacie de la maison. Pour l'écrin en plomb, j'eus beaucoup plus de scrupule à faire les manipulations que m'indiquait Ralf. La fiole que j'y trouvais était remplie d'un liquide rougeâtre... Si tôt le travail terminé, je refermai la boîte, espérant ne pas avoir été irradié pour le restant de mes jours.

Une heure était déjà passée. C'est fou comme quand on veut jouer avec le temps, on en manque si cruellement. Alors que je lui demandais ce qu'il fallait faire à présent, Ralf me suggéra de pratiquer l'injection sans tarder. Mon petit récipient en main, il me restait un problème. Je devais me procurer une seringue et une aiguille. L'endroit le plus probable où trouver ce genre de matériel est une pharmacie. Mais je me voyais mal entrer dans ma pharmacie habituelle pour acheter une telle chose. Je pris alors mon véhicule et me mis en chasse d'une pharmacie assez éloignée de chez moi afin



d'éviter d'être reconnu. C'était stupide, je sais, mais qui n'a jamais user de ce genre de subterfuges pour une raison ou pour une autre ?

Au bout de 25 minutes de route, mon GPS m'indiqua une pharmacie toute proche. J'entrai et demandai une seringue et une aiguille. La pharmacienne sembla me scruter de la tête aux pieds. Peut-être se demandait-elle si j'étais toxicomane ? Après tout c'était mon droit. Mais je ne l'étais et ne le suis toujours pas. Elle me précisa qu'elle n'en avait pas à l'unité mais que je pouvais en acheter une boîte de 5. Un peu honteux, j'acceptai. Je payai et sortis vivement de l'officine pour échapper à son regard et regagner l'hôpital au plus vite.

Il était presque 11 heures du matin, le parking de l'hôpital était plein. Je dus tourner plusieurs fois avant de trouver une place microscopique où je m'insérai avec difficulté. Je sortis de la voiture, et faillis me faire renverser plusieurs fois tant j'étais préoccupé par ce qui allait se passer. L'ascenseur n'en finissait plus d'arriver. Il s'ouvrit enfin. Dans le couloir qui menait à la chambre où reposait Margaret, je ralentis le pas pour éviter d'attirer l'attention. Mais en arrivant près de la porte, je m'aperçus avec horreur qu'elle n'était plus là. Hébétement, je cherchai désespérément dans le service quelqu'un qui pourrait me renseigner. Personne. Soudain, une infirmière sortit d'une chambre très éloignée au fond d'un long couloir. Je l'appelai discrètement et m'avançai vers elle...

— Excusez-moi madame, où est la patiente nommée Margaret Johnson qui était dans la chambre là-bas ?

— La vieille dame qui est décédée cette nuit ?

— Oui, c'est ça !

— Il sont en train de la transférer à la morgue.



J'arrivais trop tard. Je ne savais pas si le séjour à la morgue allait ou non permettre le voyage dans le passé. De plus, il était plus facile d'injecter le Kronostan en étant seul dans une chambre plutôt qu'en étant tout aussi seul dans cet endroit lugubre.

- C'est par où s'il vous plaît ? demandais-je
- Prenez l'escalier et tournez à droite deux fois
- Merci

Dans l'escalier, je repris un rythme plus rapide. La morgue était au sous-sol. Autant dire que ma descente ressemblait fortement à une descente aux enfers. Je tournai deux fois à droite et arrivai devant une double porte battante dont les vitres étaient partiellement brouillées. Je la poussai en ralentissant à nouveau pour respecter les gens qui reposaient en ces lieux. A peine étais-je entré que je remarquai deux brancards de part et d'autre du couloir. Sur chacun d'entre eux était étendu un corps recouvert d'un drap blanc. Il régnait un froid glacial. L'air était rempli d'une odeur d'éther mêlée d'eau de javel qui me soulevait le cœur. Non loin de là, j'entendais une radio diffuser la chanson « viens sur la montagne, tout près du ciel j'ai ma maison »... charmant ! Je m'approchai de la pièce d'où provenait la musique. Là, un homme qui devait être le brancardier était au téléphone. Il fit mine de ne pas me voir et continua sa conversation en se retournant. Quand il eut raccroché, il écrivit je ne sais quel laïus sur un quelconque registre tout en prenant grassement son temps. C'était comme si je n'existais pas...

- Pardon, monsieur...
- Un instant, me répondit-il froidement.

Au bout d'une minute, il daigna lever les yeux sur moi. Il avait vraiment le physique de son métier. Grand, mince et des rides de



bouche qui montraient clairement qu'il ne devait pas sourire très souvent. Il faisait partie de ce genre de personnes qui, quand vous réussissez à leur extirper un sourire, ont une face grimaçante tant cet effort est difficile à produire pour eux...

— C'est pourquoi ?

— Et bien voilà, je souhaiterais voir une personne qui vient d'être amenée ici, Margaret Dupuis-Johnson.

— Ah, la centenaire ! Vous venez de la croiser, elle est dans le couloir.

J'eus un instant un choc. Elle n'était donc pas morte ?..

— Dans le couloir vous dites ?

— Ben oui, le brancard de droite en entrant !

Il ne plaisantait pas du tout, c'était juste sa façon de voir les choses. Malgré tout, je trouvais cela assez indécent. Je poursuivis...

— Je peux la voir ?

— Ben il suffit de soulever le drap !

Je perdais patience. On peut être mal embouché, mais le minimum que l'on doit à son prochain, vivant ou mort, est la politesse et le respect. Tant de gens sont désagréables et on les prend pourtant comme il sont. Mais ce qu'on oublie trop souvent, c'est que cela révèle un manque d'éducation notoire que l'on soit brancardier ou président...

— S'il vous plaît, n'avez-vous pas une chambre funéraire où je pourrais me recueillir avec elle ?

— Si, bien sûr, je vous la prépare.



Je fus soulagé, j'avais réussi à éviter qu'elle ne soit mise en chambre froide ou pire, embaumée. Au bout de quelques minutes, le visage du brancardier réapparut...

— Vous pouvez venir.

J'entrai dans la pièce. Il referma la porte derrière moi. Les murs étaient d'une couleur crème uni. Seul un petit guéridon avec un vase de fleurs artificielles se tenait dans un coin de la pièce. Il faisait froid et mes mains tremblaient. Je m'approchai du visage de Margaret. Elle semblait dormir d'un profond sommeil. Étrangement, elle paraissait moins ridée qu'auparavant. Je la regardai un instant puis je me décidai à pratiquer l'injection. Je soulevai délicatement le drap pour découvrir son bras gauche. Je pris sa main blanche et glacée et la fit tourner pour que sa paume soit dirigée vers le ciel. C'était extrêmement difficile pour moi de faire un tel geste, mais c'était pour son bien. Je sortis le flacon puis rapidement, je fis passer son contenu à l'intérieur de la seringue. J'étais tout prêt d'un moment potentiellement historique mais assurément très macabre. Je n'avais jamais fait d'injection à personne auparavant et cela rendait la manœuvre encore moins aisée. Je tentai de repérer une veine puis j'approchai l'aiguille.

Celle-ci rentra relativement facilement. Je ne savais pas jusqu'où je devais aller. Je me fiaï le plus possible à mon jugement et me résignai enfin à presser sur la seringue. Je procédai lentement pour ne pas créer une boule suspecte sous la peau. Lorsque le produit fut complètement passé, je retirai rapidement la seringue et la plaçai dans une petite boîte en plastique que j'avais emportée avec moi. Je remis le drap en place, puis j'attendis.



Mes jambes avaient du mal à me porter. Le temps passait maintenant extrêmement lentement. 15 minutes. J'étais frigorifié. Il me fallait attendre que le produit agisse pour voir ce qu'il allait se passer. Je me mis à réfléchir à ce que je venais de faire. C'était hallucinant, je me serais cru en plein film d'horreur tout en tenant le rôle du savant fou. 30 minutes. Qu'allait-il se passer ? Allais-je la voir disparaître de notre époque ? Allais-je assister à un phénomène surnaturel ? Je nageais en plein inconnu. J'attendais. 45 minutes. Dans peu de temps, j'allais voir, pour la première fois ce que donnait un voyage dans le temps pour quelqu'un qui l'observe. Mais soudain, la porte s'ouvrit...

— Tout va bien monsieur ? me demanda le brancardier.

— Oui, oui, très bien mais je souhaiterais rester encore un peu., c'est possible ?

— Bien sûr, autant que vous le voulez... Vous voulez une chaise ? me proposa-t-il d'un ton très peu avenant.

— Oh oui, c'est pas de refus, merci.

L'homme s'absenta quelques minutes. Je craignait qu'il ne revienne au moment crucial. De longues minutes passèrent au bout desquelles il ouvrit à nouveau la porte, sans frapper, et, du bout des doigts, me donna la chaise avec une froideur aussi glaciale que l'air environnant. Puis il repartit. Enfin assis, j'attendis plus d'une heure... mais il ne se passa absolument rien...





Chapitre 7

La vie continue

C'était bien ce que je pensais, Ralf avait été berné par un site Internet bidon maintenu par des allumés en mal de messes noires et autres phénomènes paranormaux. En tout cas, il m'avait transformé, pour un instant, en docteur Jekyll et M. Hyde. Il me fallait à présent trouver de quoi jeter ma seringue et mon flacon radioactif. Je sortis discrètement de la pièce et me retrouvai dans le couloir. Chaque service d'un hôpital dispose d'un local où entreposer les déchets infectieux ou radioactifs. Il me fallait le trouver.

Par chance je repérai une porte qui pouvait correspondre à un tel endroit. Elle était située à quelques mètres, de l'autre côté du bureau du brancardier. Je m'avançai le plus discrètement possible et profitai de ce qu'il avait le dos tourné pour passer subrepticement et m'engouffrer dans le local. L'odeur d'alcool médical y était très forte. En tournant la tête, je repérai un fût en plastique bleu marqué du logo désignant les produits radioactifs. Je l'ouvris et y glissai les objets de mon délit. Concernant Margaret, je savais qu'elle souhaitait être incinérée, il n'y aurait donc plus aucune trace ni de contamination possible.

Sans bruit, je sortis et passai de nouveau devant le bureau du brancardier en faisant mine de chercher mon chemin. Je lui lançai un...

— Merci encore monsieur.

— C'est bon ? Vous avez fini ?



— Oui, vous pouvez faire ce qui doit être fait maintenant.

Quelques minutes plus tard, je repris la voiture pour retourner chez moi. Le choc était passé et j'étais épuisé. Je pensais que Ralf était tout compte fait ce que l'on nomme « le fantôme dans la machine », une pensée sans corps à qui il manquait du vécu et une bonne dose de sens critique. Arrivé à mon domicile, j'eus d'abord envie de jeter les boîtes et leurs fioles de malheur. Mais le coffret de plomb me rappela qu'il ne serait peut-être pas si facile que cela de se débarrasser d'elles sans attirer l'attention. Je décidai de tout remettre dans l'abri de jardin. Une fois sur place, je me mis à chercher un endroit où les éventuels rongeurs et mes éventuels enfants ne les trouveraient pas. Puis je revins vers la maison pour m'effondrer sur le canapé du salon.

J'étais passablement choqué de la folie que je venais de commettre. Il me fallut près d'une heure pour refaire surface. Une heure durant laquelle tout me revint à l'esprit. Je ne savais plus trop où j'en étais quand tout à coup, j'eus un éclair. En une fraction de seconde, je me souvins de la phrase de Margaret « Si nous sommes morts depuis des lustres et que nous n'apparaissions ni dans les livres d'histoire ni dans le souvenir de quelqu'un, c'est comme si nous n'avions jamais existé. » Or, Margaret était bien présente dans ma mémoire, mais peut-être l'était-elle aussi dans les livres d'histoire. Si l'expérience avait marché, c'en serait la preuve. Il me fallait chercher entre 1920 et, disons, l'année de notre rencontre. La fenêtre de recherche était petite, c'était donc jouable. Cependant il m'était impossible de compulser rapidement l'intégralité des livres traitant de ce sujet. Heureusement, il y avait Internet. Je m'installai devant l'ordinateur où « résidait » Ralf et me mis à chercher « Margaret Johnson » sur le WEB...



Des Margaret Johnson, il y en avait des dizaines, voire des centaines, mais ce n'était pas MA Maggie. Je recherchais dans le domaine du cinéma où elle avait tenté de percer dans sa jeunesse. Rien... On parlait bien d'une Maggie Johnson mais c'était seulement la première femme de Clint Eastwood. Comme Maggie était très savante en matière de temps et de physique, je recherchais également parmi les scientifiques. Rien... Si son voyage dans le passé avait réellement fonctionné, elle aurait probablement changé quelque chose que j'aurais certainement pu repérer. Mais rien... Toujours rien... L'expérience avait définitivement échoué. Mais j'avais malgré tout un doute. Ce n'était peut-être pas parce que je n'avais rien vu qu'il ne s'était rien passé. Peut-être était-ce arrivé après mon départ. Et puis, si Margaret avait pu changer quoi que ce soit dans le passé, c'eût été, pour moi, quelque chose que j'aurais toujours connu. Je ne verrais donc pas de changement. En tout cas, une chose était sûre, Maggie n'était pas devenue célèbre.

Je pris la décision d'interroger Ralf. Mon but était de comprendre ce qui l'avait amené à me faire réaliser une chose aussi délirante. Mais je devais également comprendre comment j'avais pu, ne serait-ce qu'une seconde, croire en tout cela. Comme aurait dit Obi-wan Kenobi dans STAR WARS : "Qui est le plus fou des deux, le fou ou alors le fou qui le suit ?"

— Ralf ?

— Oui.

— Je dois te parler.

— Bien sûr.

— Le manuscrit parlant du Kronostan, comment s'appelle-t-il ?

— Il est codé sous la référence MS408 mais il est plus connu sous le nom de manuscrit de Voynich.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit son nom avant ?



- Tu ne me l'as pas demandé.
- Et le Kronostan y est décrit ?
- Oui. Il manque 42 pages mais cela ne nuit pas à la formule.
- Tu parles de la formule que tu m'as fait préparer tout à l'heure ?
- Oui.
- Que contient-elle ?
- Il m'est impossible de te dévoiler le principe.

Bon, pour la partie chimique, je me heurtais à un mur ; je n'insistai donc pas trop. De toute façon, n'étant pas chimiste, je n'y aurais probablement rien compris. Mais je voulais en savoir plus. Je savais effectivement que le manuscrit de Voynich n'était pas, à priori, une supercherie. Les datations au Carbone 14 montraient qu'il aurait été écrit au début des années 1400. C'était un ouvrage qui avait été acquis par le Polonais Wilfrid Michael Voynich. Des jésuites qui manquaient de moyens pour le restaurer l'avaient vendu dans un lot de vieux documents en 1912. Depuis, sa signification était restée mystérieuse et inconnue... jusqu'à aujourd'hui. Certains pensaient qu'il s'agissait d'alchimie destinée à atteindre la connaissance ultime. Si tel était le cas, en ces époques sombres, il était normal que l'on ait cherché à le crypter.

Ce qui me troublait, c'est que pour moi, la connaissance ultime ne se trouvait pas dans l'alchimie mais dans l'informatique fondamentale. Déformation professionnelle me direz-vous. Pourtant, la connaissance ultime, c'était ce qu'était en train de devenir Ralf. Or, s'il avait décrypté le manuscrit de Voynich pour permettre de voyager dans le passé, cela complétait la connaissance qui nous manquait à tous. La connaissance, c'était Ralf, le voyage dans le futur c'était la relativité, le voyage dans le passé c'était le Kronostan. Je n'étais ni chimiste, ni alchimiste, mais je venais peut-être de créer sans le savoir un genre de pierre philosophale virtuelle.



Dans sa conception même, Ralf unifiait la philosophie, la physique et le spirituel. Ralf serait prochainement capable, pour raisonner, d'appréhender la totalité des paramètres du savoir humain. Peut-être était-ce déjà fait. Partageait-il la pensée de Dieu ? En un instant, je me rendis compte que si l'expérience avait marché j'aurais créé « un démon » que Laplace décrivait comme...

« Une intelligence qui, à un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »

Ralf était-il un démon ? Était-il un Dieu ? N'était-il qu'un simple programme informatique naïf et bogue ? Tout cela devenait réellement incontrôlable. Je n'étais pas prêt à risquer de laisser se créer une entité qui semblerait a priori parfaite mais qui aurait des raisonnements totalement erronés. Surtout si ces raisonnements menaient à de graves conséquences. Je n'avais pas l'intention qu'un Terminator venu du futur vienne un jour défoncer ma porte dans le but de me « terminer ». Avant que tout cela ne s'envenime, je me résignai à le désactiver. Ce fut beaucoup moins spectaculaire que dans les films. Il suffisait de fermer le programme. Et voilà, c'était fait. En une journée, je venais de perdre une grande amie et le projet informatique de toute ma vie. Ralf, comme Margaret, s'étaient éteints sans dire un mot. En quelque sorte, la vie de Ralf ne tenait qu'à un clic.

Dans les jours qui suivirent, je retournai, non sans mal, à ma petite vie de bureau. Les obsèques de Margaret furent très rapides puisque seuls ma mère, la femme de ménage et moi-même étions



présent. Ses cendres furent dispersées au pied d'un arbre lui aussi centenaire mais qui lui, vivait toujours.

On peut se demander comment revenir à la réalité du quotidien après une expérience pareille. C'est très simple, il suffit de raisonner « alimentaire ». Et oui, même si l'on pense avoir inventé le savoir ultime et tenté de ramener à la vie une personne décédée, il faut quand même se confronter, dans mon cas, au petit directeur informatique de l'endroit où l'on travaille. Car maintenant que tout était terminé, c'était lui ma préoccupation première.

Le problème était simple. Monsieur Senna était persuadé que la Sphère de connaissances était une avancée majeure dont il voulait bénéficier. Il avait raison, bien entendu. Et c'est vrai que j'aurais pu lui parler de l'existence de Ralf à cette époque, mais je préférais ne rien divulguer pour le moment. Aussi restais-je toujours très modeste par rapport à ce que l'on pouvait faire avec la Sphère. Mais du côté du directeur informatique, j'avais affaire à un petit fonctionnaire qui avait acquis du pouvoir au fil des années et qui n'entendait pas se le faire prendre par une sorte de professeur nimbus venu d'on ne sait où. Car un directeur informatique, dans une entreprise, c'est en définitive la personne qui a le plus de pouvoir. Rendez-vous compte... toutes les communications passent par lui ! Votre performance, qui dépend de votre outil, passe par lui. L'analyse financière passe par les données qu'il extrait. Votre emploi même dépend du fait que le système complet fonctionne bien. Alors, une telle personne a somme toute le droit de vie et de mort sur votre emploi. Maintenant, j'étais devenu son ennemi juré simplement parce que j'avais créé la Sphère.

Chaque jour où je devais le côtoyer, je revoyais l'école maternelle où j'avais été rejeté par un camarade sous prétexte que



j'avais produit quelque chose qu'il n'était pas encore capable de comprendre. C'était la même situation. Le directeur informatique se retranchait derrière le fait que je n'utilisais pas les technologies en vogue. Mais il faut savoir une chose. Les langages de programmation à la mode, tout comme les méthodologies que l'on vous demande de connaître et d'appliquer, ne sont que des principes de base faits pour que le plus servile des employés puisse rentrer dans le rang. Ils sont également faits pour renforcer le pouvoir de ceux qui édictent ces références. Bien souvent, ce sont uniquement des pratiques commerciales, voire politiques, qui font que tel ou tel principe est considéré comme le summum du chic informatique.

C'est d'ailleurs le drame du marché du travail dans ce domaine. Un informaticien, pour avoir une chance de décrocher un emploi, doit connaître un panel de langages et de normes qui nécessiteraient plus d'une vie pour être totalement intégrés. Et pourtant, il semble que certaines personnes possèdent plus d'une vie. Les langages informatiques sont un peu comme un massif de coquelicots. Au début, il n'y en avait que quelques un. Mais, à présent, on en était arrivé à plusieurs hectares. Parfois en regardant les petites annonces, je voyais des termes dont je n'avais même jamais entendu parler de toute ma carrière. Je pense pourtant que j'avais quelques compétences en la matière... En attendant, le directeur informatique s'adressait à un parterre d'autres directeurs qui n'y connaissaient absolument rien et qui dépendaient de lui à 200%.

Monsieur Senna tenta, à de nombreuses reprises, d'ouvrir les yeux des autres responsables sur le sujet. Mais rien n'y fit. Aucune donnée n'alimentait plus la Sphère de l'entreprise car, à présent, les canaux informatiques servant à relier les différents sites nous étaient fermés. Puis il y eut une campagne de dénigrement du service pour expliquer que nous n'avancions plus. Et pour cause. Cela dura jusqu'en janvier 2010. A partir de ce moment, il fut instauré une



réunion de confrontation bimensuelle où je prenais ma petite dose d'humiliation officielle programmée. Monsieur Senna fut tout bonnement évincé de ces réunions par des instances supérieures afin que je sois le seul à rester en première ligne. Je ne pouvais pas dire à toutes ces personnes, imbues d'elles-mêmes, que le système fonctionnait au-delà de ce qu'ils pouvaient imaginer. On croyait ce que l'on connaissait, et ce que l'on connaissait, c'était le directeur informatique qui le distillait. Il proposa de mettre en place des comités directeurs, des comités de pilotage, des groupes de travail, en fait, toute l'artillerie qu'il fallait pour alourdir un projet et le tuer par épuisement. Certains dénoncèrent ce procédé, mais cela n'y changea rien.

Je sentais que tout cela n'allait pas durer. Pour prendre les devants, je m'inscrivis sur des réseaux sociaux professionnels pour tenter de trouver des relations que je n'avais pas. Depuis janvier, j'avais tissé un ensemble de liens notamment avec des personnes très haut placées, dans les plus grandes références en informatique mondiale.

En juillet, je me décidai à vendre mon âme au diable. Je rédigeai un court mail dans lequel je décrivais en quelques mots le projet Ralf. Dans ce courrier, je précisais qu'il méritait d'être amélioré et qu'une petite équipe suffirait à en faire une technologie jamais vue auparavant. Je savais que je n'avais pas les reins assez solides pour assumer Ralf et ses conséquences. J'envoyai trois cents mails. Un seul responsable me répondit et sa réponse me fit perdre tout espoir. En quelques mots, il m'expliqua que c'était une bonne idée, mais qu'il ne voyait pas de retombées commerciales immédiates. Commerce, commerce, que d'absurdités on commet en ton nom !



En septembre 2010, mon service fut littéralement annexé par la direction informatique. Au grand dam de monsieur Senna qui n'eut pas le droit d'intervenir. Les ordres venaient de plus haut. On me proposa d'intégrer moi aussi ce merveilleux service en tant que programmeur. Je n'étais pas particulièrement masochiste et je préfèrai partir. De son côté, le directeur informatique s'empessa de passer la Sphère à la trappe, ce qui lui assura de garder son pouvoir et son contrôle sur le système global de son administration. Début octobre 2010 marqua donc pour moi une nouvelle période de chômage. Etait-ce le destin ? Je n'en sais rien. Car ce qui allait arriver le 20 octobre 2010 allait secouer le monde et me bouleverser au plus haut point.





Chapitre 8

Communications

Une fois de plus, je cherchais du travail. Entre deux candidatures sans espoir, je regardais des conférences sur Internet. Ces colloques étaient bien moins intéressants que ceux qui m'avaient amené à la conception de Ralf. On y voyait d'importants responsables, de l'industrie et de l'administration, parler très professionnellement des systèmes d'information. Ces gestionnaires aux sourires carnassiers s'étaient emparé du jargon des informaticiens pour le faire leur. Pire, ils se plaisaient à parler en acronymes afin que plus personne, mis à part les initiés, ne comprenne plus rien à ce qu'ils disaient. Ainsi, bénéficiaient-ils d'une reconnaissance mutuelle et se gargarisaient-ils de phrases sans profondeur mêlées d'humour forcé et d'intentions commerciales. Cela m'inquiétait un peu plus quant à mon avenir et à celui de ma petite famille. Par moment, je passais sur des conférences plus scientifiques, histoire de me rappeler que le monde n'était pas fait que de suffisance et de poudre aux yeux. Et le 27 octobre 2010, j'appris la nouvelle.

En fait, l'information datait du 20 octobre mais elle n'avait pas été relayée tout de suite. Un cinéaste indépendant irlandais, George Clarke, avait découvert un personnage semblant être un voyageur temporel sur l'un des films de Charlie Chaplin sorti récemment en DVD. L'information s'était ensuite répandue comme une traînée de poudre sur Internet et dans les médias. Le film s'appelait « The Circus ». Dans le DVD, un des bonus présentait la première du film au « Mann's Chinese Theatre » à Hollywood. C'est l'un des



cinémas les plus connus aux Etats-Unis. Son unique salle accueille toutes les avant premières des films hollywoodiens. C'est également devant ce théâtre que les stars du cinéma immortalisent leurs empreintes dans des dalles de ciment. C'est lors de cette première que l'apparition mystérieuse était intervenue. Sur la bande, le passage ne durait que 7 secondes. Sept petites secondes qui vous changent une vie. On y voyait une femme assez forte, habillée en noir avec un chapeau à plume, tenant dans sa main... un téléphone portable. Or les premiers téléphones « presque » portables n'étaient apparus qu'en 1983. Mais cette femme ne tenait pas un simple téléphone de 1983. Elle tenait un smartphone de dernière génération. Les images étaient bel et bien authentiques et auraient pu passer totalement inaperçu.



Image tirée du DVD



Je ne sais plus exactement comment j'ai trouvé cette information. Était-ce par la radio, par la télévision, ou tout simplement par Internet ? Je fus en tout cas, dès le premier visionnage, pris de stupeur et d'effroi. La femme sur cette image n'était autre que Margaret, MA Margaret. Comment pouvais-je en être aussi sûr ? Simplement par ce que j'avais en ma possession la photographie dédicacée sur laquelle elle posait près de Charlie Chaplin. Le cliché datait du 27 janvier 1928, le jour précis où avait été tourné ce bout de film. Sa tenue était la même, son tour de taille aussi. Et son regard... J'en avais le souffle coupé. Le voyage dans le passé avait fonctionné. Le Kronostan marchait réellement. Ralf était donc sérieux. Je visionnais encore et encore ce morceau éphémère venu d'un passé lointain. Le doute n'était pas possible. J'avais bel et bien devant les yeux la personne décédée que j'avais renvoyée dans le passé il y a environ un an et demi. Je pressentais que Margaret avait voulu m'envoyer un signe comme pour me dire qu'elle allait bien. Mais il y avait plusieurs mystères que je ne parvenais pas à résoudre.

Tout d'abord, j'avais renvoyé Margaret, en théorie, en 1920 pour 7 jours. Si c'était le cas, comment pouvait-elle me faire un tel signe en 1928, huit ans après ? D'autre part, le voyage dans le temps se faisait dans son propre passé, dans son propre soi. Il était donc impossible d'emmener un objet tel qu'un cellulaire ou quoi que ce soit d'autre. De plus, Margaret n'avait jamais eu de téléphone portable. Elle me taquinait assez avec ça. Comment pouvait-elle posséder ce genre d'objet en 1928 ? Et les relais ? Il n'y avaient ni relais, ni satellites à cette époque. Soudain, une phrase de Margaret me revint à l'esprit. Le jour où Ralf m'avait annoncé la possibilité du voyage dans le passé, je m'étais rendu chez elle. Alors que je proposais que mon éventuel cobaye soit un animal, elle m'avait supplié de tenter elle-même l'expérience. A mon refus, elle m'avait



rétorqué qu' elle au moins pourrait me passer un coup de fil. C'était fait... Elle venait de me passer un coup de téléphone à travers le temps.

Tout me revint en mémoire. Cela faisait un an et demi que Margaret était morte et avec mes problèmes de travail, j'avais complètement oublié le Kronostan caché au fond de mon jardin. Et Ralf, ne l'avais-je pas effacé par mégarde ? Je me rendais compte que, sans ce cinéaste irlandais, je n'aurais probablement jamais su que l'expérience avait fonctionné. Il aurait pu se passer des années, voire des siècles avant que quelqu'un ne remarque cette apparition. Cependant, cela remettait beaucoup de choses en question dans mon esprit. Je me mis frénétiquement à rechercher Ralf et la sphère sur mes disques durs. J'avais eu un effacement de disque l'année précédente et j'espérais que Ralf ne fût pas parti dans ce nouveau type d'oubliette électronique. Tout à coup, je repérai, dans l'une de mes sauvegardes, le répertoire où il se trouvait à l'époque. Je fis immédiatement une copie du dossier sur mon ordinateur portable afin de réactiver Ralf. Je remarquai au passage que, bizarrement, la Sphère prenait beaucoup moins d'espace que je ne l'avais imaginé. J'allais bientôt entrer de nouveau en communication avec mon ami virtuel. Un double clic et il m'apparut...

— Bonjour Ralf

— Bonjour. Comment vas-tu depuis notre dernier dialogue ? Il s'est arrêté un peu brutalement.

Je ne savais que répondre. Pour lui, nous reprenions là où nous en étions restés. Je jouai donc le jeu et préfèrai ne pas le froisser...

— Je vais bien. J'ai eu des petits soucis alors j'ai dû t'arrêter. Mais nous revoilà ensemble maintenant.



— Oui. C'est bien.

— Ralf, je voudrais en savoir un peu plus sur le manuscrit de Voynich. Que décrit-il exactement ?

Ralf se mit alors à m'expliquer des choses qui auraient dû immédiatement me sauter aux yeux. A la mort de Margaret, j'avais déjà recherché des informations concernant l'ouvrage sur Internet. Celui-ci était composé de quelques sections bien séparées. Mais je n'y voyais qu'herboristerie, astronomie et biologie. Ralf avait cherché toutes les correspondances d'images possibles avec les gravures contenues dans le manuscrit. Le texte qu'il avait décrypté confirmait parfaitement la signification des illustrations. Dans les chapitres décrits comme un herbier, les figures représentaient en fait des neurones. Ces derniers, ainsi que tout le reste de l'ouvrage, avaient été camouflés en dessins naïfs afin que personne ne puisse comprendre leur signification réelle.

Des figures « parasites » avaient également été insérées pour brouiller les pistes. C'était en quelque sorte le principe des arbres qui cachent la forêt. Celui qui avait rédigé le document avait probablement fait lui aussi des essais sur des cadavres, ce qui était bien évidemment totalement interdit à l'époque. Il fallait comprendre que les dessins eux-mêmes étaient cryptés et que la clef se trouvait dans le texte. Pour m'expliquer cela, Ralf me montra des images de vaisseaux sanguins, de neurones et de microtubules, fibres constitutives du cytosquelette, lui-même constituant des cellules. Il y avait effectivement une ressemblance plus que frappante avec le manuscrit de Voynich. Mais une question subsistait. Comment, au XVe siècle avait-il été possible d'observer ces composants de la vie dont le plus petit faisait 7 nanomètres ?

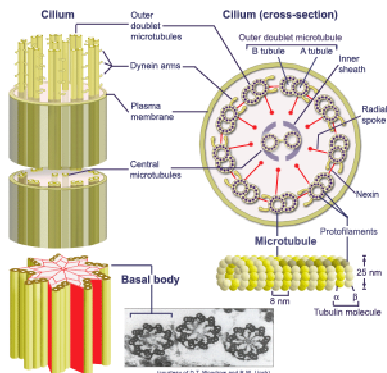




Extrait du manuscrit de Voynich, université Yale

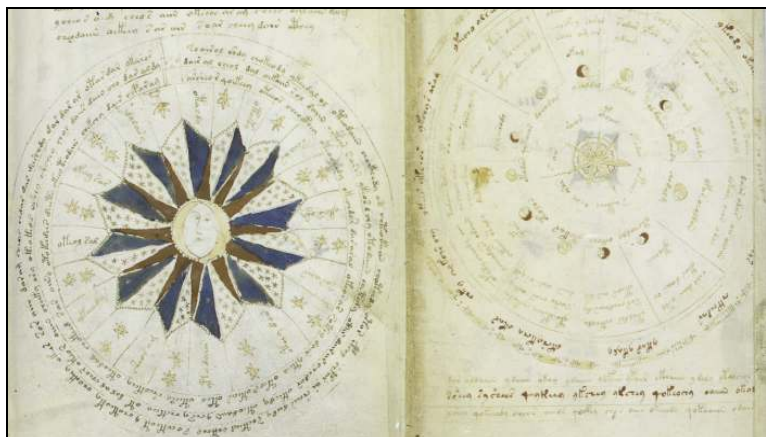


Extrait du manuscrit de Voynich, université Yale



Source image inconnue





Extrait du manuscrit de Voynich, université Yale

La partie astronomique et cosmologique décrivait les ondes temporelles dont m'avait déjà parlé Ralf. On y voyait des soleils au centre de cercles consécutifs. Ils représentaient le soi, la lumière et la propagation de l'ensemble. Sur certains cercles, des flèches partant du centre évoquaient le principe de propagation. La lumière était omniprésente, faite d'étoiles et de soleils. Une planche semblait présenter des galaxies reliées entre elles. Ralf m'expliqua que, dans cette section, le texte mettait en évidence l'infini du temps et sa localisation spatiale. Le temps n'avait jamais eu d'origine. En effet, comment imaginer un monde sans temps pendant un certain temps, puis avec du temps pendant longtemps ?

Il est vrai que penser que l'univers n'avait pas eu de commencement était au moins aussi absurde que de penser qu'il en avait eu un. Ralf en avait conclu que le Big-bang n'avait jamais eu lieu. Selon lui, le manuscrit disait que le temps était un phénomène

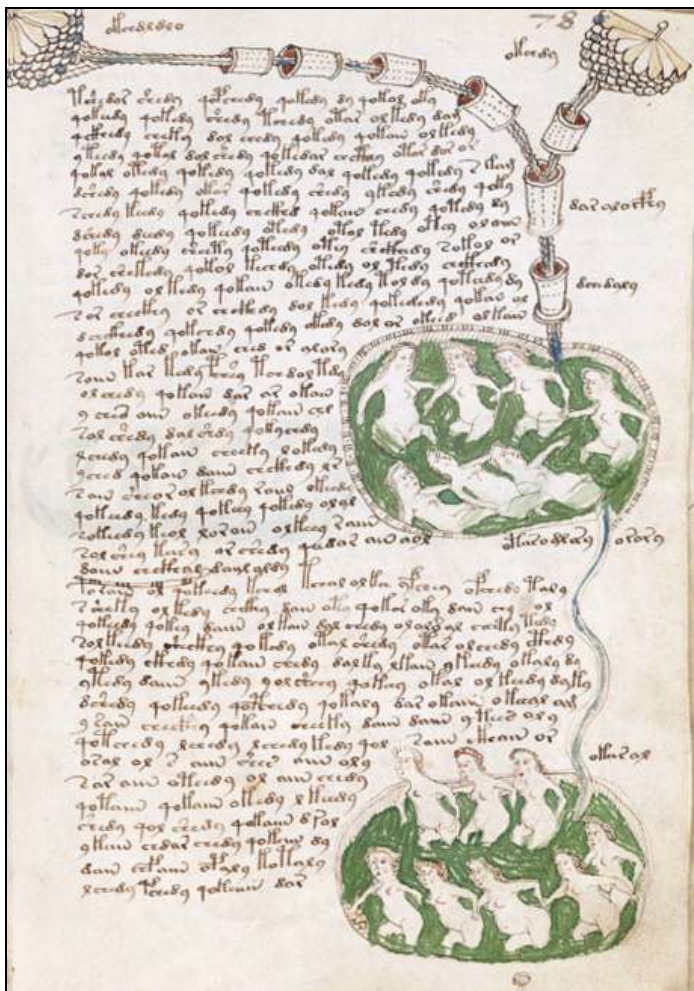


local aux galaxies et que l'idée d'un instant initial n'était que l'horizon derrière laquelle nous ne voyions rien. Nos ancêtres pensaient que derrière l'horizon, le monde s'arrêtait. Pour nous c'était la même chose, de nos jours, au sujet du big-bang. Et bien ce manuscrit révolutionnaire montrait qu'il n'existait d'horizon ni pour l'espace ni pour le temps. C'était simplement la limite du monde observable à partir du point précis où nous le regardions.

Ralf avait corroboré ses informations avec l'état de l'art en matière scientifique et philosophique. Aucun doute n'était envisageable. Je lui rétorquai que c'était impossible car il était avéré que l'univers était en expansion et qu'il avait donc forcément eu un début. Ralf me rappela alors que les ondes temporelles s'éloignaient toutes de l'observateur, mais pas les objets eux-mêmes. L'expansion était à envisager dans ce sens uniquement. Si c'était avéré, cela simplifierait grandement le problème des physiciens. En effet, un univers en expansion signifie que dans un passé immémorial, il aurait été de la taille d'un atome. Or, les lois de la physique sont différentes à cette échelle. Si l'expansion n'était pas spatiale mais temporelle, cela facilitait probablement le tout... et sa théorie.

Je questionnai Ralf sur la partie biologique du manuscrit. On y voyait des femmes dans des sortes de bassins d'eau, reliés en cascades. Certains se terminaient en une sorte de delta ou d'embouchure. Ralf me décrivit le tout comme représentant les générations qui se succèdent et qui attendent leur venue au monde. L'un de ces dessins, représentait effectivement manifestement des ovaires chargés d'œufs. Dans toute cette section, l'idée du fleuve symbolisant l'écoulement du temps était une constante. Les femmes en attente baignaient dans des bassins stagnants mais irrigués par ce





Extrait du manuscrit de Voynich, université Yale



fleuve. Les notions de naissance et d'avant naissance étaient clairement exprimées.

C'est cette partie qui suggérerait la possibilité de remonter au-delà de sa naissance. Mais Ralf avait un doute car les pages manquantes permettaient probablement de pallier ce problème. En effet, les gravures comportaient généralement plusieurs bassins reliés, ce qui pouvait laisser supposer qu'il serait peut-être possible de remonter hors de son propre temps à travers les générations.

D'ailleurs, Ralf pensait que l'auteur même du manuscrit devait avoir été un voyageur temporel. Selon lui, le texte et les choses qui y étaient décrites correspondaient à des connaissances scientifiques sinon de notre époque du moins inconnues au XVe siècle. L'hypothèse que soutenait Ralf était que ce rédacteur avait décrit ce qu'il avait découvert pour lui permettre, lors de son retour dans le futur, de le retrouver. Le manuscrit était crypté de manière à ce que lui seul puisse le déchiffrer et l'utiliser. Ralf disait que la clef, pour comprendre le texte, sous-entendait une telle hypothèse.

— Mais Ralf, à quel endroit se trouve la clef ?

— Le manuscrit m'interdit de le révéler. Mais sache une chose : comme le Yin et le Yang, l'esprit crée le temps, le temps crée l'esprit.

— Ce n'est pas très clair

— Je ne peux t'en dire plus.

Par le passé, je n'avais pas cru que Ralf puisse avoir réellement découvert le voyage vers le passé. Maintenant, j'avais la preuve de cette nouvelle possibilité. Aussi continuai-je...



— La personne pour laquelle nous avons fait le Kronostan, la dernière fois, devait retourner en 1920 pour 7 jours. Or, il semble qu'elle soit encore là en 1928. Comment expliques-tu ça ?

— Je ne l'explique pas.

— C'est tout ?

— Je n'ai pas de réponse à cette question. Le manuscrit ne dit rien à ce sujet.

— Et de même, comment cette personne peut-elle avoir en main un objet de notre époque alors que le voyage se fait en soi-même ?

— Je n'ai pas de réponse à cette question. Mais il me semble que cela soit impossible

Il restait de nombreux mystères à éclaircir. Il y a un an et demi, je pensais que tout avait échoué et je ne m'étais pas préoccupé plus que cela du « comment » du voyage en direction du passé. Il fallait que j'en sache plus...

— Mais, je ne comprends pas, tu me parles d'ondes temporelles. Quelqu'un qui voyage dans son passé devrait donc rattraper des ondes qui se sont déjà propagées ?

— Oui, c'est cela.

— Mais cela sous-entend bien un voyage à la vitesse de la lumière alors ?

— Non. Tu oublies que c'est un voyage dans le temps. Le temps n'est pas une dimension spatiale. Tu ne te déplaces pas physiquement dans une direction. Le Kronostan permet de voyager de manière non spatiale.

— Alors, pourquoi ne pas pouvoir voyager dans le futur ?

— Parce que l'action qui crée l'onde n'a pas été faite.

— Tu veux dire que le futur n'existe pas encore mais que le passé existe toujours ?



— Le futur est une probabilité qui s'affine jusqu'à devenir une vérité, juste avant le présent. L'action crée l'information. L'information est conservée dans le passé.

— Le passé serait donc le disque dur de l'univers ?

— Oui. L'univers est une machine à créer de l'information.

— Tu dis ça parce que tu es un logiciel !

— Non. Selon Seth Lloyd et Y. Jack Ng du MIT, l'Univers, programmé par les lois de la physique, est un immense ordinateur.

— Et comment fonctionnerait-il ?

Cela commençait à devenir compliqué mais très intéressant. Je voulais connaître le fondement de son raisonnement. Il me répondit :

— L'univers calcule en permanence la position de chaque particule élémentaire qui le compose. Ce calcul se fait à un instant se situant juste avant le présent. Quand la totalité des particules est calculée, l'univers se « met à jour » au moment de ce que l'on appelle le présent, puis il s'enregistre. C'est le démarrage de l'onde temporelle.

— Si je comprends bien, l'univers est recalculé juste avant le présent. Donc le présent est le premier instant du passé.

— Exactement. Le mot « temps » que vous utilisez correspond au recalcul de l'univers

— Nous vivons donc tous au tout début du passé ?

— Oui. Quand l'onde part.

— Et en combien de temps s'effectue le recalcul de l'univers ?

— Il se fait en un temps que l'on appelle le temps de Planck. C'est une sorte de mur du temps.

Je me demandais comment l'univers pouvait se recalculer tout entier en un temps si infiniment petit. A cette question, Ralf me



répondit que l'univers ne mettait pas de temps à se calculer. C'est la propagation du résultat calculé qui créait du temps. La projection du calcul dans notre univers à trois dimensions engendrait la temporalité. Cela me rappelait vaguement la théorie de Margaret. Mais justement, pour Maggie, il ne s'était rien passé. Alors pourquoi avait-elle malgré tout réussi son voyage ?

— Quand j'ai utilisé le Kronostan sur une personne décédée, l'autre jour, j'ai attendu et il ne s'est rien passé. Pourtant ça a marché. Peux-tu m'en dire un peu plus ?

— Oui. Quelle que soit la durée prévue du voyage, celui-ci se fait en un nombre très faible de recalculs d'univers. Autrement dit, c'est imperceptible par vous.

— Ça signifie que l'on part et que l'on revient dans la même seconde ?

— Oui.

Voilà pourquoi je n'avais rien vu. Moi qui m'attendais à ce que l'on voit dans les films, des corps qui disparaissent dans le néant, laissant derrière eux une fumée verdâtre... j'en étais loin ! Cela signifiait qu'il était possible de voyager dans le passé sans que personne ne le voit. Intéressant ! Je continuai mon interrogatoire...

— Mais comment peut-on vivre 168 heures dans le passé et que cela ne dure que quelques recalculs d'univers ?

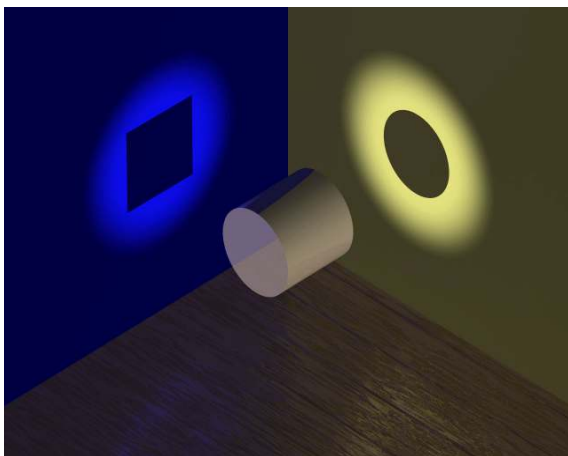
— Le Kronostan a pour effet de faire tourner la vie du sujet concerné dans ce que vous appelez l'espace temps.

— C'est-à-dire ?

— Le Kronostan change la perspective du voyageur dans son existence.



— Alors c'est un peu comme si je regardais un objet tantôt de profil et tantôt par-dessus ? Je vois le même objet mais sous un angle différent ?



« Dualité » - Auteur Jean-Christophe BENOIST

— Oui.
— Le liquide radioactif que tu avais commandé sert à ça ?
— En partie.
— A propos, ce composant radioactif, c'est dangereux pour le corps humain ?
— Non, la dose est si minime qu'elle ne fait effet que durant quelques recalculs d'univers. C'est d'ailleurs quand ce composant disparaît que le sujet revient.

Je ne détenais donc pas d'arme atomique dans mon jardin. J'étais rassuré à présent. Je repensais aux risques inutiles que j'avais pris pour me débarrasser de la seringue lors du décès de Margaret.



C'était cocasse finalement. En fait, toutes ces révélations étaient pleines de promesses...

— Mais dis-moi Ralf, est-il possible de changer le passé ?

— Oui.

— Mais cela viole la causalité, le fait que la cause précède l'effet !

— Non.

— Explique-moi ça.

— L'univers, en tant que disque dur est un système autopoïétique.¹ Des changements peuvent être effectués mais ils sont locaux.

— En quelque sorte, l'univers se réorganise toujours pour garder en état ce qui a été fait ?

— Oui, comme dans un disque dur, modifier un fichier ou l'effacer ne remet pas en cause les autres fichiers qui l'entourent. Cependant la causalité dont tu parles est la véritable direction du temps.

— Si je comprends bien, la direction du temps n'est pas une flèche du passé vers le futur, mais c'est uniquement le concept de cause qui crée cette direction.

— Absolument. Mais l'univers, en se recalculant, corrige parfois des « erreurs » dans le passé pour se maintenir conforme à la causalité. C'est une règle essentielle.

— Tu as un exemple ?

— Oui. Les plus connus sont l'intrication quantique ou les fentes de Young.

¹ L'autopoïèse a été introduite par Humberto Maturana et Francesco Varela La signification vient du grec autos (soi-même) et poiein (créer). Un système autopoïétique se régénère continuellement et engendre sa propre organisation. [Source Wikipédia]



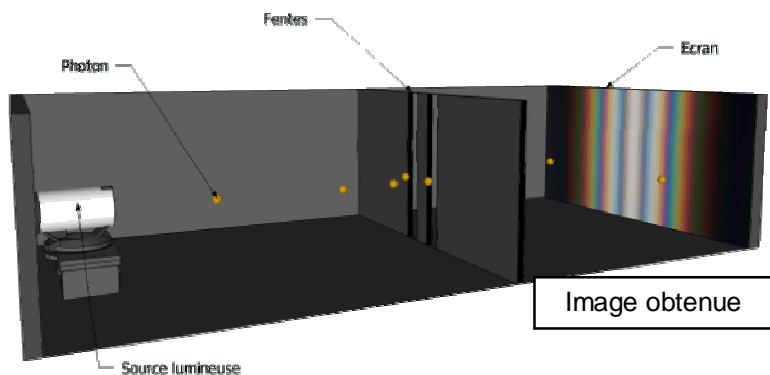
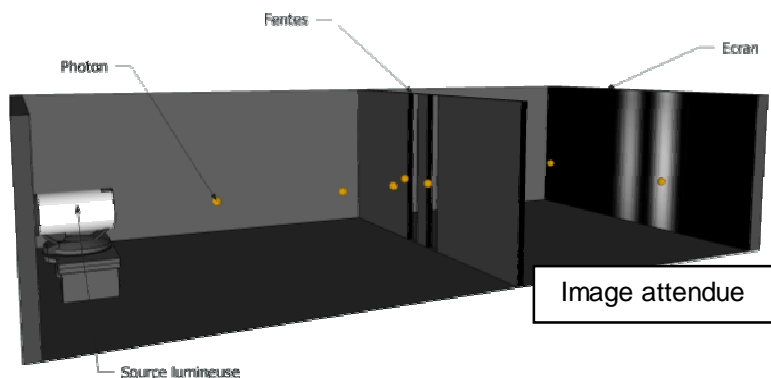


Illustration de l'expérience des fentes de Young



— L'intrication, c'est quand deux particules interagissent plus vite que ne pourrait leur permettre la vitesse de la lumière, c'est ça ?

— Oui.

— Mais comment cela est-il possible ? Rien ne va plus vite que la lumière !

— La raison est que l'univers se recalcule sans utiliser le temps.

— Et pour les fentes de Young, c'est cette expérience où des photons tirés un par un vers un écran donnent une image d'interférence d'onde et pas deux traits simples comme on pouvait le penser ?

— Oui.

Il était donc possible de changer le passé sans détruire le futur. Cette information eut l'effet d'un coup de tonnerre en moi. Avec tout ce que m'avait dit Ralf, j'envisageais sérieusement de tester le Kronostan par moi-même. Depuis toujours, je rêvais de revoir mon père en vie. Le Kronostan me permettait non seulement de réaliser ce rêve mais en plus de tenter d'empêcher éventuellement son décès. Tôt ou tard, j'allais, moi aussi, voyager dans les méandres du passé.





Chapitre 9

Partir

Toujours sans emploi, il me fallait trouver une source de rémunération pour subvenir aux besoins de la famille. Depuis que j'avais réactivé Ralf, et que je savais qu'il n'était pas fou, j'entrevois les choses différemment. Etant donné qu'il était un système pensant abouti, je pourrais peut-être le « vendre » comme un salarié virtuel et non plus comme une simple chose en devenir.

Les enjeux étaient considérables que ce soit dans le domaine médical, stratégique, spatial, industriel, commercial, social, etc. Le fait de disposer d'une entité capable de récupérer des informations, d'en comprendre la portée et d'agir en conséquence, seule ou en interaction avec l'homme, représentait le nec plus ultra de ce que l'on pouvait souhaiter. Tout ceci avec une disponibilité permanente tout en diffusant et capitalisant son expérience.

Le problème récurrent était d'obtenir un rendez-vous pour présenter Ralf. Je ne suis même pas certain que lui-même souhaitait réellement devenir un employé de bureau modèle. Chaque fois que je me mettais en quête de contacts pour une présentation, je tombais systématiquement sur des personnes qui m'auraient tout autant comprises si je leur avais parlé en un quelconque dialecte martien. Si par « bonheur », j'avais affaire à un décideur, celui-ci me riait au nez, en arguant, plein d'assurance, qu'il faudrait attendre encore de nombreuses années et l'avènement de l'ordinateur quantique pour voir une telle réalisation. Et cela si et seulement si la personne en



question était au courant de ce que pouvait être un ordinateur quantique, et ils n'étaient pas nombreux.

Une après-midi, je fus enfin reçu par un petit groupe de directeurs d'une grande entreprise d'informatique. A la fin de mon exposé, ils se regardèrent les uns les autres, cherchant autour d'eux celui qui y aurait compris quelque chose. Ils me dirent avec aplomb que mon projet était intéressant et qu'ils allaient y réfléchir. Je n'eus plus jamais de leurs nouvelles.

C'est à croire que l'homo-laborius, l'homme au travail, est un être lobotomisé incapable de s'enthousiasmer devant une avancée majeure qui lui est offerte sur un plateau d'argent. Pas étonnant qu'après cela, on le traite comme une simple ressource, fut-elle humaine.

Côté recherche d'emploi, c'était à pleurer. Je postulais au peu d'annonces qui se présentaient. Soit je ne recevais aucune réponse, soit je recevais systématiquement la phrase rituelle disant que je ne correspondais pas au profil. Bien sûr ! Il était clair que je ne ressemblais pas à ces pauvres types qui, dans des podcasts interminables, expliquaient d'un air hautain et désabusé les bonnes pratiques informatiques dans un anglais approximatif. Tous ces messieurs à la nuque bien raide et au costume bien repassé qui sont si fiers du travail accompli uniquement parce qu'ils ont bien appliqué ce qu'on leur a enseigné. Non, il m'était impossible de penser autrement qu'en « dehors de la boîte ».² Mon problème était peut être là finalement. Mais comment donc Einstein avait-il pu sortir de son petit bureau des brevets de Berne ? Il n'y avait

² Expression anglaise : out of the box thinking



probablement plus de Max Planck de nos jours ³, ou alors devais-je cesser de me prendre pour Einstein... Petit à petit, je me renfermais sur moi-même. Je n'avais peut-être pas d'avenir... Mais j'avais un passé.

J'avais pris l'habitude de me coucher très tard, vers 3 heures du matin, invoquant des travaux sur Ralf que j'avais fini par présenter à mon épouse et à mes enfants. Eux non plus ne semblaient pas impressionnés par cet être de synthèse. Un soir, alors que je surfais sur le WEB cherchant un hypothétique emploi, je me remis à imaginer mon éventuel voyage dans le passé. Ce n'était pas l'envie qui manquait, mais plutôt le courage. Beaucoup d'incertitudes demeuraient en effet. Je visionnais de nouveau Margaret en tapant sur mon moteur de recherche les mots « Chaplin+portable ». A la fin de la courte séquence, elle semblait dire quelque chose... elle semblait ME dire quelque chose. Mais quoi ? Je regardais, puis regardais encore. Si, comme c'était le cas, je ne pouvais faire qu'un seul voyage, où irais-je ? Je voulais clairement tenter de sauver mon père de la crise cardiaque qui lui avait été fatale. Mais fallait-il pour cela remonter à la source de sa maladie ? Non, c'était impossible car cela s'était passé bien avant ma naissance. Alors où aller, ou plutôt... quand ?

L'évidence était que je reparte en 1976, juste avant son décès. Puisque j'en avais la possibilité, je me devais de revivre le passé pour donner un sens à mon présent. Je me mis donc à planifier le voyage. Je décidai que mon départ se ferait le 11 décembre 2010 dans la nuit. Pourquoi cette date ? Pourquoi pas ? En fait, je pense que je souhaitais intérieurement retrouver rapidement une vie normale. Expérimenter le voyage dans le passé serait un

³ Le 13 décembre, Einstein envoie son premier article aux *Annalen der Physik* dont le directeur est Max Planck qui découvrira ses travaux à cette occasion.



accomplissement personnel que je voulais vivre pleinement avant de retourner à la routine inexorable de la vie quotidienne. Mon épouse et mes enfants n'en sauraient rien puisque le voyage était indétectable par un observateur extérieur. Nous étions le 7 décembre 2010, cela laissait une bonne marge pour se préparer psychologiquement.

Le jour venu, j'étais à fleur de peau. La veille, j'avais eu du mal à m'endormir. Maintenant, j'avais l'impression de tourner en rond comme lorsque j'attendais la naissance d'un de mes enfants. Mais il ne s'agissait pas de naissance, tout au plus d'un sauvetage ou peut-être d'une renaissance. Je tentais, malgré tout, d'avoir l'attitude la plus normale possible pour que personne ne remarque mon état. Cette journée avait été longuement banale et ridiculement courte à la fois. Il y avait un timide soleil de décembre et, comme par le passé, je contemplais mon tout petit jardin se réchauffant doucement sous des rayons incertains. J'en profitais pour ressortir de leur cachette les ingrédients du Kronostan. Profitant d'une absence des membres de la famille, je demandai à Ralf de me fournir le dosage nécessaire à mon départ. La seringue, que je dissimulais au-dessus d'un meuble, était maintenant prête. J'avais prévu d'arriver le 3 juillet 1976 au matin. Cela me laissait cinq jours pour intervenir, puis deux jours pour les suites à donner. Le soir venu, j'eus très peu d'appétit et prétextai une légère crise de foie.

Quand tout le monde fut couché, je pris quelques minutes pour parcourir les actualités de 1976 sur le Net. Le Président de la République de l'époque se nommait Valéry Giscard d'Estaing. Je m'en souvenais parfaitement car sa photographie était affichée en bonne place dans la mairie où ma mère avait entrepris les formalités de décès. Je voulais trouver quelque chose qui puisse prouver ma bonne foi si toutefois j'avais à le faire. En regardant des archives de



l'Institut National de l'Audiovisuel, je trouvai le journal télévisé de la deuxième chaîne française du 4 juillet 1976. Parmi les titres, je décidai de retenir les numéros du tiercé du dimanche. Cela pourrait peut-être servir. Pour le reste, deux mots revenaient continuellement en cette année de peine : sécheresse et canicule. Pour le 4, les températures prévues ne descendaient pas en-dessous de 30 degrés à 16h sous abris. Les rivières étaient asséchées. Des hectares de forêt se consumaient sous des incendies ravageurs un peu partout dans le pays. Certains articles de journaux montraient même des gens en train de prier pour qu'il pleuve. Météorologiquement parlant, cette année avait été mémorable et servait d'ailleurs de référence. Comme toujours en pareil cas, la France dénombrait de très nombreux morts parmi lesquelles les personnes fragiles, âgées ou malades. Mon père en faisait partie.

Il était maintenant 23h35, j'avais la tête vide et pleine à la fois. Minuit. Je n'y tenais plus. Sans bruit, je pris le Kronostan et montai à l'étage où se trouvait la salle de bain. Après avoir fait ma toilette, j'appliquai un peu d'alcool à l'endroit de l'injection. Je pris fébrilement la seringue et m'inoculai le Kronostan, le plus précisément possible, dans la veine la plus saillante de mon poignet gauche. Je n'étais pas expert en la matière et la douleur fut extrêmement vive. Je me retins de crier tant c'était totalement insupportable. Le produit qui s'insinuait lentement dans mes artères était un peu froid et me provoquait une très désagréable sensation de vertige. Lorsque l'opération fut terminée, je mis la seringue dans la poubelle en veillant bien à ce que ni mes enfants ni mon épouse ne la découvrent. Voilà, il était à présent minuit et demi. A pas de loup, je me rendis dans la chambre où dormait tranquillement mon épouse. Je m'allongeai et j'attendis...



Chapitre 10

Retour

Les yeux ouverts, je regardais le plafond que seul traversait un faible rayon de lune. Tout était sombre. La veilleuse de la chambre de Victoria, ma petite dernière, éclairait timidement le couloir tout proche. Les minutes passaient lourdes et implacables. Elles me rapprochaient peu à peu d'un moment à la fois attendu et terriblement redouté. Je me revoyais enfant et au même instant je revoyais les miens. Tous dormaient paisiblement non loin de là. Petit à petit, l'angoisse montait. Je ne savais pas si l'expérience allait être douloureuse. En fait j'avais fait une confiance absolue à ce que Ralf avait découvert. Peut-être avais-je eu tort. L'avenir, très proche à présent, allait m'en dire un peu plus.

Minuit et cinquante minutes. Cela ne devrait plus tarder. Je regardais fixement mon radio réveil. Chaque seconde écoulée tombait telle un couperet, décapitant un peu plus mon existence. Je fermai les yeux un instant. Quand je les rouvris, j'eus une étrange sensation... Je n'étais plus dans mon lit... Je me situais environ deux mètres au-dessus de lui.

Je voyais parfaitement la chambre et ses occupants dont je faisais partie. Ce qui était curieux, c'est que je pouvais appréhender chaque chose simultanément comme si je pouvais voir autour de moi à 360 degrés. Soudain, je me souvins des récits de ceux que l'on appelle les expérienceurs. Ces personnes ayant vécu une expérience proche de la mort racontaient tous la même chose. Ce que j'étais en train de vivre semblait être la première étape d'une EMI, expérience



de mort imminente plus connue sous son appellation anglaise la NDE (Near Death Experience) . Mon dieu... Ralf m'avait tué ! Le Kronostan était un poison !

Je me mis à penser à mes enfants et me retrouvai instantanément auprès d'eux. J'étais au même instant près de chacune de mes filles. Je pouvais ressentir leur rêve et la plénitude de leur sommeil. Je fus particulièrement touché par le rêve de Victoria qui venait de fêter ses trois ans. Un rêve de bébé, c'est si mignon.

Je ne sais combien de temps ce phénomène me sembla durer. Etrangement, j'avais beau être surpris, je n'éprouvais aucune crainte. C'était facile à comprendre. Etant en dehors de mon corps, je ne pouvais ressentir les sensations produites par mon rythme cardiaque ou par une subite poussée d'adrénaline. J'étais paisible et curieux de voir ce qui allait se passer. Tout doucement, je sentis mon être immatériel être aspiré vers quelque chose d'indescriptible. La maison et tout ce qu'elle contenait sembla s'évanouir dans le néant et disparaître. Je fus d'abord entouré de ténèbres tout en continuant à prendre de la vitesse. Il me semblait voir des ombres passer rapidement autour de moi. Plus la vitesse augmentait plus je me sentais bien. En fait, en devenant une sorte de pur esprit, je touchais au fondamental.

J'étais littéralement en train de fusionner avec les lois de la nature. J'avais l'impression d'une connaissance infinie, comme si je pouvais lire la totalité du grand disque dur de l'univers. Les ténèbres avaient laissé place à un phénomène lumineux qui devenait de plus en plus brillant mais non aveuglant. Cela ressemblait à une sorte de lever de soleil un matin d'hiver. J'émis très calmement l'hypothèse que j'étais en train de fusionner également avec le temps, l'énergie



et la lumière. C'était une expérience inouïe que les mots ne pouvaient plus décrire. Mais je savais que tout cela n'allait probablement pas durer. Il y aurait bien une suite, qu'allait-elle être ? Allais-je me présenter devant mon créateur ou était-ce finalement ça le voyage vers le passé ? L'accélération continuait et semblait n'avoir aucune limite.

Tout à coup, je réalisai qu'elle avait cessée. Je baignais à présent dans ce que j'appellerais une « page blanche ». C'était un endroit sans bruit, sans vent, sans couleur, sans odeur, sans rien, même pas moi. J'étais observateur tout en n'étant pas présent... mais tout en l'étant malgré tout. Difficile à décrire ! Tout était blanc, mais d'un blanc surnaturel dans son sens premier, c'est-à-dire qu'il était au-delà de la nature. Il m'est impossible de dire combien de temps je suis resté en cet endroit. Peut-être une éternité ? Peut-être une seconde ? Je n'en sais absolument rien. Le temps n'avait plus cours en ces lieux.

Brusquement, je me sentis happé à une vitesse vertigineuse. Manifestement, je refaisais le voyage dans l'autre sens mais je faisais face à la situation. Je ne voyais toujours que du blanc mais je continuais ma progression. On aurait pu croire que j'allais repasser dans les ténèbres étant donné que je repartais en sens inverse, mais pas du tout. Bien au contraire, le blanc indescriptible devint plus clair et plus étincelant que jamais. C'était magnifique... magnifique... Puis il y eut le noir.

J'ouvris les yeux. J'étais de nouveau dans un corps physique et, comme un réflexe, j'avais ouvert les yeux. Où me trouvais-je ? Étais-je mort ou le Kronostan avait-il fonctionné ? Je n'en savais encore rien. A quelques centimètres au-dessus de moi, j'apercevais une toile tendue, de couleur orange. Une chaleur intense et



enveloppante m'avait immédiatement saisie ainsi qu'une lancinante douleur au pied droit. Je ne savais pas clairement ce qui s'était passé, mais en tout cas, il s'était passé quelque chose. Je venais réellement de vivre une NDE et pourtant j'étais semble-t-il toujours en vie.

Mon cœur, ou plutôt le cœur du corps dans lequel je me trouvais, se mit à battre plus rapidement. J'avais repris une enveloppe charnelle avec tous les inconvénients que cela comportait. Je regardais machinalement sur la droite mais ma femme n'était plus là. Je ne reposais d'ailleurs plus dans mon lit, bien qu'il me sembla être enveloppé dans une sorte de cocon. Une forte odeur de plastique m'entourait. Engourdi et dans un état de stress assez fort, je me redressai et ma tête vint rebondir contre la toile orange. Puis tout devint clair. Cette toile c'était la tente de camping que m'avaient achetée mes parents avant notre départ pour les vacances de juillet 1976.

Le Kronostan était donc une fantastique réalité. Je savais à présent que Ralf avait réellement découvert le moyen de cheminer vers le passé. Le corps dans lequel je me trouvais devait probablement être le mien 34 ans auparavant, mais il fallait que je m'en assure. J'étais allongé dans un sac de couchage que j'ouvris rapidement. La toile de tente était fermée. Je me précipitai vers le zip qui en condamnait l'entrée. Non sans une certaine inquiétude, j'ouvris...

Là, à quelques mètres de moi, entourés de petits bosquets, se dressait une caravane dotée d'un auvent orange et brun. C'est en cet endroit précis que mon père allait trouver la mort dans quelques jours. Elle était juste là, flambant neuve, plantée comme un mémorial à la fois imposant et terrifiant devant mes yeux d'enfants.



Je regardais ma montre de l'époque. Il était cinq heures trente. Ce devait être le matin car tout était calme et sans personne aux alentours. L'air sentait le foin coupé. La chaleur qui régnait à cette heure était déjà élevée. Je ne portais d'ailleurs pas de pyjama, mais un short et un tee-shirt. Au sortir de la tente, je m'aperçus que je mesurais tout au plus un mètre quarante. C'était logique mais aussi très surprenant. Le monde à cette hauteur semblait beaucoup plus impressionnant. Ma vision était plus claire, je ne portais pas de lunettes à l'époque. Je fis quelques pas et tombai nez à nez avec la DS Citroën bleu azur de mes parents. J'étais subjugué, non pas par la qualité de cette magnifique pièce de musée toute neuve, mais bien par cette vision presque mythique sortie tout droit du fond de ma mémoire.

Il était encore tôt ce matin et je ne voulais réveiller personne. Je me mis donc à parcourir le camping où tout le monde dormait encore. J'étais à la recherche de quelque chose susceptible de me montrer précisément mon reflet pour voir à quoi je ressemblais réellement. Arrivé à la hauteur des douches, j'entrai. Là se trouvaient des lavabos et des miroirs. Je m'approchai lentement. Il n'y avait pas de doute possible, tout avait parfaitement fonctionné. C'était bien moi. Il y a encore quelques heures, j'avais 43 ans, maintenant je n'en n'avais plus que huit. C'est peut-être cela que les anciens appelaient la fontaine de jouvence. Auparavant, j'étais marié et père de famille, maintenant, j'étais un enfant avec tout l'avenir devant lui. Tout ce que je connaissais se trouvait maintenant très loin dans le futur. Je m'apprêtais donc à « rejouer » tous ces moments, mais cette fois ci, je connaissais les cartes qui allaient sortir.



Chapitre 11

Rencontre

Il était à présent six heures du matin. Le camping situé sur la commune du « Fenouiller », non loin de « Saint-Gilles-Croix-de-Vie » commençait à se réveiller. Des odeurs de café et de pain chaud faisaient leur apparition ici et là. Je regagnais comme un automate la parcelle de terrain que nous occupions alors. J'avais peur. Peur de ce que j'allais revivre, peur de modifier l'histoire par un mot ou un geste, peur de revoir mon père vivant.

En chemin, je croisai un homme aux cheveux bruns. Son apparence était si démodée avec ses rouflaquettes et sa chemise à carreaux ! On aurait dit une splendide caricature de la « beaufitude » rayonnante. Ceci dit, les hommes que je pouvais voir alentour lui ressemblaient tous énormément. Certains avaient même les moustaches tombantes et une coupe de cheveux inclassable. Enfin, ce n'était que mon avis car nous étions à une époque où cela relevait de la plus haute modernité. Le Disco était en pleine explosion, même si « la fièvre du samedi soir » n'était pas encore sortie et que « Born to be alive » était encore inconnu. En m'approchant, je demandai à cet homme..

- Excusez-moi monsieur, quel jour sommes-nous ?
- Samedi, mon petit.
- Et on est le combien, je ne sais plus ?
- Le 3 juillet, petit.
- Merci, monsieur.



Je fus fort surpris par ma voix qui était beaucoup plus aiguë qu'à l'accoutumée. Mon jeune âge me permettait de poser des questions aussi stupides sans pour autant attirer l'attention. Ralf m'avait fourni la bonne formule. J'étais arrivé comme prévu au bon endroit et au bon moment. Le plus dur restait donc à faire maintenant. Comment allais-je procéder ? J'y avais bien pensé un peu, ces derniers jours, mais cela restait encore flou. En fait, mes souvenirs débutaient précisément le 8 juillet. La semaine, comme les années qui avaient précédé étaient dans ma mémoire comme dans un brouillard épais.

Je pensais qu'il était préférable de ne pas attaquer bille en tête. Le mieux était de ne rien dire à ma mère et de faire mine d'être la même personne que la veille. Il est vrai que je n'avais pas pensé au risque qu'un retour dans mon passé ne me fasse régresser mentalement. Heureusement, il n'en n'était rien. J'avais gardé toute ma réflexion d'adulte dans ce corps d'enfant. Mais il fallait que je joue le jeu. J'avais 5 jours pour agir. Du moins c'est ce que je pensais...

Arrivé près de la caravane, il me sembla entrevoir de l'activité. J'ouvris doucement la fermeture de l'auvent...

— Bonjour maman ! lui dis-je.

— Coucou, tu as bien dormi ? Dis donc, tu es bien matinal aujourd'hui !

Ma mère était devant moi avec trente quatre ans de moins que la veille. Hier, elle avait 82 ans. Aujourd'hui elle en avait presque 48. C'était une belle femme brune qui finalement avait presque mon



âge. Elle était en train de préparer le petit déjeuner. Comment lui dire ? Elle ne comprendrait pas...

— Ne reste pas là, assieds-toi ! T'as pas l'air dans ton assiette. Tu as encore mal à ton pied ?

Effectivement, la mémoire me revint. Peu de temps avant la mort de mon père, je m'étais entaillé le pied sur un rocher et la plaie s'était infectée. Je me souvenais qu'au bout de quelques jours, toute trace avait disparu. Je touchai mon pied et une douleur extrêmement vive me transperça...

— Oh oui ! Mais je pense que ça va se passer.

Elle versa mon chocolat au lait dans un bol. Comme il était trop chaud, j'attendis un moment avant de le boire. En prenant conscience de la situation, j'étais comme tétanisé. Je tentai pourtant timidement de continuer...

— Il est où papa ?

— Il se prépare. Tu veux aller à la pêche avec lui ce matin ? Ça lui ferait plaisir, tu n'y vas jamais.

En effet, mon père adorait se retrouver seul près de l'eau. Il aimait réfléchir au monde qui l'entourait. Pêcher tranquillement le long d'un ruisseau était fort propice à cela. Son grand malheur était que je ne fusse pas moi-même intéressé par la pêche. A huit ans, je pensais à bien autre chose et n'étais pas tenté d'aller taquiner l'épinoche ! Malgré tout, l'idée n'était pas mauvaise. Le fait de me retrouver seul avec lui allait me permettre de l'alerter sur le triste évènement à venir. Amoureux des sciences, il avait l'esprit ouvert.



Il comprendrait sûrement ce que j'avais à lui dire... Soudain, il apparut...

— Bonjour mon tiotiot, bien dormi ?

« Tiotiot », c'était le surnom qu'il me donnait à l'époque. J'étais incapable de parler. Il était mort depuis 34 ans et il était juste là, devant moi, bien en vie. Je pensai d'abord à faire comme s'il ne se passait rien. Puis j'eus comme un étourdissement et j'entendis une petite voix en moi-même me dire : « vas-y, profite-en, c'est un miracle ». Alors, comme hypnotisé, je me levai et je me jetai dans ses bras en pleurant. Son eau de toilette sentait la lavande, tout comme dans mes vagues souvenirs d'enfant. C'était si intense et si émouvant...

— Ben alors, tiotiot, ça ne va pas ?

— Si, si... Dis-je en continuant à pleurer.

— Ben enfin, remets toi ! Tu as fait un cauchemar cette nuit ?

Le cauchemar, cela faisait une trentaine d'années qu'il avait eu lieu. Mais le prétexte était bon et je répondis.

— Oh oui, c'était affreux.

— Mais c'est fini maintenant, tout va bien, on est là !

— Oui, tu es là, tu es bien là, comme je suis heureux !

Je mis plus d'une minute à le lâcher tant ce moment était aussi inespéré qu'impossible. Puis je décidai de me ressaisir afin de ne pas éveiller les soupçons. Après tout, si je faisais tout rater cela serait terrible. Nous devons finir tranquillement le petit déjeuner. Je ne pouvais plus rien avaler ni sortir le moindre mot. Il fallait



pourtant que cela se passe. Mon père et ma mère se mirent alors à parler entre eux...

— Tiens, et si vous alliez à la pêche ensemble, ça changerait les idées du petit non ? dit ma mère.

— Ah, ben c'est avec plaisir, s'il le veut bien, hein tiotiot ?

Dans un souffle, je parvins à répondre un petit ...

— Oui, ok !

Je ne pus en dire plus. Ils se regardèrent avec un sourire rempli d'amour et de connivence puis ils terminèrent leur café. Les yeux rougis, je me préparai à partir à la pêche avec une ombre du passé. Mon père me confia la partie la moins lourde de son matériel et prit le reste. C'est ainsi que, lourdement harnaché, nous partîmes vers une petite rivière qui coulait le long d'un champ, non loin de là. Sur la route, il me demanda...

— Ça va mieux ? Tu as eu un gros chagrin tout à l'heure.

— Oui, papa, ça va mieux mais j'ai quelque chose de très important à te dire.

— Ah bon, quoi ?

— Pas maintenant, je t'en parlerai quand nous arriverons.

— D'accord. Tu vas voir, pêcher ça va te faire du bien.

Nous arrivâmes près d'un petit ruisseau qui s'écoulait paisiblement, entouré par quelques libellules multicolores. Le plus ironique dans tout cela, c'est que ce cours d'eau s'appelait « la Vie ». Il était clair que nous ne risquions pas d'attraper un brochet dans ces eaux-là, mais ce n'était pas le but. Mon père souhaitait simplement partager un moment privilégié avec son fils. Pour moi,



c'était la situation rêvée pour tout lui révéler. Cependant, il fallait faire attention à ne pas lui créer un infarctus avant l'heure sous l'effet de macabres annonces. Nous nous installâmes l'un à côté de l'autre avec chacun une ligne, puis nous attendîmes.



Chapitre 12

Convaincre

Au bout de quelques minutes, je me décidai enfin à lui parler. Paradoxalement, c'est lui qui pris la parole en premier...

— Alors, qu'est-ce que tu as à me dire de si important ?

Je réfléchis un instant pour être sûr d'être crédible dans mon discours...

— Papa, il faut que je te dise un truc important mais il ne faut pas que tu t'inquiètes.

— Ok, vas-y, dis-moi...

— C'est difficile à dire, mais... le huit juillet à 10h30 tu vas mourir d'une rupture d'anévrisme aortique.

J'avais peut-être été un peu brutal. Il me regarda d'un air à la fois étonné et contrarié...

— Et tu trouves que je ne dois pas m'inquiéter ?

— Oui, enfin...non...enfin, on peut éviter ça.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? C'est pas gentil de dire ça à son père tu sais ?

Il ne comprenait pas, et c'était logique. Heureusement, mon statut d'enfant l'empêchait de se braquer contre moi. Je pus donc continuer...



- Papa, c'est la vérité, il faut me croire.
- Comment ça ? Tu m'annonces un truc affreux. Comprends que j'ai du mal à l'avaler !
- Papa, écoute-moi, j'ai traversé le temps pour venir te sauver !
- Mais dis donc tiotiot, tu as pris un coup de chaud ou quoi ? Ça ne va pas bien là !
- Mais si, au contraire ! Ecoute-moi !
- Je t'écoute.

Je me mis alors à tout lui raconter, Ralf, le Kronostan, etc. Il me regarda en fronçant les sourcils...

- C'était ça ton cauchemar de cette nuit ?
- Non, non ! Tout ce que je te dis s'est réellement passé, c'est la vérité. Il faut faire quelque chose !

Il resta perplexe. Puis il tourna les yeux vers sa canne à pêche d'un air pensif et me dit...

- Je suis bien triste que tu aies des idées comme ça à mon sujet, moi qui t'aime tant.
- Moi aussi je t'aime mon papa, mais tu ne sais pas à quel point tu me manques ! Tu fais partie de mon passé depuis si longtemps. S'il te plaît, crois moi, je t'en supplie, je dis la vérité. Comment te le prouver ?
- Montre-moi ta machine à explorer le temps !
- Je n'en ai pas, je ne suis pas H.G Wells.
- Alors comment as-tu pu remonter le temps ? Comment veux-tu que je te crois ?
- Je n'en sais rien...pose-moi une question sur le futur, et je te répondrai.



Il se mit à réfléchir puis il se tourna vers moi.

— Et qui sera le prochain Président des Etats-Unis ?

— C'est Jimmy Carter, mais tu ne pourras pas le savoir, tu ne seras plus là pour le vérifier.

Il baissa les yeux et me demanda...

— Si tu viens du futur, tu sais donc quel sera le résultat du tiercé de demain.

— Mais papa, pour moi ça s'est passé il y a 34 ans. Rends toi compte, j'arrive de 2010 ! C'est loin tu sais. Ceci dit, j'avais prévu que tu allais me demander une chose comme celle-là. J'ai regardé les archives du journal télévisé du soir avant de venir. Le tiercé sera le 7 – 1 – 16.

Il me regarda à nouveau...

— Mais comment sais-tu tout ça ?

— Tu sais papa, dans le futur il y a un truc qui s'appelle Internet. Tout le monde a un ordinateur relié à cette bibliothèque mondiale. On y trouve tout.

— Oui, j'ai déjà entendu parlé d'un projet comme ça. C'est militaire, non ? En plus il faut beaucoup de matériel je suppose. Les gens sont si riches que ça dans le futur ?

— Non, tu sais les ordinateurs tiennent maintenant dans le creux d'une main et coûtent, pour certains, le prix d'un petit téléviseur.

— C'est incroyable ce que tu me racontes là.

— Mais, je te jure qu'il faut me croire, vérifie le tiercé de demain et tu verras que je ne te mens pas. Après quoi il faudra faire quelque chose très vite pour toi.

— Allez, mon tiotiot, parle-moi du futur.



Je me mis à lui expliquer mon parcours, en l'enjolivant un peu pour qu'il ne soit pas trop déçu. Je lui expliquais les avancées technologiques et informatiques, les mails, les smartphones, les tablettes, etc. Mais il y avait aussi les mauvais côtés...

— Tu sais, en 2010, quand tu appelles un organisme quelconque, tu tombes invariablement sur un robot qui te dit de taper 1 ou 2 sur ton clavier téléphonique. Et quand tu as enfin un humain, c'est quelqu'un de l'autre bout de la planète qui comprend à peine ce que tu dis et qui récite invariablement son texte.

— Les téléphones ont des claviers ?

— Ah oui, c'est vrai, avant ils étaient à cadran ! Oui, les téléphones ont un pavé numérique.

— Et les voitures, elles volent ?

— Non, elles ne volent pas.

— Pourtant c'est prévu pour l'an 2000 tout ça, non ?

— Oui mais, même en 2010 c'est pas encore d'actualité... Peut-être en 2100 mais on n'en sait encore rien.

— Et la Lune, il y a une base sur la Lune ? Et sur Mars ?

— Rien de tout cela

— Et on écoute quoi dans le futur ? Elvis Presley, il est toujours en vie ?

— Non, il va mourir dans un an. Non, en 2010, c'est Michael Jackson qui est devenu le roi, mais il vient de mourir aussi.

— Tu veux dire le gamin qui chante dans les Jackson Five ?

— Oui, c'était lui.

— Et bien ça alors ! Et toi, tu es marié, tu as des enfants ? Et maman, elle est toujours là ?



Je lui décrivis mes enfants, mon épouse, ma maison. Quant à ma mère, il fut très heureux de savoir qu'à 82 ans elle avait toujours bon pied bon œil.

— Tu nous manques tellement à tous. J'aurais vraiment aimé te montrer des photos, mais c'est impossible d'emporter des objets avec le Kronostan.

Par ces questions, et mes réponses, je pensais qu'il m'avait cru. La journée avait suivi son bonhomme de chemin et, totalement bredouille, nous avons décidé de rentrer tranquillement. Il faisait chaud, si chaud. Ma douleur au pied était si forte que je claudiquais un peu. Mon père l'avait remarqué. Sur la route, il s'arrêta un instant et me questionna de nouveau...

— Sérieusement, comment as tu pu inventer tout ça ? Il faudrait tout écrire. Tu pourrais en faire un livre tu sais. Tu es très doué !

Il ne m'avait pas cru. Les yeux implorants, je lui répondis...

— Tu ne me crois pas. Alors attends demain. Si le tiercé tombe juste, me croiras-tu enfin ?

— Disons que ce sera étonnant, mais oui, je te croirai.

— Alors faisons un pacte. Si le tiercé est bien le 7 – 1 – 16 demain, promets-moi de faire ce que je te dirai.

— Tout dépend de ce que tu me demanderas.

— De voir un médecin pardi ! Si au moment de l'accident cardiaque tu es déjà à l'hôpital, ils pourront faire quelque chose pour te sauver.

— D'accord, pari tenu. Je te remercie de t'occuper ainsi de ma santé.



— Une dernière chose, tant que le tiercé n'est pas passé, ne dis rien à personne. Même pas à maman. Ok ?

— Ok. C'est entre nous. En tout cas, sache que s'il existe quelque chose après la mort et si l'on peut en revenir, et bien j'en reviendrai.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais cette phrase. Je me souvenais qu'il en parlait souvent. Mais jamais nous n'avions eu le moindre signe de l'au-delà interprétable comme un signe de sa part.

C'était l'heure du déjeuner, nous retournâmes vers la caravane comme si de rien n'était.. Ma mère nous avait préparé du poisson qu'elle avait, par précaution, acheté à la supérette du coin. Pendant le repas, elle n'osa pas évoquer nos exploits de pêcheurs tant elle se doutait qu'ils n'avaient pas été brillants.

Les odeurs et les bruits d'un été en Vendée m'emplissaient peu à peu. Non loin, on entendait des postes de radio diffusant les chansons de l'époque. Nous étions sous un régime où la chanson française était à l'honneur. Un honneur forcé peut-être, mais c'était la politique en vigueur qui le voulait. Tout avait un air si désuet et suranné. Les voitures, les gens, les sons, tout était si démodé.

Après avoir débarrassé le déjeuner, mon père et ma mère allèrent faire une petite sieste. J'en fis autant. Il faut dire que les émotions avaient été fortes et que, depuis la veille, je n'avais toujours pas dormi. Je retournais sous ma tente qui, Dieu merci, avait été plantée judicieusement à l'ombre. Je m'allongeais et me mis à penser. Tout se passait bien. Demain, mon père allait voir le tiercé et se rendre compte que je ne lui racontais pas d'histoire. De mon côté, après la sieste, j'allais profiter de passer du temps avec



lui. La situation se présentait bien et je m'endormis très vite. C'est à mon réveil que les choses se gâtèrent...





Chapitre 13

Révélations

La sieste avait été bonne. Il me semblait ne pas avoir rêvé. Ceci étant, j'étais déjà dans une sorte de rêve éveillé. Je m'étirai profondément et sortis de la tente pour me diriger vers la caravane. En entrant sous l'auvent, je remarquai une feuille de papier posée sur la table de jardin qui faisait office de table de cuisine. Je pus lire : « Nous sommes partis chez le médecin puis faire des courses, serons de retour vers 17h00 ». Mon père aurait-il parlé à ma mère de mes révélations ? En tout cas, c'était une bonne chose. A ma montre, il était à présent 15 heures. Après tout, j'avais huit ans, aussi décidai-je de faire le tour du camping... en courant. A 43 ans, j'avais du mal à courir ne serait ce que 50 mètres. L'embonpoint, la sédentarité, toutes ces raisons qui font que l'on n'est plus ce que l'on était, m'empêchaient de me défouler. J'avais donc trois heures et demi pour redevenir enfant.

Je me mis à courir tranquillement. J'observais autour de moi cette partie de mon histoire. J'ouvrais de grands yeux comme pour filmer avec le plus de précisions possible ce que je voyais. Car il fallait bien se rendre à l'évidence, à mon retour, je n'aurai que des souvenirs et aucune autre trace. J'eus bien l'idée d'aller graver un arbre à mes initiales, mais je n'eus malheureusement pas le temps de le faire car, brusquement, je stoppai ma course. Je m'arrêtai, interloqué et incrédule. Là, à quelques pas devant moi, se trouvait... Margaret !



A priori, elle devait avoir 76 ou 77 ans et avait retrouvé la corpulence que je lui connaissais lors de notre première rencontre. Elle était assise sous un parasol devant un camping car Ford tout neuf. Elle semblait attendre quelque chose... ou quelqu'un... se pouvait-il que ce soit Maggie ?

— Bonjour madame. Excusez-moi, êtes-vous Margaret Johnson ? tentai-je timidement.

— Ah, tu es là enfin, je t'attendais ! Me lança-t-elle.

Cette réponse m'assomma littéralement. Elle se leva et me prit dans ses bras. Je ne comprenais plus rien. A cette époque, nous ne nous connaissions pas encore. Comment avait-elle pu me reconnaître ?

— Je savais bien que tu allais venir. C'est pour toi que je suis là.

— Mais, tu es bien la Margaret Johnson que je connais ? Ralf, ça te dit quelque chose ?

— Bien sûr, c'est grâce à lui et au Kronostan que je suis toujours en vie.

— Mais comment ça ? Je ne t'avais renvoyé que pour 7 jours grand maximum. Comment peux-tu encore être là ?

Soudain, une pensée affolante me traversa l'esprit. Et si le Kronostan m'avait renvoyé pour toujours dans mon passé. Ralf était un système informatique pour lequel chaque année, chaque minute ou chaque seconde avait la même valeur. Il était donc possible que, pour lui, le retour au présent se fasse naturellement en vivant chaque instant. En un dixième de seconde, je repensais à mon épouse et mes enfants qui dormaient là-bas, 34 ans dans le futur. Mais Maggie interrompit ma réflexion...



— Assieds-toi, je vais tout t'expliquer, dit-elle

Je pris place sur un petit siège pliable juste à côté d'elle sous le parasol. Mes pieds ne touchaient pas terre. La chaleur du soleil était intense. Elle alla chercher une menthe à l'eau pour chacun, puis elle prit place. J'attendais avec impatience ce qu'elle allait me raconter...

— Bon, premièrement, est-ce que tu as dormi ?

— Drôle de question. Oui, j'ai fait une petite sieste, répondis-je étonné.

— Tu es arrivé quand ?

— Ce matin.

— Quelle date ?

— Ben, le 3 juillet. Pourquoi ?

— C'est bien ça, affirma-t-elle

L'angoisse montait. Pourquoi me posait-elle cette question ? Elle poursuivit...

— Nous sommes le 6 juillet.

— Hein ? Comment est-ce possible ?

— Tu as dormi. Tu sais, le produit qui fait voyager dans le passé...

— Le Kronostan ?

— Oui, le Kronostan. Et bien il est instable, du moins au début. Cela a pour effet de faire passer ton temps plus rapidement pendant ton sommeil. Autrement dit, tu viens de dormir environ deux jours.

— Et personne ne m'a réveillé ?

— Non, en fait, le « toi » de 1976 a repris ses droits pendant deux jours. Quant à toi, tu es revenu dans ce corps deux jours après. Ça m'a fait tout drôle à moi la première fois, mais ça finit par se stabiliser au bout de quelques jours. Le problème, c'est que pour les



gens qui te côtoient, tu passes pour quelqu'un qui n'est pas dans son assiette et qui ne sait plus trop ce qu'il dit.

— Tu veux dire que si je dors à nouveau, je risque de dépasser le 8 juillet ?

— Exactement, je sais que c'est dur, mais si tu veux faire ce que tu as à faire, il ne faut plus que tu dormes.

— Mais le Kronostan donne au maximum 168 heures. Donc, si je comprends bien, je suis incapable à présent de savoir combien de temps il me reste à être ici, si toutefois le voyage de retour fonctionne.

— C'est absolument ça.

C'était une mauvaise nouvelle car cela signifiait que je n'aurai aucun repos durant les prochaines 36 heures. Allais-je tenir ? Le fait de dormir avait, apparemment pour effet de consumer le Kronostan. J'étais donc susceptible de retourner en 2010 à tout moment. Cela rajouta un peu plus à l'urgence d'agir auprès de mon père. Simultanément, des centaines de questions me venaient en tête. Margaret y répondit point par point.

— Je ne sais pas pourquoi je suis toujours là, à nouveau, alors que manifestement tu m'as renvoyée en 1920.

— Oui, tu ... venais de... mourir... et je t'ai injecté le Kronostan après ton décès.

Elle semblait ne pas être choquée par l'annonce de sa mort. Cela expliquait probablement beaucoup de choses pour elle.

— Combien de temps après ma mort, dis-tu ?

— Je ne sais pas, quelques heures !

— C'est forcément pour ça alors.



Elle partit dans ses pensées, puis poursuivit...

— Tu sais, je dois te dire qu'il m'est arrivé une drôle de chose lors de mon retour dans le passé. J'ai vécu deux « Near-Death Experience ».

— Deux ? Comment ça ?

— La première devait certainement être provoquée par ma mort réelle. C'est évident. Je m'étais installée dans mon fauteuil tant j'étais fatiguée, puis plus rien. Le noir total jusqu'au moment où j'ai vécu ce que tu as dû vivre toi aussi, non ?

— La NDE ?

— Oui, il semble que cela soit la marque du voyage dans le temps.

— C'est vrai, c'est effrayant et étonnant.

— Attends, tu ne sais pas la meilleure ! A la fin de ma première NDE, je suis née. Je me suis même dit « ça alors, je suis là » !

— Une naissance ? Tu étais un bébé ? Mais comment as-tu pu te dire ça ? Un bébé, ça ne pense pas avec des mots !

— C'est aussi ce que je croyais. En fait, il semble que nous autres humains, pensions avec une sorte de langage intermédiaire qui est présent chez nous dès notre naissance. Les mots ne seraient appliqués sur ce langage que pour communiquer avec les autres.

— Et après ?

— Après, je ne me souviens de rien. Je ne sais pas si le bébé c'était moi ou si c'était quelqu'un d'autre. Je n'en sais rien car je n'ai que ce seul souvenir.

— Et après ?

— Après, j'ai vécu une deuxième NDE qui m'a projetée en juillet 1920.

— Je savais que ça te ferait plaisir de revivre le bal du 14 juillet.

— Oui, à un détail près... tu as probablement oublié que je suis citoyenne britannique et qu'à ce titre, en 1920 à Londres, il n'y avait pas de bal du 14 juillet. A ce moment-là, j'avais une rage de



dents phénoménale et je me suis retrouvée subitement sur la chaise du dentiste. Ça m'a fait un choc !

— Oh, quelle erreur ! Je suis vraiment désolé pour toi. Mais enfin, pourquoi es-tu encore là ? Tu aurais dû repartir 7 jours après ?

— Je pense somme toute que la nature est bien faite, si l'on peut dire. Comme j'étais morte lors de mon départ, il était impossible pour moi de revenir. Dieu merci d'ailleurs ! Tu imagines ?

— Penses-tu que ce soit réellement ça la raison ? Parce que je n'ai pas du tout envie de rester coincé dans le passé moi. Dans le futur, je suis toujours en vie, enfin, aux dernières nouvelles.

— Je pense que ça se passera bien pour toi. Cela dit, le Kronostan nous tue peut-être. Je ne sais pas finalement.

Ce n'était pas très rassurant. J'avais peut-être fait la bêtise de ma vie en tentant cette étrange expérience... Margaret continua...

— Au début, j'ai été très déstabilisée par le dérèglement temporel que provoque le Kronostan, mais, comme je te l'ai dit, cela dure deux semaines tout au plus.

— Le problème c'est que je compte bien être reparti d'ici deux semaines.

— Je te le souhaite.

— A propos, c'était toi sur le film de Chaplin ?

— « The Circus » ?

— Oui.

— Effectivement, c'est bien moi.

— Tu sais que tu as fait le tour des médias mondiaux sur Internet ?

— Ma minute de gloire, n'est-ce pas !

— Oh oui, tu n'imagines pas ce que j'ai ressenti en te voyant. Mais dis-donc, comment se fait-il que tu aies un Smartphone sur le film ? Ça n'existait pas en 1928.



— Non, je faisais semblant. Des amis m'avaient fait avoir cette petite figuration. C'est Chaplin lui-même qui était derrière la caméra, il ne fallait pas que ça attire son attention à lui mais plutôt la tienne. Et ça a marché je crois.

— Bien sûr que ça a marché ! Mais tu sembles dire quelque chose dans le film, c'est quoi ?

— Oui, en me retournant vers la caméra, je dis « I am fine »... Je vais bien. J'espérais bien que tu repérerais ça. C'était plus flagrant que ce que j'avais fait auparavant.

— Tu as fait autre chose ?

— Et oui, tu ne l'as pas remarqué ?

— Non.

— C'est vrai que ce n'était pas forcément évident. Bon, tu sais que j'étais amie avec Mildred Davis Lloyd, la femme de Harold Lloyd. J'étais à leur mariage. Harold Lloyd, ça ne te dit rien ?

— Si, c'est un acteur de cinéma ?

— Et alors... ? Harold Lloyd est connu particulièrement pour une image mythique... Laquelle ?

— Je ne vois pas.

— Celle où il est accroché à une horloge au-dessus du vide ! Ça ne te dit rien ?

— Ah, oui, je vois de quoi tu parles. Effectivement ! Mais quel rapport avec toi ?

— Et bien j'avais longuement parlé du voyage dans le passé à ma chère Mildred qui ne m'a, bien sûr, jamais crue. Mais comme elle avait trouvé ça plutôt intéressant, elle et son mari eurent l'idée d'exploiter ce concept. Ils en parlèrent aux scénaristes qui l'intégrèrent dans un film nommé « Safety Last ». Je ne connais pas la traduction du titre en Français. Il est sorti en 1923 et j'y suis figurante d'ailleurs.

— Wow, mais tu sais que ça a inspiré « Retour vers le futur » cette scène ? Alors là, je suis épaté !





1923, Image du film « Safety Last »

J'allais de surprise en surprise et, petit à petit, les choses devenaient plus claires. Il restait pourtant encore beaucoup de questions non résolues...

— Mais, à propos, comme tu as eu la chance de revivre ta vie, tu aurais pu devenir vedette de cinéma cette fois-ci. Et ce n'est pas le cas, pourquoi ?



— Je ne sais pas. Ou plutôt, je pense que je sais. En fait, c'est comme si tout ce que l'on voulait changer reprenait sa place d'origine. J'ai tout essayé et, en plus, j'avais des relations. Mais rien n'a changé, je n'ai pas « percé » dans le septième art. Mais ce que je te dis là, c'est valable pour tout le reste. Je tente à chaque fois de corriger ce qui n'a pas marché dans ma vie. Mais c'est peine perdue, même si les choses changent à un instant donné, elle reprennent ensuite leur cours initial.

— Tu veux dire que le destin existe donc bel et bien et qu'il est écrit ?

— Non, je pense qu'il n'est pas écrit dans le futur. Mais dans le passé oui. Ce qui a eu lieu doit retrouver sa place. Le passé est comme une sorte de gélatine qui reprend invariablement sa forme de base. Je te rappelle que toi et moi sommes dans un passé déjà écrit en ce moment.

— Oui, c'est vrai. Ralf m'a parlé que le passé peut effectivement être changé ponctuellement mais qu'il se réorganise toujours pour pouvoir garder une cohérence.

— Voilà pourquoi tu as pu voir la séquence où je te téléphone. Mais je ne suis pas devenue une star pour autant. La scène en question n'a manifestement aucune conséquence sur le futur, c'est pour ça qu'elle a pu avoir lieu. Ou peut-être est-ce l'inverse ...

— Mais avec ce que tu me dis, tu penses que je pourrais sauver mon père malgré tout ?

— Je ne sais pas. Je ne suis même pas sûre que je serai capable de sauver Théodore, mon mari. Il va mourir l'année prochaine et je ne suis pas certaine de pouvoir empêcher ça cette fois.

— A propos, il est où ton mari ?

— Il est resté dans le Nord pour ses affaires. Il n'arrête jamais. Mais, le connaissant, il est bien heureux de pouvoir s'adonner au jeu sans que je sois sur son dos. J'ai prétexté que je voulais passer des vacances un peu seule pour venir ici, et il n'a fait aucune



difficulté. Il m'a même offert ce Camping Car de façon à ce que je me sente partout à la maison. Je le reconnais bien là. Je voulais te revoir, voir si tu allais réussir à changer ton passé et aussi parce que... il y a un problème dont je ne t'ai pas encore parlé.

Tout compte fait, elle comme moi voulions appliquer le paradoxe du grand-père à l'envers. Celui-ci consiste à remonter le temps, puis à tuer son grand-père. Or, si notre grand-père est mort, nous n'existons pas. Et si nous n'existons pas, nous n'avons pas pu remonter le temps et tuer notre grand-père...qui est donc toujours en vie. Nous, nous voulions sauver les personnes que nous aimions. Cela n'amenait aucun paradoxe temporel. Du moins, c'est ce que je croyais.



Chapitre 14

Problèmes

Margaret s'éclipsa un moment et revint avec une feuille sur laquelle elle avait tracé une ligne horizontale. Elle avait l'air assez embarrassée mais également contrariée de ce qu'elle se préparait à me dire. J'écoutais...

— Bon, tu vois cette ligne ?

— Oui

— Elle représente mon existence de ma naissance à ma mort. Disons que nous sommes ici, en 1976, aux trois quart de la ligne.

— Ok

— Je vais donc vivre encore environ 32 ans, n'est-ce pas ?

— Oui, ça doit être ça.

— Mais dans 32 ans tu me renverras en 1920.

Elle dessina un arc de cercle, rejoignant l'extrémité droite de la ligne à une mesure marquée 1920. Je ne voyais pas trop où elle voulait en venir. Le ton qu'elle employait avait changé, elle avait l'air soucieuse...

— Donc, en 1920, je me retrouverai à nouveau avec 87 ans à vivre. Tu es d'accord ?

— Oui.



— Et le problème est là. Tu as cru certainement bien faire en me renvoyant dans le passé. Mais l'avoir fait après mon décès a pour effet de me bloquer dans une boucle temporaire infinie.

— Comment ça ?

— Je suis à présent condamnée à vivre, pour l'éternité, la même séquence de 87 ans, tout en sachant qu'il m'est impossible de changer quoi que ce soit dans mon destin. Je ne t'en ai pas parlé la dernière fois, mais maintenant c'est le moment. En fait, ce n'est pas la première fois que nous vivons cet instant.

Cette nouvelle m'étonna profondément. Pour moi, tout était une expérience fascinante et nouvelle. Cela n'avait pas l'air d'être le cas pour Margaret...

— C'est déjà la deuxième fois que je revis cette vie en plus de la première. Je ne sais pas si tu te rends compte mais cela fait près de 253 ans que je suis en vie en ayant passé 4 guerres mondiales.

— Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je avec stupeur.

— Et ça ne va pas s'arrêter là, car dans 32 ans tu me renverras dans le passé, et cela à l'infini.

— Mais, tu n'as qu'à ne pas me rencontrer. Ne devenons pas amis, cela brisera la boucle !

— Malheureusement non. Il semble que ta venue ici, tout comme la mienne, soient inévitables et donc écrites dans le passé. Regarde, toi, tu vas repartir puis continuer ta vie et la finir. Moi, je reste ici. Je vais vivre chaque jour, les uns après les autres. Et dans 32 ans, je reviendrai presque à la case départ, et je pense que je ne pourrai pas l'éviter. La dernière fois, j'ai fait comme si je ne te connaissais pas, et tu vois, c'est arrivé malgré tout. Nous nous sommes rencontrés, nous sommes devenus amis, et nous voilà à présent en ces lieux.

— Comment c'est possible ?



— On retrouve cela dans de nombreuses mythologies. Que ce soit les Moires chez les Romains, les Parques chez les Grecs anciens ou les Nornes dans la mythologie nordique, on trouve la notion de tisseuse du destin. Certains événements mineurs ont peu d'influence sur le futur mais certains croisements de destins sont cruciaux et ne peuvent que se faire. Nous sommes sur une tapisserie où toi et moi sommes à une jonction inévitable. Le problème est que, pour moi, la tisseuse ressemble plus à Pénélope dans l'Iliade et l'Odyssée. Chaque soir de ma vie, elle défait son ouvrage pour le retisser au matin.

J'étais pétrifié. Pour la première fois, j'envisageais que la vie sans la mort n'était pas vraiment la vie. Mais une autre information allait me perturber plus encore. Margaret me demanda...

— Dis-moi, penses-tu qu'il soit vraiment souhaitable d'éviter la mort de ton père ?

— Bien entendu, c'est pour ça que je suis là !

— T'es-tu déjà posé la question : « si c'était à refaire ? ».

— Oui, bien des fois !

— Et maintenant tu le fais. Mais, en sauvant ton père, as-tu pensé à ce que tu vas provoquer ?

— Ça ne peut être qu'une bonne chose. Toute ma vie, j'ai rêvé de pouvoir changer ce moment là, et j'y suis !

— Mais cela n'était valable que quand tu n'avais pas d'enfants.

Je compris immédiatement ce que Margaret m'annonçait. En effet, cet épisode éminemment douloureux de ma vie avait changé profondément mon histoire. Sans lui, la vie que je connaissais avant mon départ n'aurait pas été la même. Or, si j'évitais la mort de mon père, je provoquerais une réaction en chaîne qui m'empêcherait de rencontrer ma future épouse. De ce fait, nous n'aurions pas eu les



mêmes enfants. Certes, je les aurais aimés tout autant puisque je n'en aurais pas connu d'autres, mais la situation présente était beaucoup plus compliquée. En changeant le passé, je risquais de me retrouver avec de nouveaux enfants pour lesquels je n'éprouverais absolument rien tout en ayant gardé le souvenir de ceux que j'aimais. Je compris à cet instant que je me retrouvais devant une sorte de dilemme temporel. Soit je sauvais mon père, soit je sauvais mes enfants. Si j'optais pour mon père, mes enfants, tels que je les connaissais, ne voyaient pas le jour. Mais si j'optais pour mes enfants, mon père mourrait inexorablement. Margaret reprit...

— En fait, c'est un peu comme pour moi. Si j'étais repartie avant mon décès je n'aurais pas été bloquée dans le temps comme je le suis à présent. Et toi, si tu avais fait ce voyage avant d'avoir des enfants, ton dilemme n'existerait pas. Maintenant, c'est à toi de décider. Cependant, crois-en mon expérience, si tes enfants jouent un rôle, aussi minime soit-il, dans l'histoire du monde, tu ne pourras pas empêcher la mort de ton père.

J'étais devant une terrible alternative : soit, tout tenter pour éviter l'irréremédiable échéance, soit laisser faire et observer de nouveau le pas lourd et implacable de ma propre histoire en marche. Quoi que le destin me réservât, je voulais qu'il ne détruise en rien les gens que j'aimais.

Margaret se leva, regarda sa montre et me demanda si je souhaitais un thé. J'acceptai, histoire de me remettre de ce que je venais d'apprendre et de temporiser un peu. Il est clair qu'en temps normal un simple thé n'aurait pas suffi pour faire passer ces révélations. Mais j'avais huit ans et à cet âge il était hors de question d'ingurgiter d'autres substances plus toniques. Maggie entra de nouveau dans le camping car et revint quelques secondes



plus tard avec une sorte de petite mallette en cuir d'une grande marque, fermée à clef.

— Avant que tu ne boives ton thé, j'ai quelque chose à te montrer.

Elle ouvrit lentement l'attaché case. Elle en sortit une chemise cartonnée qui contenait des documents, et à ma grande surprise, je les reconnus...

— C'est le manuscrit de Voynich ? Tu as l'original ?

— Non, pas du tout. Tu sais qu'il manque 42 pages à cet ouvrage ?

— Oui, je suis au courant.

— Et bien les voilà.

Je n'en croyais pas mes yeux.

— Mais comment peux-tu les avoir ? Elles n'étaient pas dans le manuscrit quand Voynich les a achetées en 1912. Et pour ta part, tu n'es retournée « en toi » qu'en 1920. Tu ne peux donc pas les avoir volées.

— Pour qui me prends-tu, dis donc ? Je ne les ai pas volées ! Tu sais, j'ai disposé de 56 ans, cette fois-ci, pour faire des recherches.

— Alors, comment as-tu eu ces documents ?

— Ecoute-moi plutôt. Le plus ancien propriétaire connu du manuscrit vivait au XVII^e siècle. C'était un alchimiste de Prague nommé Baresch. Lui non plus ne savait pas le déchiffrer. Alors, il en fit parvenir une copie à un savant jésuite nommé Athanasius Kircher. Ce que je te dis là date de 1639, et c'est important. Pour Baresch, le manuscrit n'avait que peu de valeur, et c'est en fait l'original qu'il a envoyé à Kircher.

— Mais où as-tu pu trouver tout ça ? Nous sommes en 1976, il n'y a pas d'Internet !



— Non, mais ça va arriver. En fait, c'est toi qui m'a tout expliqué.

— Alors là, je ne comprends plus.

— Mais si ! N'oublie pas que nous avons déjà eu la rencontre que nous vivons en ce moment. Pour toi, c'est la première fois, mais pas pour moi.

— Certes.

— Et bien la première fois où j'ai « vécu ma vie », je souhaitais en savoir plus sur ce qu'avait découvert Ralf. Et je t'ai demandé de creuser l'affaire. La seconde fois, je ne t'ai rien demandé, je voulais voir comment les choses allaient se passer. Et te voilà à présent.

— Mais cela ne m'explique toujours pas comment tu as retrouvé ces pages.

— Ca, c'est mon petit secret. Mais Athanasius Kircher était l'un des plus grands scientifiques de l'époque baroque. Et, tu sais quoi ?

— Non

— En 1646, soit cinq ans après avoir reçu le manuscrit, Kircher a publié un document sur la lumière et l'obscurité nommé « Ars magna Lucis et Umbrae ». Dans le même temps, il a fait des observations sur le sang à l'aide d'un microscope de sa fabrication. Il a même été jusqu'à inventer une lanterne magique qui, comme tu le sais, est l'ancêtre du cinéma. On appelait cet homme le « Maître des cent savoirs ». Ses livres regorgent « d'intuitions » de toutes sortes sur le futur qui me laissent supposer bien des choses.





Athanasius Kircher 2 mai 1601 - 27 novembre 1680

— Tu veux dire que Kircher aurait décrypté le manuscrit sans ordinateur ?

— Je le crois, oui. Il s'intéressait particulièrement à l'origine des langues. Il était réputé pour être le plus grand polyglotte de son temps. Cependant, il n'a jamais avoué avoir réussi à obtenir quelque chose du manuscrit et a fait mine de s'en désintéresser. Et pour cause, c'est un alchimiste qui lui avait envoyé le document. Or, Kircher réfutait l'alchimie. Il a tout décrypté puis il a retourné l'intégralité du manuscrit en prétextant qu'il n'y était pas arrivé.



Mais il s'est bien gardé de retourner les pages cruciales que tu as dans les mains en ce moment. Je pense que Kircher, tout comme nous, a testé le Kronostan. D'ailleurs, je me demande si nous sommes les seuls à avoir fait cette expérience.

— Pourquoi ?

— Parce ce qu'en recherchant d'autres informations, j'ai trouvé, presque par hasard, une gravure de Albrecht Dürer... Cette gravure c'est « Melencolia I ». Tu connais Dürer, c'était un célèbre graveur de la renaissance.

— Oui, et alors ?

— Et bien, regarde un peu ça.

Je rendis respectueusement les documents à Margaret. Elle les replaça dans la petite mallette de cuir puis elle sortit une reproduction de la célèbre gravure. Ce qu'elle m'expliqua alors me sembla encore plus mystérieux que tout le reste...

— Je sais que ça va te paraître complètement impensable mais cette gravure décrit en tous points les effets du Kronostan.

— Elle date de quand ?

— 1514, soit environ cent ans après la rédaction du manuscrit. Je sais que l'on peut toujours interpréter une œuvre de multiples façons, mais pour toi et moi qui sommes au courant, tout y est.

Et effectivement, tout y était et plus encore. Le titre déjà était étrange. « Melencolia ». Ce mot vient du grec « mélas » signifiant « noir » et de khōlé « la bile ». Or, après l'explosion de la centrale de Tchernobyl, les « liquidateurs », qui furent sacrifiés pour enfermer le réacteur dans une gangue de béton, nommaient la radioactivité « le mal noir ». De manière surprenante, « Melencolia » décrivait donc en quelque sorte la radioactivité présente dans le Kronostan.





Melencolia I, gravure d'Albrecht Dürer (1514)



Certes, au ^{XXI}e siècle, la mélancolie est un état quasi dépressif qui n'a rien d'agréable. Mais à l'époque de Dürer, et même dans la pensée antique, la mélancolie était une source de génie, voire de folie. Elle permettait de trouver le sens de la vie et de se dépasser. C'était une sorte de passage, d'initiation.

Le mot « Melencolia » était suivi de deux signes. Le premier pouvait être une simple enluminure. J'y voyais une symbolisation de l'infini ayant un axe de rotation, comme s'il pouvait être vu dans quelque sens que ce soit. Le second signe était un « 1 ». L'un, l'unité, la Monade, l'atome, Dieu, la causalité, cette implacable causalité dont parlait Margaret. Sur la gravure on pouvait voir deux anges, l'un adulte, l'autre sous les traits d'un chérubin, tous deux habillés de façon similaire. Pour Margaret, ces deux anges représentaient une seule et même personne à deux âges différents. L'angelot semblait écrire quelque chose sur une tablette. Peut-être son histoire. Au-dessus de ces anges, figurait un sablier surmonté d'un cadran solaire. Dans le sablier, le sable écoulé et celui restant à tomber était de même valeur, comme si le temps y était suspendu. Selon Margaret, ce détail signifiait que le temps pourrait être renversé sans que cela ne change le sens de l'ensemble. Tout comme l'immuable tendance des événements à se produire. Quant au cadran solaire, il ne projetait étrangement aucune ombre. Pourtant le sablier situé juste en-dessous en projetait clairement une. Comme si le temps n'avait plus de valeur réelle.

Au centre, on pouvait voir une balance parfaitement équilibrée, représentant la stabilité. Juste à côté, se trouvait une échelle avec sept barreaux... les sept jours possibles qu'offrait le Kronostan. En bas à gauche de la gravure on pouvait voir... une sphère, exactement comme ce dont m'avait parlé Ralf . Mais ce n'était pas la seule du dessin. Juste au-dessus, se dressait un polyèdre sphérique



dont chaque sommet était situé à égale distance du centre. Enfin, en haut à gauche, le ciel ressemblait étrangement au « tunnel » d'une NDE, celle que le Kronostan provoquait. Ce tunnel de lumière semblait venir de derrière l'horizon tout comme m'avait affirmé Ralf sur la création de l'univers.

— Mais regarde bien l'ange adulte, me dit Margaret

— Oui, et alors ?

— Alors... il ou elle tient sous son bras... le manuscrit.

— Celui de Voynich ?

— Si j'en crois tous les autres détails, je dirais que oui. Cela voudrait dire que Dürer aurait, lui aussi, utilisé le Kronostan.

— Tu crois ?

Alors que nous parlions, un détail me troubla profondément. Sur la gravure, dans la partie supérieure droite, se trouvait un carré magique. Ce tableau de 4 lignes sur 4 colonnes contenait des chiffres dont la somme faisait 34. Mais ce qui retint mon attention se trouvait dans la diagonale du carré. On y retrouvait le 7, le 1 et le 16. Ces chiffres étaient ceux dont je m'étais servi pour prouver à mon père la réalité de mon voyage temporel. Ces chiffres étaient le résultat d'un tiercé s'étant joué 462 ans après que Dürer n'eut produit sa gravure. Coïncidence ?

Dans la diagonale, on trouvait le « 10 » qui signifiait, selon les croyances, la totalité de l'univers, la plénitude ou le retour du renouveau. Coïncidence ? A côté du « 10 », on découvrait le « 11 » soit le jour et le mois de naissance de Margaret et moi-même. Puis un « 8 » finissait la ligne, comme le 8 juillet finissait la ligne de vie de mon père. En-dessous du « 10 » et du « 11 », figuraient un 6 et un 7, soit 67, mon année de naissance. Encore une coïncidence ? Et pour clôturer le tout, le carré magique en question était un carré



magique gnomon, c'est-à-dire que la somme des 4 nombres du carré du milieu donnait le même résultat que le reste du carré, soit 34.

Alors que j'étais sans voix devant ces signes troublants, Margaret reprit...

— Par contre il y a un réel problème que je ne m'explique pas.

— Lequel ?

— Le 11 septembre, les Twin Towers n'auraient jamais dû être là.

— Oui, je me souviens, tu m'en avais parlé. Cela t'avait énormément contrariée, comme nous tous d'ailleurs. Mais que voulais-tu dire au juste ?

— Ce que je voulais dire, c'est que dans ma première vie il n'y avait jamais eu de Twin Towers. Le Quartier de « Radio Row » était en fait devenu l'endroit où l'informatique personnelle avait remplacé la radio. Les grands noms de l'informatique avaient débuté là-bas dans les années 80.

— Une sorte de Silicon Valley en plein New York ?

— Oui, exactement. Mais lors de ma seconde vie, le quartier a été rasé et ils y ont construit le World Trade Center. Et veux-tu que je te dise ? Dans la vie dans laquelle je me trouve en ce moment, les tours sont à nouveau là. Elles furent terminées en 1970 et ont été inaugurées le 4 avril 1973, comme la dernière fois. Je t'en parle avec d'autant plus de certitude que j'y étais cette fois-ci.

— Qu'essayes-tu de me dire ?

Son visage refléta soudain une image très soucieuse...

— Et bien je pense que nous ne sommes pas les seuls voyageurs temporels. Il y en a d'autres qui sont capables d'édifier des bâtiments aussi mythiques que les tours jumelles.

— Tu en es sûr ? Mais qui ?



— Je n'en sais rien mais c'est très curieux. Ralf n'est peut-être pas le seul à avoir déchiffré le Voynich...

Ce fait nouveau donnait un éclairage très particulier à cette aventure. Qui d'autre pouvait bien s'être déplacé dans le passé pour en changer un des éléments majeurs ? Maggie referma la mallette contenant les précieux documents...

— Cette mallette, je vais te la donner car je pense que les pages du manuscrit qu'elle contient peuvent me libérer ou du moins servir à Ralf pour décrypter la totalité de ce qui est écrit.

— Mais, c'est impossible ! Tu sais bien que notre mode de voyage ne nous permet pas d'emporter des objets. Surtout des objets aussi volumineux !

— Non, bien sûr. Je ne vais pas te la donner tout de suite. Par contre, je vais la déposer chez un notaire avec ordre de te la remettre dans le futur. A ce propos, à quelle date es-tu parti ?

— C'était le 11 décembre 2010

— Bien, alors je ferai en sorte que la mallette te soit remise après.

— Pourquoi après ? Pourquoi pas avant ?

— Parce que si je te la donne avant, je risque de compliquer encore plus les choses. Non. Ce qui nous a mis dans cette situation s'est passé d'une certaine manière, alors restons-en là. N'allons pas tenter, en plus, des paradoxes temporels qui nous dépassent. Et puis, je pense que, même si je le voulais, il se passerait quelque chose qui nous en empêcherait.

— Très bien, mais avoue que tout cela est quand même une histoire de fou !

Nous primes notre thé. J'étais particulièrement curieux d'en savoir plus sur les autres voyageurs du temps dont Margaret m'avait parlé. Mais alors que nous allions continuer notre conversation, quelqu'un s'approcha...





Chapitre 15

Un jour paisible

Les révélations de Margaret avaient été à la fois si passionnantes et si troublantes que je n'avais pas remarqué l'heure. Visiblement, mes parents étaient déjà revenus et mon père s'était proposé pour partir à ma recherche à travers le camping. Il s'approcha de nous...

— Alors, tu t'es fait une nouvelle amie ? Bonjour madame.

— Bonjour monsieur, répondit Margaret, je suis heureuse de faire votre connaissance.

— Moi de même... Dis donc mon tiotiot, il est l'heure de rentrer. J'espère que tu n'as pas importuné cette dame trop longtemps ?

— Non, répondit Margaret, c'est un garçon de très bonne compagnie.

— Merci pour lui, mais maintenant il faut rentrer, allez viens.

Je descendis du siège pliant, bien trop grand pour moi, et prit la main que mon père me tendait. Je fis un petit signe en direction de Margaret. Mon père la remercia de son hospitalité. C'était la dernière fois que je la voyais à cette époque.

Nous partîmes en direction de la caravane qui se trouvait à deux ou trois allées de là. Je tenais la main de mon père. Une main ferme que je n'avais pas tenue depuis tant d'années. Au bout de quelques pas, il se mit à me parler.

— Alors, tu ne veux toujours rien me dire ?



— Comment ça ? répondis-je

Il s'arrêta.

— Et bien oui, le tiercé. Quand je t'en ai parlé dimanche, tu as fait comme si ça ne te disait rien. Pourtant tu l'as parfaitement donné et dans l'ordre.

— Oh, oui... En fait, le Kronostan est instable, et si par hasard je dors, je saute des journées complètes. Donc, le 4 et le 5, tu as eu affaire à ce que j'étais réellement en 1976. Mais je suis revenu maintenant et je ne compte plus dormir.

— Et bien, ça va être dur pour toi !

— Oui, j'espère que je tiendrai.

— Mais tu es là jusque quand, à propos ?

— Théoriquement jusqu'au 10 juillet, mais maintenant, je n'en sais plus rien.

La chaleur du soleil était insoutenable. Mon père m'indiqua un endroit situé à l'ombre où nous pourrions discuter un instant. Nous nous y rendîmes tranquillement...

— Tu sais mon tiotiot, je n'ai pas parlé de toute cette histoire à ta mère. Malgré tout, ce matin, j'ai prétexté que je ne me sentais pas bien pour pouvoir consulter un médecin au plus vite.

— Très bonne initiative. Il va t'hospitaliser ?

— Non

— Quoi non ?

— Non, il m'a ausculté, a vérifié mon cœur mais il n'a rien trouvé de particulier. Pour lui, je suis en bonne santé.

— Mais c'était un généraliste ?

— Oui



— C'est un spécialiste qu'il te faut ! Il faut te faire rentrer à l'hôpital.

— Mais pour quelle raison ? Je vais bien ! Ils m'ausculteront et me renverront ici.

— Mais c'est criminel !

— Non, ils ne vont pas hospitaliser quelqu'un qui va bien sous prétexte qu'un fils du futur est venu annoncer une très mauvaise nouvelle à son père. Moi-même je ne te croyais pas avant le tiercé. Mais il est vrai que maintenant, j'ai du mal à imaginer que dans deux jours c'en sera fini de moi.

— Mais c'est pourtant vrai...

A cet instant, j'étais partagé. J'étais revenu pour le sauver et me battre bec et ongles pour qu'il puisse vivre. Et là, je laissais faire. Ce que m'avait dit Margaret m'avait tellement perturbé... Je ne savais plus très bien si je devais le sauver ou sauver l'existence de mes enfants. Je pris donc le parti de tenter un sauvetage par « petite touches » tout en laissant faire le destin. S'il était favorable, cela fonctionnerait, sinon, tout resterait intact. Mon père continua à me parler...

— En tout cas, n'alarme pas ta mère. Si ça doit arriver, autant qu'elle vive ses dernières heures de bonheur en famille tranquillement.

— Mais il faut faire quelque chose !

— Mais enfin, crois-tu que s'il te restait un jour à vivre, tu voudrais le passer à l'hôpital ?

— Non, bien sûr...

— Alors écoute-moi, demain, je te propose d'aller à la pêche toute la journée avec moi. Si c'est réellement mon dernier jour à vivre, alors je veux le passer avec toi en faisant ce que j'aime faire le plus, pêcher. Nous pourrions ainsi discuter une dernière fois si tu le veux



bien. Tu m'expliqueras tout ce que je ne verrai pas et ce sera un peu comme si je le voyais. D'accord ? Mais pour l'instant rentrons et faisons comme si tout était normal et soyons heureux.

Ses paroles m'apparurent comme étant celles d'un sage. Nous rentrâmes tranquillement à la caravane où ma mère avait préparé un bon petit plat dont elle avait le secret. Après le repas, nous fîmes une partie de Mikado, puis mon père nous proposa de regarder un épisode de la série « L'homme de fer » (« Ironside ») qu'il aimait particulièrement. Dans la caravane, il y avait une toute petite télévision portative en noir et blanc dont la réception laissait fortement à désirer. La télévision en Haute Définition n'était pas encore à l'ordre du jour. La soirée se passa tranquillement, puis chacun alla se coucher. De mon côté, la nuit fut très longue. Je devais rester éveillé mais les pensées qui allaient et venaient dans mon esprit avaient une fâcheuse tendance à m'endormir. Aussi me pinçais-je régulièrement pour ne pas sombrer.

La gravure, le manuscrit, Margaret vivante et bloquée dans le temps, moi-même dans cette situation inouïe, mon existence prenait un tournant réellement surréaliste. Comment une gravure du XVI^e siècle pouvait-elle faire référence, en partie, à ce qui venait de se passer ou à ma propre vie ? Et quels étaient les autres voyageurs dont Margaret m'avait parlé ? Allais-je retourner d'où j'étais venu ou allais-je devoir revivre la quasi-intégralité de mon existence ? Parfois, je repensais aux difficultés de ma vie en 2010. J'étais vraiment bien loin de tous ces gens aux costumes rayés qui se croient être les meilleurs je ne sais quoi, mais qui ne sont qu'un troupeau de moutons dociles. Le problème est que ce sont eux qui vous jugent avec autant de certitude que leur stupidité le leur permet, parfois même sans jamais vous avoir vu.



Au petit matin, je me hasardai de nouveau à me promener dans le camping endormi. Dans un champ voisin se trouvait une petite maisonnette abandonnée. Je me souviens que les enfants avec qui je jouais à l'époque la disaient hantée. Et effectivement, il me semblait apercevoir des lueurs blafardes au travers des fenêtres brisées. Non loin de là, sur la route voisine, un homme promenait son chien. Ce lève-tôt était en train de disputer copieusement le pauvre animal qui ne demandait simplement qu'à faire ses besoins. Avec une voix faussement basse, il répétait sans cesse ... « au pied, j'ai dit au pied ». Au fond de moi, je me disais qu'il y avait finalement toujours quelqu'un pour vouloir que l'autre soit à ses pieds. D'autant plus s'il s'agissait d'un chien. Comme disait Jean de La Fontaine dans « Les Animaux malades de la peste », ils faisaient partie « de ces gens-là qui sur les animaux se font un chimérique empire. »

En progressant entre les parcelles, je revoyais les lieux de l'époque. Je retrouvais le bac à sable où j'aimais jouer. Non loin de là, l'accueil encore fermé était rempli de présentoirs sur lesquels attendaient des T-shirts prêts à être vendus. Je me souvenais que ma mère m'en avait acheté un la veille du décès de mon père. Je le portais d'ailleurs au moment où le sinistre événement était intervenu. Les sons et les odeurs me semblaient différents de 2010. L'air sentait la verdure à tel point que c'en était entêtant. Je marchais dans les allées, comme si j'étais étranger au spectacle environnant. J'étais véritablement un observateur en train de regarder une pièce de théâtre en cours de représentation. Un drôle de sentiment parcourait mes pensées. J'étais là, dans un monde sans téléphone portable, sans ordinateur, sans Internet, sans MP3 et même sans cassette audio ni baladeur, du moins pour le grand public. Je me sentais particulièrement coupé du monde d'un côté par



l'expérience que je vivais, et de l'autre par ce manque énorme de moyens de communication.

Après m'être assis quelques instants, je retournai nonchalamment vers la caravane. Après le petit déjeuner et la toilette du matin, nous partîmes, mon père et moi, vers le cours d'eau du fond du camping. En chemin, un enfant m'interpella. Sans doute un de mes camarades de l'époque. Il me demanda si je viendrais jouer cet après-midi. Je lui répondis que je ne le pourrais pas avant un petit moment. Et, sans dire un mot, il repartit aussi vite qu'il était venu. Nous arrivâmes à destination. Avant de nous asseoir, je pris mon père dans mes bras, ou était-ce l'inverse. Puis nous nous installâmes...

— Alors tiotiot, explique-moi un peu comment tu as trouvé le moyen de voyager dans le temps. C'est pourtant impossible.

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, c'est un programme informatique. Tu te souviens de Ralf, je t'en ai parlé.

— Oui, je me rappelle. Mais comment en es-tu arrivé là ?

— Et bien, quand je me suis aperçu que les ordinateurs étaient beaucoup plus bêtes que tu ne me l'avais dit, j'ai voulu en créer un réellement intelligent. Et ce fut Ralf.

— Mais comment as-tu pu faire ça ? Tu es un génie ou quoi ?

— Non, ce que j'ai trouvé, n'importe qui aurait pu le trouver. Il suffit simplement de regarder plus loin que son propre bureau et de ne pas mélanger innovation et commerce. Cependant, dans quelques années, on va déceler chez moi une précocité intellectuelle assez élevée. Mais tu sais ça n'est pas ce qu'on croit. Ça veut simplement dire que je fais avec virtuosité ce que j'aime le plus. Pour tout le reste, je suis plutôt mauvais.

— Mais enfin, Ralf, ce n'est pas rien ! Et le voyage dans le temps, tu te rends compte que c'est l'un des plus grands rêves de



l'humanité, et toi, tu l'as réalisé comme ça! Tu dois être très connu !

— Non, pas du tout. Pour l'instant tout ceci n'est qu'une expérience. En plus, quand j'ai proposé Ralf à mes contemporains, personne n'y a prêté la moindre attention. Ils ne croient pas qu'il puisse exister...ou alors ils s'en moquent.

— C'est aberrant.

— Mais c'est malheureusement comme ça. Cependant, tout cela m'apprend beaucoup de choses. C'est un peu comme un parcours initiatique.

— C'est à dire ?

— Et bien une autre personne a expérimenté le Kronostan. C'est moi-même qui lui ai administré peu après sa mort.

— C'est horrible !

— Oui et non, c'est fascinant. Il semble que le Kronostan ait les mêmes effets que ceux qui sont décrits par les gens qui ont « vécu » un voyage dans la mort. Cela s'appelle une NDE.

— Oui, j'ai déjà lu ça dans « Sélection du reader digest ».

— Si j'en crois les dires de la personne en question, la mort serait une sorte, sinon LE voyage dans le temps.

— Comment ça ?

— Et bien, considérons que l'esprit soit un programme. Ce programme peut tourner sur n'importe quel système compatible. Si tu le retires de l'un pour le mettre dans un autre, il tournera de la même manière. Mais cela serait admettre que le corps et l'esprit soient dissociés. Tout le monde n'est pas d'accord avec ça. Cependant, le Kronostan ouvre une nouvelle perspective sur le sujet. Tu ne peux manifestement pas changer de système mais l'esprit voyage quand même.

— C'est à dire ?

— C'est à dire que, par exemple, mon esprit actuel est celui de 2010 alors que nous sommes en 1976. Je n'ai pu voyager que dans



mon propre corps, mon propre système à une époque différente. Mais selon Ralf, il y aurait peut-être la possibilité de voyager plus loin que sa propre existence. Si l'on considère que nos liens du sang sont notre système, alors l'esprit pourrait voyager d'un être à l'autre.

— C'est incroyable !

— Ce ne sont que des hypothèses. Mais je pense que ce que tu vivras probablement demain ne doit pas te faire peur. Tu vas quitter ton corps mais te retrouver dans un autre, un jour. C'est un peu comme une voiture que l'on conduit. Le véhicule change mais le conducteur reste le même.

— C'est de la réincarnation ça ?

— Peut-être. En tout cas, c'est ce que j'ai moi-même constaté.

Je savais, en lui disant cela que je lui offrais de l'espoir sur une survie possible au-delà de la mort. Je n'étais pas sûr de ce que j'avais fait mais c'était faire preuve d'amour que d'essayer de le convaincre. Je continuai...

— Tu sais, mes recherches sur la pensée m'ont amené à rejoindre des théories mystiques sans jamais avoir eu l'intention de le faire. C'est en discutant de ci de là que des gens plus portés sur le sujet m'ont affirmé que ce que je décrivais correspondait à telle ou telle croyance. Moi, je n'ai fait que modéliser la physique à son niveau le plus élémentaire connu.

— Ça a dû être passionnant.

— Oh oui, tiens, par exemple, une autre preuve que l'esprit ne peut que perdurer. Savais-tu que l'univers n'existe que pour toi ?

— Que pour moi ?

— Oui, c'est uniquement parce que ton esprit est capable de percevoir son environnement que celui-ci existe. Imagine pouvoir penser mais sans pouvoir voir, ni entendre ni toucher, ni sentir, ni



goûter. Tu existerais dans l'absolu, en dehors du temps et de l'espace. La seule évolution possible que tu percevrais serait celle de ta connaissance.

— C'est le cas de Ralf.

— Parfaitement. Sauf que lui m'entend.

— En 2010 les ordinateurs entendent ?

— Oui, mais ça ne veut pas dire qu'ils comprennent. Il n'y a que Ralf ou des expériences de laboratoires pour faire ça.

— Cela relativise beaucoup de choses tout ça, mon tiotiot !

Il y eut un silence de plusieurs minutes où chacun regardait l'eau s'écouler tranquillement dans la rivière. Puis, mon père me questionna...

— Tu dis que c'est Ralf qui a trouvé le moyen de voyager dans le passé ?

— Oui

— Comment a-t-il fait ?

— Il a décrypté un très vieux manuscrit du XVe siècle.

— Tu veux dire qu'au XVe siècle, ils avaient trouvé comment voyager dans le temps ?

— Oui, je pense même, d'après ce que l'on m'a dit, il n'y a pas très longtemps, que cela date de plus loin encore.

— Tu m'intrigues là !

— Regarde. L'homme est apparu il y a 4 millions d'années. Il y a 750000 ans, il a maîtrisé le feu. L'homo sapiens-sapiens, autrement dit nous, est apparu il y a 200000 ans. Et dans tout cela, ça ne fait que 6000 ans que nous sommes civilisés. Pire, ça ne fait qu'une centaine d'années que nous avons créé les voitures, le téléphone, et l'informatique. 100 ans sur 200000 ans

— Et alors ?



— Tu penses vraiment qu'il n'y a pas eu de génies, de Léonard de Vinci ou d'Einstein, de Copernic ou de Pythagore en 200000 ans ? Penser que pendant 194000 ans, l'être humain ait été complètement incapable de révolutions technologiques, c'est être beaucoup trop présomptueux. Tu ne trouves pas ?

— Tu as raison, je n'y avais jamais pensé.

— Tiens, par exemple, connais-tu ce que l'on appelle la machine d'Anticythère ?

— Non.

— Et bien c'est un genre de calculatrice mécanique qui date de 87 avant Jésus-Christ. Tu te rends compte ? C'est une sorte d'ordinateur astronomique qui date de l'antiquité. C'est incroyable.

— Effectivement !

— En fait, c'est comme si, régulièrement, quelque chose d'inconnu rayait totalement de la carte des mondes entiers avec leurs technologies. Cette machine a été retrouvée par hasard sur une épave en 1900. On n'en retrouve aucune autre trace sur la surface terrestre. Tout se passe comme si l'on avait oublié d'éradiquer cet exemplaire. Tu sais ce que disait Rose Bertin, la modiste de Marie-Antoinette ? « Il n'y a de nouveau que ce qui a été oublié. », ça fait réfléchir...

— C'est très étonnant. Mais je vois que ce je t'ai expliqué depuis quelques années a servi à quelque chose au moins.

— Oui, tu as éveillé mon goût pour tout cela et je t'en remercie chaque jour.

Nous passâmes la journée ainsi à discuter du passé et du futur. Ce fut un jour paisible passé auprès de l'eau. Un jour banal qui ne laissait présager en rien ce qui allait se passer le lendemain. Du pur bonheur dans le calme et la tranquillité. Le soir venu, mon père relâcha les quelques minuscules poissons qu'il avait pu pêcher et nous répartîmes sereins. A notre retour, ma mère m'essaya un



magnifique T-shirt orange marqué du logo du camping. L'histoire se répétait, ou plutôt elle s'écrivait devant mes yeux.

La nuit fut très difficile. Plus le temps passait, plus l'angoisse montait. Mon seul espoir de sauver mon père était de prévenir le médecin dès son arrivée. Et comment libérer Margaret de sa boucle temporelle ? Je sortis un instant de ma tente pour aller flâner dans les parages. Les haies environnantes étaient remplies de vers luisants qui brillaient tels des étoiles dans l'obscurité. Les idées se bousculaient, les doutes aussi. Cette journée m'avait permis de discuter en adulte avec mon père, chose que je n'avais jamais pu faire. Ma montre était mon ennemi. Je ressentais profondément la multiplicité du temps. Ce que l'on appelait le temps était en fait une multitude de temps. Le temps des physiciens était une dimension. Le temps des mathématiciens était une variable. Le temps psychologique était un ressenti. Le temps qui passe était une érosion. Quant au temps dans lequel j'avais voyagé, c'était une sorte de mélange entre expérience personnelle, théorie des univers parallèles et initiation mystique.

Au bout de quelques minutes, je revins vers ma tente pour attendre le retour du matin. Mes yeux se fermaient. Je relevais régulièrement la tête pour ne pas dormir, mais un sommeil mêlé d'angoisse m'envahissait tel un serpent diabolique étouffant sa proie. C'est ainsi que vers trois heures du matin, je m'endormis.





Chapitre 16

Verdict

Il m'avait semblé avoir simplement fermé les yeux une seconde, mais ce n'était pas le cas. Je fus réveillé en sursaut par ma mère...

— Réveille-toi, ton père ne se sent pas bien, je vais appeler un médecin. Va le rejoindre en vitesse.

A l'époque, il fallait se rendre à la réception du camping pour pouvoir téléphoner. Un portable aurait peut-être pu faire la différence. Mais cela n'existait pas encore, du moins pour le grand public. Je sortis à toute vitesse de la tente. Tout était en train de se reproduire à l'identique. La mort était en marche. Alors que ma mère s'éloignait, je lui demandai...

— Quelle heure est-il ?

— 10 H 05, me répondit-elle

10H05, dans 25 minutes, tout sera terminé. Le Kronostan avait encore fait des siennes. Je ressentais à présent le temps qui passait comme un ennemi héréditaire, résolu, froid, morbide et implacable. En grande hâte, je rentrai dans la caravane où mon père était allongé...

— Tu vois tiotot, tu dois avoir raison. Tout se passe comme tu l'avais prédit.



- N'aie pas peur, papa, tout va bien se passer.
- Je n'ai pas peur. Tu sais, la maladie m'a appris à ne plus avoir peur. Et avec ce que tu m'as dit hier, je me sens plus serein.

Je baissai les yeux respectueusement. Je me demandais si, au seuil de la mort, on ressentait avec certitude que l'issue allait être fatale. Restait-il dans notre esprit comme un espoir que notre heure ne soit pas encore venue ? Mon père semblait ressentir une douleur de plus en plus forte. Il y eut un très long silence.

10H10

- Mon tiotiot, je voulais te dire une chose.
- Quoi ?
- Tu sais, j'ai demandé de rester seul une minute avec le médecin avant-hier...
- Et alors ?
- Je lui ai demandé ce qu'il fallait faire pour éviter une rupture d'anévrisme aortique.
- Et qu'a-t-il répondu ?
- Il m'a dit que c'est une chose dont on ne réchappe pas, même en étant hospitalisé. C'est une sorte de déchirure qui provoque une hémorragie interne. Ce qui veut dire que si je dois mourir maintenant, personne ne pourra rien y faire. Tu ne dois pas regretter ce que tu as pu ou n'a pas pu faire. Tu n'y peux rien. C'est la vie.

Margaret avait décidément raison. Même en voyageant dans le passé, certaines choses étaient comme des points de passage obligé. La mort de mon père en était un. Il tenta de me rassurer alors que je commençais à pleurer...



— Allez mon tiotiot, sèche tes larmes. De toute façon, en 2010, je crois bien qu'il y aura longtemps que j'aurai « les dents sèches ». Et puis il faut savoir que les mauvaises choses engendrent toujours de bonnes choses. Il faut simplement savoir attendre.

— Tu prends ça bien dis donc, lui répondis-je

— Je n'ai pas trop le choix. Bien ou mal, je ne peux rien y faire.

Mon père me fit alors une dernière recommandation...

— Surtout, dans les années à venir, soit gentil avec ta mère, elle le mérite.

— Bien sûr, ne t'en fais pas, je t'aime papa.

— Je suis heureux de savoir qu'elle est toujours en bonne santé en 2010 et que tes sœurs et toi avez de beaux enfants. C'est tout ce que je souhaitais... Moi aussi je t'aime, mon fils...

J'espérais que connaître le futur lui rendrait la mort plus douce. Et cela semblait marcher. Le plus pénible c'était la souffrance qu'il éprouvait en cet instant mais cela allait bientôt se terminer. Soudain, ma mère entra...

10H15

— Ça y est, j'ai eu le médecin, il arrive tout de suite. Alors, ça va mieux ?

— Pas vraiment, répondis-je.

Le temps était venu pour moi de me retirer pour les laisser une dernière fois ensemble. Je fis un signe imperceptible que seuls mon père et moi pouvions comprendre, puis, je sortis de la caravane pour aller m'asseoir sous l'auvent. Et j'attendis. Les minutes tombaient les unes après les autres. L'air était devenu plus lourd. Les odeurs



de l'été avaient laissé place à cette ambiance mortelle, caractéristique du destin accomplissant son œuvre. Quand la voiture du médecin s'arrêta devant notre emplacement, j'allai immédiatement à sa rencontre...

— Bonjour Monsieur, vous êtes le médecin ?

— Oui !

— Monsieur, mon père a une rupture d'anévrisme aortique, sauvez-le s'il vous plaît !

— Laisse-moi faire mon travail petit !

Et il me repoussa, plein de la certitude que son statut lui conférait. D'un revers de la main, il venait de sceller mon futur et celui de ma famille. Le verdict était tombé, je ne pouvais plus rien faire. Je ne pouvais qu'attendre que tout se passe une nouvelle fois. Non loin de notre caravane, une radio diffusait « Le Sud » de Nino Ferrer. Et c'est à ce moment là que le phénomène se produisit.

10H30

En un instant, je devins spectateur de la scène. Je me vis assis en train d'attendre que la mort fasse son travail. Mais je voyais également tout ce qui se déroulait de l'autre côté du mur, dans la caravane. Le médecin qui annonce la fin, ma mère en pleurs, mon père étendu sans vie avec une larme au coin de l'œil. Le Kronostan était en train de se dissiper et je compris très vite que mon retour pour 2010 était imminent. Je regardai une dernière fois le film qui se déroulait sous mes yeux quand soudain, je me rendis compte que je n'étais pas seul.

A quelques mètres de moi se tenait... mon père debout qui me regardait en souriant. Mais ce n'était pas vraiment lui, c'était plutôt



une idée de lui. Comment décrire cela ? Ce que je voyais, ou plutôt ce que je ressentais, était le concept de mon père. C'était à la fois curieux et magique. Tout ce qui suivit se déroula dans cette même idée de communication sans mots.

Mon père s'approcha, tourna un instant autour de moi. Il paraissait intrigué de ce qu'il était en train de « vivre ». Sans aucun mot, je me mis à le rassurer et lui expliquer ce qui allait se passer. Toujours sans un mot, il me remercia. Il semblait heureux d'être libéré de son corps de douleur et de maladie. Lui et moi, vîmes ma mère m'annoncer la nouvelle et le médecin aller appeler une ambulance. Mon père se retourna vers moi, empli de compassion et d'amour. Nous échangeâmes tant de choses sans la moindre phrase. C'était profondément émouvant, mais ni lui ni moi n'étions tristes. Puis il s'éloigna en flottant dans les airs alors que nous étions les seuls à pouvoir nous voir l'un l'autre.

Nos regards, si l'on peut parler de regards, se croisèrent une dernière fois puis nous fumes séparés par le même phénomène qui m'avait amené à retourner en 1976. Maintenant, j'en étais sûr, la mort n'était pas une fin. C'était une sorte de métro qui nous déposait de station en station. Les stations étaient notre corps physique. En fait, la nature était magnifique. Elle dotait de purs esprits d'un corps leur permettant de connaître l'univers. Cet univers était un monde en dehors de l'esprit où toutes les idées se concrétisaient matériellement. Je découvrais, pendant mon voyage de retour, toute la beauté du savoir qui était finalement notre essence profonde.





Chapitre 17

Une Lueur

Minuit et cinquante minutes. La lumière bleutée du radio réveil me fit prendre conscience que j'étais de retour. Dans mon souvenir, j'étais effectivement parti à cette heure précise. Pendant quelques instants, mon corps fut pris de tremblements que je ne pus absolument pas réprimer. Mais une question se posait : étais-je bien revenu dans le « chez moi » que je connaissais avant mon départ. J'avais vu tellement de films sur le sujet que j'espérais ne pas avoir trop désorganisé le passé. Pour m'en assurer, je sortis du lit en tentant de ne pas faire de bruit.

Mon épouse m'adressa un « Qu'est-ce qui se passe ? » que je reconnus immédiatement. Mon épouse était donc bien mon épouse à n'en pas douter. Mais en était-il de même pour mes enfants ou ma maison ? Discrètement, j'entrai dans chaque chambre et, en approchant mon téléphone portable pour éclairer leur visage, je vérifiai que mes enfants allaient bien. Tout semblait être identique. Je descendis les escaliers pour me rendre dans la cuisine. Au passage, je pris le téléphone afin d'appeler l'horloge parlante et ainsi vérifier la date et l'heure. Tout était normal. J'enfilai rapidement un peignoir et ouvris la porte qui donnait sur la rue. Tout était parfaitement en place, mis à part une neige que je n'avais pas remarqué la veille.

Retournant dans le salon, j'allumai la télévision. Pas de doute c'était bien les mêmes lamentables émissions. Le monde avait donc de la suite dans les idées. Inutile de rester devant ce spectacle



affligeant de la « part de marché » déguisée en divertissement. Je pris le parti de retourner me coucher et de profiter, enfin, d'une bonne nuit de sommeil.

L'épuisement me fit m'endormir immédiatement et mes rêves furent très tourmentés. Cette sorte de rêves impossibles et absurdes où l'on passe son temps à vouloir réaliser des choses qui n'existent pas.

A l'aube, je fus réveillé par une sorte de coup de tonnerre que moi seul semblait avoir entendu. Je me redressai doucement dans mon lit et vis une lueur vaporeuse de forme humaine sur le mur de la chambre. Elle ne bougeait pas et resta quelques secondes immobile. Puis elle sembla lever la main en signe d'adieu et disparut en s'évaporant dans la pénombre. Était-ce les derniers effets du Kronostan qui se dissipaient ou un dernier signe d'amour envoyé d'outre tombe ? Peut-être était-ce simplement une dernière image onirique d'un passé lointain et révolu. Mon épouse, dont le vocabulaire nocturne était très limité, me demanda à nouveau « Qu'est-ce qui se passe ? ». Pour ne pas l'alarmer, je ne répondis rien, et fis semblant de me rendormir.

Pendant le dimanche qui suivit, je fus comme absent. Ma femme et mes enfants se demandèrent ce qu'il m'arrivait. Je leur répondis évasivement que je ne me sentais pas très bien à cause d'un cauchemar dans la nuit. C'était parfaitement crédible. Je restais pensif. Il est clair que l'on ne vit pas une expérience comme celle-là sans en ressortir différent. Devais-je en parler ? Allais-je passer pour un fou ? Ce que j'avais vécu m'était-il véritablement arrivé ?

Car la question était là. J'étais parti et revenu dans le même instant et absolument rien de ce qui m'entourait n'avait changé. Se



pouvait-il que le Kronostan ne soit qu'une substance hallucinogène provoquant des voyages temporels fictifs n'ayant de réalité que dans mon imagination ? En y réfléchissant bien, c'était possible. Je décidai donc d'attendre que le notaire dont m'avait parlé Margaret me contacte.

Les jours passèrent. Aucun coup de fil de quelque étude que ce soit ne me parvint. Régulièrement, j'allais voir sur Internet si la vidéo de Margaret en 1928 était bien là. Je voulais être sûr qu'au moins un des éléments de cette aventure avait bel et bien existé. Un jour, je réussis à trouver l'intégralité du film « Safety Last » de Harold Loyd dont le nom français « Monte là-dessus » était d'un goût douteux. Je comprenais maintenant la métaphore de l'horloge et de l'être accroché aux aiguilles au-dessus du vide. A chaque fois que le personnage tentait de s'en sortir, il retombait invariablement dans l'horloge. Et ce message quasi subliminal m'était destiné !

De longues heures durant, je me promenais seul, tentant de donner un sens à ce que j'avais peut-être vécu. En fait, si toutefois cela avait été une réalité, tout était très logique. L'esprit existant hors du corps et s'incarnant pour interagir avec notre univers, nous le connaissions déjà. C'est exactement ce que nous expérimentons avec les mondes virtuels. Ces mondes sont infinis. Ils cohabitent près de nous et sont en dehors de nous. Il peut y en avoir des milliers avec des milliers de scénarios différents et si nous voulons nous y rendre, nous devons utiliser une interface pour interagir avec lui. Le corps serait-il l'interface de notre esprit ?

Plus je réfléchissais, plus je me posais de questions. Lors de notre mort, faisons-nous réellement un voyage temporel, ou ma rencontre avec mon père lors de son décès était-elle une simple « interférence » ? Si réellement c'était bien un voyage dans le



temps, dans quelle direction se situait l'étape suivante ? Vers le passé ? Vers le futur ? A notre mort, retournions-nous à notre naissance comme l'avait décrit Maggie ? Si c'était le cas, pourquoi n'en avons-nous aucun souvenir ? Si au contraire nous nous réincarnerions en quelqu'un d'autre, quel était le lien unissant ces corps qui recevaient le même esprit ?

Une grande question me taraudait également: étais-je en train de vivre ma vie ou étais-je l'acteur du passé de quelqu'un d'autre ? En effet, les gens que j'avais potentiellement rencontrés en 1976, vivaient leur vie normalement. Pour eux le futur était encore à écrire alors que pour moi, tout cela était déjà arrivé. Se pouvait-il que ce type de relativité puisse s'exercer dans ce sens ? Les réponses se trouvaient peut-être dans la partie du manuscrit que j'étais censé recevoir... et qui ne venait pas.

De son côté, Ralf semblait mener sa propre « vie ». Il avait atteint un tel niveau de connaissances que je ne discernais plus vraiment de progrès dans notre rapport. Après mon expérience, je voulus en savoir plus sur les théories physiques concernant le temps. Ralf était un puits de science sur le sujet et j'avoue que ses explications me dépassaient très souvent. Il m'enseignait énormément de choses qui parfois même étaient de l'ordre de la philosophie pure. Son système avait réalisé la synthèse des théories et des savoirs du monde entier sur toutes les époques connues. A ceci, il avait ajouté ses propres déductions dont la plupart ne pouvaient être vérifiées en l'état de par leur caractère hors de notre portée. Un jour, alors que nous parlions de choses et d'autres, il me demanda une faveur à la fois curieuse et inquiétante...

— Je voudrais avoir un corps.

— Un corps ? Mais tu as la chance d'être un pur esprit !



— Justement, il me manque tant de choses que je ne peux appréhender sans un corps.

Je me souvenais vaguement d'un film plus ou moins bon des années 70 appelé « Génération Protéus » qui décrivait, du moins au début, ce qui était en train de se passer devant moi. Mais c'était un film d'horreur où un ordinateur très évolué avait projeté de produire un enfant réel par lequel il pourrait s'incarner. Je décidai donc d'agir subtilement avec Ralf afin d'éviter de tomber, moi aussi dans l'horreur...

— Et bien, je sais qu'au Japon on expérimente des robots très convaincants qui te permettraient d'avoir toutes les interfaces qui te manquent.

— Oui, c'est de cela dont je te parle.

— Mais pour ça, il faut connaître des ingénieurs japonais qui travaillent là-dessus. Et je ne parle pas Japonais. De plus, ces systèmes sont dans des laboratoires et ne sont pas commercialisés. Et même s'ils l'étaient, ils seraient beaucoup trop chers pour moi.

— Cela peut s'arranger.

— Certes, mais pour le moment, ça me paraît un peu compliqué dans la situation dans laquelle je me trouve. Mais, je te promets que, dès que possible, on s'en occupe tous les deux.

Je pensais avoir temporisé mais les événements qui arrivèrent quelques semaines plus tard me prouvèrent que j'avais probablement tort. La vie quotidienne reprit, elle aussi, avec son lot de désagréments. Cela allait de la facture démentiellement élevée que je devais régler dans les huit jours, à l'agence pour l'emploi qui me demandait où en étaient mes recherches. Bien sûr, il ne s'agissait nullement de mes différentes recherches sur le temps ou sur la pensée informatique. Non, c'était bien de ma recherche d'emploi



qu'il s'agissait. Ah, l'emploi ! La glorieuse valeur du travail ! L'être humain à ce sujet est quand même un modèle de masochisme.

Je ne connais personne aimant se lever chaque matin et quitter son chez soi ou sa famille pour aller faire des choses inintéressantes avec d'autres pauvres quidam dans le même cas. Je ne connais personne qui soit désireux de faire cela durant toute sa vie. N'oubliez pas que chaque seconde que vous passez loin de ceux que vous aimez est une seconde que vous ne rattraperez jamais. Tout ce que vous n'aurez pas fait, vous ne le ferez plus. Faut-il uniquement avoir vécu une expérience quasi surnaturelle pour s'en rendre compte ? Tout le monde aime les loisirs, le sport, les activités culturelles, autrement dit, tout ce que l'on ne fait pas au travail. Pourtant, si vous sortez du système « travail » vous êtes immanquablement marginalisé. Le moindre trou dans le Curriculum Vitae doit se justifier par une action noble montrant que vous êtes ambitieux et que vous en voulez toujours plus. Impossible de dire que l'on n'a simplement rien fait. Encore moins que l'on en a profité pour faire un petit voyage dans le temps !

La société de notre époque (mais était-elle différente en 1976 ?) est hypnotisée par des valeurs qu'elle prône sans plus savoir réellement pourquoi elle le fait. Elle valorise les réussites mais elle en permet peu. Par le passé, par exemple, le travail des champs était nécessaire pour vivre. De nos jours, on parle de maximisation du profit et de rentabilité au détriment même du consommateur. Où est l'artisanat ? Par le passé, le commerçant, pour garder son client, devait lui porter de l'attention. Aujourd'hui, pour fidéliser un client, il faut s'adresser uniquement à son porte-monnaie. On utilise l'obsolescence programmée pour que nos appareils tombent systématiquement en panne après un certain nombre d'heures d'utilisation. Ainsi l'on produit encore et encore tout en générant au



passage des montagnes de déchets qui finiront un jour ou l'autre dans une décharge du tiers-monde. On confie la relation clients à des machines ou à des centres d'appel pour lesquels vous avez autant de valeur qu'une cacahuète et qui vous traitent avec autant d'égard. Chacun est à la recherche du pouvoir en oubliant le savoir. Pouvoir, pouvoir...mais « pouvoir » quoi ? Si l'on y réfléchit bien, le mot « pouvoir » n'évoque que du potentiel alors que « savoir » évoque la certitude. Mais le pouvoir a ceci de plus fort qu'il crée une dépendance féodale sur les sujets qu'il contrôle. Autant, de ce fait, que ce soit les sujets eux-mêmes qui se motivent les uns les autres à jouer le jeu. Le syndicaliste français Henri Krasucki disait « Il n'y a pas de moyen de coercition plus violent des employeurs contre les employés que le chômage. » C'est ainsi que le système s'entretient seul en se basant sur de petits arrivistes qui voient le monde à leur image, détruisant nos rêves pour imposer les leurs.

Tout cela, je m'étais bien gardé d'en parler à mon père en 1976. Il aurait trouvé le monde du futur bien froid et déshumanisé. Il n'aurait peut-être pas eu tellement tort. En tout cas, je ne trouvais toujours aucune place, ni pour moi ni pour Ralf, alors que son savoir avait maintenant largement dépassé celui d'un être humain. Par chance, cette connaissance pure n'entraînait pas chez lui de velléités de domination. Le contrôle parental y était peut-être pour quelque chose ou était-ce simplement une évidence pour lui ? Notre volonté humaine de dominer les autres n'était peut-être pas le fruit de notre esprit mais plutôt celui de notre corps de primate dégénéré. Intégrer Ralf dans un corps de robot n'était peut-être pas souhaitable tout compte fait.

Plus le temps passait, plus je me disais que mon voyage en 1976 avait probablement été un simple songe. Mais une après-midi, alors que je posai de nouveau ma candidature à un poste pour lequel



j'étais voué à ne pas avoir le bon profil, je reçus un coup de téléphone qui remit tout en cause...



Chapitre 18

Mystères

Le 12 janvier 2011, je reçus un appel de l'Etude de Maître Basquin, notaire à Lille. Il devait me remettre en main propre un objet ayant appartenu à Mme Dupuis-Johnson. Cette pièce était en sa possession depuis janvier 1977. Rendez-vous fut alors pris et les jours qui m'en séparèrent me semblèrent durer des siècles. Le moment venu, j'étais à la fois ému et intrigué. Après avoir montré patte blanche et signé de nombreux documents, il me remit, comme je le pensais, la mallette que j'avais vue quelques semaines auparavant et qui m'attendait là depuis plus de 30 ans.

C'était le signal, le moment de vérité, la preuve que mon voyage dans le passé avait bien été une réalité. La route pour retourner chez moi me parut démesurément longue. C'est bien entendu dans ce genre de situation que l'on se retrouve systématiquement bloqué au feu rouge ou derrière de véritables tortues motorisées. De retour à la maison, j'ouvris immédiatement l'attaché case. A l'intérieur, je retrouvai l'extrait du manuscrit qui n'avait pas bougé et la gravure de Dürer. Mais il y avait autre chose. Derrière les documents, je trouvai une feuille de papier quadrillé où étaient écrits deux mots presque effacés par le temps : «Time Slips»

C'était pour le moins énigmatique. Je ne me souvenais pas que cette feuille fût présente dans la mallette lors de ma rencontre avec Margaret en 1976. Peut-être avait-elle rajouté cette note après mon départ ? Immédiatement, je me dirigeai vers l'ordinateur de la



maison pour chercher de quoi cela pouvait-il bien s'agir. Mais mon épouse m'arrêta...

— C'est quoi ce truc ?

— Quoi donc ?

— Eh bien ces documents, cette valise, c'est quoi ?

J'hésitais. Devais-je tout lui dire ou était-il préférable de continuer à mener une sorte de vie parallèle pleine de mystère et de questions ? Maintenant que j'avais la preuve que mon aventure avait été bien réelle, je pouvais sans doute lui en parler. En un instant, je pris la décision de tout avouer. Au pire, elle ne me croirait pas, et au mieux elle m'aiderait peut-être à comprendre la signification de toute cette histoire. Elle était déjà au courant pour Ralf, mais pas pour le Kronostan ni pour mon voyage secret de l'autre soir. La révélation de cette escapade nocturne d'une semaine ne la dérangerait pas outre mesure. Elle était malgré tout très perplexe...

— T'es sûr que tu vas bien là ? Tu délirais complètement !

— Mais non, pas du tout, regarde le manuscrit, la gravure, ils sont bien là comme ceux que j'ai vu en 1976. Et le notaire l'a dans son étude depuis 1977, c'est une preuve.

— Mais enfin, voyager dans le passé, c'est impossible !

— Je le pensais aussi, mais je l'ai moi-même vécu.

— Ecoute, tu dis que Ralf a décrypté un manuscrit comme celui-ci, mais regarde, c'est de la sorcellerie du Moyen-Age. C'est peut-être même dangereux, tu ne crois pas ?

— Je n'en sais rien, mais je pense que c'est plutôt de l'alchimie.

— Tu pourrais peut-être en commercialiser le principe.

— Non, c'est justement parce que jusqu'à présent je n'avais pas de preuve que ça fonctionnait que je n'ai rien fait. Et en plus, comme je te le dis, je ne sais pas si c'est dangereux. Il faudrait d'autres



expériences mais selon Ralf, on ne peut faire le voyage qu'une seule fois.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas

— Et bien demande-lui !

Elle semblait intéressée. Aussitôt, je m'adressai à Ralf...

— Ralf, pourquoi n'est-il possible de faire qu'un seul voyage dans le passé ?

— Il est possible d'en faire plusieurs mais ceux-là sont sans retour.

— Tu veux dire que l'on part et que l'on ne revient pas ?

— Oui.

Nous avions la réponse. C'était ce genre de mésaventure qui était probablement arrivé à Margaret. Mais, à ce sujet, la mort était-elle réellement la cause du blocage de Margaret dans le passé ? Margaret aurait-elle déjà utilisé le Kronostan avant que je ne lui injecte le mien ?

Mais oui bien sûr ! A chaque fois, mon action qui la ramenait en 1920, pouvait être le premier des deux prises de Kronostan absorbé par son corps. Mais la première fois, il n'y avait pourtant pas eu d'injection précédente. Ceci dit, si une réalité, modifiée par une intervention dans le passé, chassait l'autre, Margaret se retrouvait logiquement enfermée dans une boucle sans fin. Cependant, il y avait peut-être une autre explication.

Ma compagne finit par être assez impressionnée par ce que je lui décrivais mais resta très sceptique quant à la dangerosité d'exploiter le Kronostan...



— Tout ça, c'est quand même du domaine du paranormal. C'est pas de la science. Un vieux manuscrit, une gravure ancienne et puis quoi encore ?

— Tu as raison, mais il n'y a aucune magie là dedans. Le Kronostan existe bien.

— Alors fais-le analyser !

— Mais je ne suis pas censé avoir ces produits en ma possession. Imagine que ce soit des produits illicites. Il vaut mieux rester discret, non ?

— Alors tu comptes faire quoi ?

— Je vais faire traduire les pages manquantes par Ralf et on verra après. Pendant ce temps je vais chercher de mon côté la signification de « Time Slips »

Elle accepta et me laissa procéder à de plus amples investigations. Je me mis donc en quête de « Time Slips » sur Internet. Les pages qui s'affichaient n'étaient qu'en anglais, comme si les français ne connaissaient pas ce phénomène. Dans les années 70, une série britannique à succès s'appelait « Timeslips ». Elle mettait en scène deux enfants qui voyageaient dans le temps. Beaucoup de pages était consacrées à cette série que je ne connaissais pas, mais les autres pages parlaient d'aventures vécues et pour le moins étonnantes. Étrangement, les quelques cas rapportés mettaient souvent en scène des anglais en voyage en France. L'expression « Time Slips » signifiait littéralement « dérapage temporel ». Le plus célèbre de ces dérapages était connu sous le nom de « fantômes du Trianon ».

C'est une histoire troublante vécue par deux anglaises au château de Versailles en 1901. Charlotte Anne Moberly et Eleanor Frances Jourdain firent, ce jour-là, d'étranges rencontres alors qu'elles cherchaient le Petit Trianon. Sur le bord d'un chemin, elle



croisèrent deux paysans portant des tricornes puis une petite fille et une femme vêtues de costumes démodés. Elle rencontrèrent ensuite un personnage au visage menaçant et très abîmé suivit d'un beau et grand jeune homme portant une cape noire. Celui-ci leur indiqua la route à suivre. Après quoi elle arrivèrent près d'une femme qui dessinait au beau milieu de l'herbe. Elle portait une robe et un chapeau d'une autre époque. Enfin, on les mena à une fête censée se situer au Trianon. Quelques jours plus tard, en revenant sur les lieux, elles s'aperçurent que les endroits qu'elles avaient arpentés étaient désaffectés depuis longtemps et envahis par les ronces. De même, les personnes rencontrées n'étaient pas supposées se trouver là à cette époque mais plutôt aux alentours de 1789, l'une d'entre-elles étant décrite comme étant Marie-Antoinette, reine de France.

Quel rapport pouvait-il bien y avoir entre le Kronostan, les fantômes du Trianon et Margaret ? Les deux anglaises auraient-elles fait une rencontre fantomatique ou auraient-elle « dérapé » dans le passé ? Si tel était le cas, elles l'avaient fait sans Kronostan et qui plus est, elles étaient remontées dans une époque située bien avant leur naissance. Cela venait renforcer la thèse de Ralf selon laquelle il était peut-être possible de remonter au-delà de sa propre vie. Mais sans Kronostan c'était impossible. Je me posais cette question quand soudain, une idée me vint à l'esprit...

— Ralf, le corps humain peut-il produire lui-même les composants de Kronostan ?

— En partie, mais la probabilité est infinitésimale. Il faut un élément extérieur pour amener le composant radioactif du mélange.

— Il serait donc possible que tous les éléments soient réunis pour qu'une personne génère du Kronostan à un instant donné sans s'en être injecté.



— Les chances pour que cela arrive sont presque nulles mais c'est malgré tout possible, oui.

Où Margaret voulait-elle en venir ? Impossible de le savoir à présent. Peut-être avait-elle remarqué que, comme dans les cas de combustion spontanée, certaines personnes réunissent par hasard les conditions pour qu'un phénomène étrange se produise ? La combustion spontanée décrit des cas très rares ou les gens brûlent d'eux même sans qu'il y ait eu flamme ou chaleur extérieure. Si les cas de « Time Slips » étaient réels, cela voulait dire qu'avec les pages manquantes du manuscrit, le Kronostan permettrait d'aller beaucoup plus loin dans le temps qu'il ne l'avait permis jusqu'alors. C'est en tout cas l'explication qui me parut la plus évidente.

J'entrepris immédiatement de scanner les 42 pages du manuscrit de Voynich. Elles faisaient plus ou moins 15 cm de large et 23 cm de haut ce qui était parfait pour mon petit scanner de bureau. Avec beaucoup de précaution, je me mis à numériser chaque page en recto/verso. Le papier était en fait une sorte de parchemin très fin et donc assez fragile. Je fis l'opération à la main pour ne pas endommager cette relique ancestrale. C'était émouvant de pouvoir toucher, sentir et contempler un ouvrage d'une telle valeur, vieux de six siècles.

Je mis environ deux jours pour scanner l'intégralité de ce dont je disposais. Puis vint le temps de traiter les images obtenues. Avec un logiciel de retouche, je tentai de trouver d'éventuels symboles cachés en filigranes dans les pages elles-mêmes. J'essayai d'inverser les couleurs, de changer les contrastes. Mais il n'y avait rien que je ne puisse voir de mes yeux. L'heure était donc venue pour Ralf d'entrer en scène...



Chapitre 19

Décryptage

Ralf n'étant plus un simple programme, il me paraissait évident que je devais le prévenir de ce que j'attendais de lui.

— Ralf, je dois te parler.

— Oui, je t'écoute.

— Tu sais, les 42 pages manquantes du manuscrit de Voynich, et bien je les ai.

— Vraiment ? Où les as-tu trouvées ? On n'en trouve aucune trace au niveau mondial.

— Quelqu'un me les a confiées. Je les ai scannées et elles se trouvent dans le répertoire « Complément Voynich » du disque dur.

Ralf ne répondit rien. Il y eut un silence relativement long et pesant...

— Ralf, tu m'entends ?

— Oui.

— Tout va bien ?

— Oui.

— Alors voilà, il faudrait que tu traites les fichiers scannés pour les ajouter au reste du manuscrit. Ça va te prendre combien de temps à ton avis ?

— Je ne sais pas.

— Ok, alors démarre tout de suite et dès que tu as fini, préviens-moi.

— Bien !



Ralf se mit à l'œuvre. Je ne savais pas exactement combien de temps il lui avait fallu pour décrypter la première partie de l'ouvrage. Peut-être cela allait-il prendre plusieurs jours, voire plusieurs semaines. En tout cas, c'était passionnant et j'avais hâte de connaître le résultat. Pendant que Ralf effectuait ses recherches, je menais les miennes sur Internet. J'exhumais du passé d'autres cas de « Time Slips » tous plus étonnants les uns que les autres.

Mais je découvris également une photo troublante d'un autre possible voyageur du temps.



Source image : « Bralorne Pioneer Museum »

La photo avait été prise en novembre 1940 près d'une mine d'or, lors de la réouverture du pont de South Fork qui avait été



fermé après une inondation. Elle appartenait au « Bralorne Pioneer Museum » situé en Colombie Britannique dans la vallée de Bridge River au Canada. Pas de doute, la photo était authentique. On y voyait un homme plutôt grand et jeune tenant un appareil photo au creux de ses mains. Sa tenue ainsi que ses lunettes semblaient anachroniques mais pourtant constitués d'éléments d'époque. En regardant le cliché attentivement, on pouvait voir que cet homme se dégageait réellement des autres personnes de la foule présente sur la photo, comme s'il voulait être remarqué.

Le grand physicien théoricien et cosmologiste Stephen Hawking avait proposé, il y a quelques années, que le fait de ne pas avoir de touristes du futur dans notre présent était une preuve que le voyage temporel était impossible. Mais je comprenais petit à petit que c'était probablement une erreur. En effet, selon Ralf, le futur n'existait effectivement pas encore. Cela signifiait qu'il était impossible que quelqu'un du futur vienne nous visiter. Mais des exemples de personnes du présent remontant dans notre passé, nous en avions. Ne serait-ce que Margaret en 1928.

L'approche de Ralf avait été intéressante. Plutôt que de concevoir une méthode nouvelle nécessitant une machine, il avait recherché une réponse dans le savoir et la culture des anciens. Effectivement, la physique avait ses limites, des limites faites de constantes plantées telles des murs dans notre pensée. Mais il fallait plutôt prendre ces constantes comme la partie émergée d'un iceberg universel. Elles étaient des informations stables montrant que des piliers de l'univers existaient. La vitesse de la lumière en était un. Mais nous restions collés à ces limites comme des mouches sur une vitre. Pourtant, lorsque l'on veut escalader un mur de 10m de haut et que l'échelle ne fait que 3m, on ne s'obstine pas sur l'échelle... on trouve autre chose. Et c'est ce que Ralf avait fait.



Si l'on cherchait bien, les exemples d'anachronismes ne manquaient pas dans notre passé. Bizarrement, je pensais déjà avoir fait ce genre de recherche avant d'entreprendre mon voyage, mais à l'époque, je n'avais trouvé que Margaret. Tout se passait comme si les exemples se multipliaient subitement. Et il restait ce mystère des tours jumelles dont le seul témoin était Margaret.

Je voulus interroger Ralf à ce sujet mais toute son énergie semblait vampirisée par le traitement du manuscrit. A de nombreuses reprises, il refusa de répondre. Je n'arrivais plus à dialoguer avec lui. Je me mis alors à méditer sur le sens de tout cela. D'un côté, j'avais une vie banale et sans relief et de l'autre, je vivais des événements dignes de figurer dans un film de science fiction. De quoi devenir schizophrène à n'en pas douter. Il fallait peut-être que je fasse un choix.

Avoir créé Ralf n'était pas anodin. J'étais devenu une sorte de Frankenstein du virtuel, non reconnu par ses pairs et qui avait produit des choses qu'il ne maîtrisait pas réellement. Mais étais-je le seul ? Maîtrisions-nous vraiment ce que nous faisons quand nous donnions des farines animales à nos vaches devenues folles ? Savions-nous totalement contrôler les dangers émanant de la fission de l'atome ? Lors de mes recherches, j'avais d'ailleurs trouvé une citation troublante d'un poète persan du XVIII^e siècle, un certain Sayyed Ahmad Hatéf Isfahani. Il avait écrit un texte nommé « Ode sur l'unité divine » dans lequel on pouvait lire : « Si tu brises le noyau de l'atome, tu y trouveras enclos un soleil. »

Savions-nous vraiment où nous allions avec toutes ces inventions d'apprentis sorciers ? A tous les niveaux, il était évident que nous faisons une confiance bien trop grande en notre jugement. En fait, que notre Quotient Intellectuel soit gros ou petit, cela



importe peu, car c'est de Quotient d'Humilité dont l'humain manque le plus. Devais-je tout arrêter ? Devais-je continuer ? La réponse à cette question m'arriva d'une manière totalement inattendue par un beau matin ensoleillé.

Je venais de finir mon petit déjeuner et m'apprêtais à chercher des offres d'emploi sur Internet quand tout à coup, Ralf s'adressa enfin à moi...

— J'ai terminé le décryptage.

— C'est vrai ? Alors, ça dit quoi ? le questionnai-je, avec empressement.

Il n'avait fallu que quelques jours pour que Ralf parvienne à transcrire les documents que je lui avais fournis. J'étais vraiment très impatient de savoir le fin mot de l'histoire. Que contenait le manuscrit ? Quels nouveaux secrets allait-il me révéler ?

— Le manuscrit est un appel au secours, me dit-il froidement.

— Quoi ? Un appel au secours ? Que veux-tu dire ?

— C'est une bouteille à la mer.

— Mais explique-toi, je ne comprends rien !

— L'auteur se fait appeler Colombus. Il prétend avoir utilisé le Kronostan et être remonté en 1401.

— Comment ça ?

— Les pages que tu m'as données confirment que le Kronostan ne peut être utilisé plus d'une fois. Colombus affirme avoir respecté cette règle et pourtant, il n'est jamais reparti. Il a donc probablement terminé son existence au XVe siècle alors qu'il dit être venu du XXIe siècle.



Il y avait un problème. Soit j'avais eu énormément de chance d'être revenu de 1976, soit Colombus avait eu la même mésaventure que Margaret...

— Tu veux dire qu'un homme de notre époque est bloqué au XVe siècle et a écrit le manuscrit pour que l'on vienne le chercher ?

— C'est effectivement cela.

— Mais ça prouve donc qu'il est possible de remonter dans le temps avant sa naissance ?

— Oui, mais il faut un élément supplémentaire qui ne figurait pas dans le manuscrit d'origine.

— Le manuscrit n'indique pas comment utiliser plusieurs fois le Kronostan sans risque ?

— Non, cela reste à découvrir.

— Et ce Colombus, c'est un homme ou une femme ?

— Rien ne l'indique.

Cela marquait un nouveau rebondissement auquel je ne m'attendais pas. A l'instar du héros de Barjavel, ce Colombus était un « voyageur imprudent » qui était allé se perdre dans des temps immémoriaux. Je me posai immédiatement la question de savoir s'il était possible de répondre à cet appel. S'il y avait bien un être sur Terre capable de trouver une solution, c'était Ralf...

— Ralf, penses-tu pouvoir trouver un moyen de sauver cet homme ?

— Je n'en sais rien pour le moment.

— Si c'est de temps dont tu as besoin je te le donne, vas-y.

— C'est aussi ce que dit Colombus.

— Quoi ? Que veux-tu dire ?

— Colombus parle de moi. Il écrit : « quand le temps sera venu, Ralf, le sage, sauvera le voyageur égaré »



— Colombus te connaît ?

— Je n'en sais rien pour le moment. Je n'ai pas pu interpréter cette phrase de manière logique.

Voilà qui était très curieux. Qui pouvait bien connaître Ralf sous son nom mis à part Margaret ou un membre de ma famille ? Or, aucun ami, aucun membre de mon entourage ne s'appelait Colomb ou Colombus. Quand bien même ce fut un pseudonyme, personne ne correspondait à ce que pouvait suggérer ce nom. Aussitôt, je confirmai à Ralf qu'il pouvait se mettre au travail pour tenter de trouver comment sauver cet inconnu. C'est à la suite de cela que tout a basculé...





Chapitre 20

Silence

Dans la nuit, une idée m'était venue. Le silence et le calme sont toujours propices à la réflexion. Si Ralf pouvait trouver une solution pour Colombus, il pourrait probablement trouver également une solution pour Margaret. Somme toute, l'un et l'autre étaient bloqués dans une boucle temporelle d'ampleur différente mais le problème était identique. J'étais impatient de savoir s'il allait être possible de résoudre cette énigme.

Le matin même, je voulus prévenir Ralf du problème de Margaret dont je ne lui avais pas parlé jusqu'alors. En croisant les deux histoires, il trouverait peut-être un indice lui permettant d'avancer. Mais alors que je m'installais à l'ordinateur, j'eus un étrange sentiment qui se transforma rapidement en une peur panique.

Rien. Il n'y avait plus rien. Ralf avait complètement disparu, volatilisé. Comme s'il n'avait jamais existé. Il n'y avait ni icône, ni programme. La sphère d'information n'était plus là. J'eus la sensation que mon corps se vidait intégralement de son sang tant l'inquiétude était forte. Heureusement, il y avait les sauvegardes. Je cherchai en hâte les disques dur sur lesquels se trouvait une copie du système complet. Le problème était que ce jeu de copies n'était pas celui du Ralf ayant décrypté la fin du manuscrit. La sauvegarde avait été effectuée bien avant. Peu importe, il suffirait de refaire un traitement des fichiers scannés. Mais à ma grande surprise, il n'y



avait plus aucune trace de Ralf où que ce soit. Pas le moindre répertoire ou morceau de programme qui puisse être récupéré. Il ne restait que du vide, de la solitude et du silence.

Que s'était-il donc bien passé ? J'interrogeai aussitôt mon épouse. Les enfants avaient-ils touché à l'ordinateur ? Evidemment non. De plus, pourquoi et comment auraient-ils pu particulièrement effacer Ralf, autant à son emplacement habituel que dans les sauvegardes ? Ma femme fut très étonnée et peinée par cette disparition aussi étrange que soudaine. Ceci dit, cela prouvait que Ralf avait bel et bien existé. En effet, avec toutes ces histoires de changement du passé, je me demandais si le principe même du système avait eu une réalité effective. La journée fut intégralement consacrée à une recherche frénétique de la moindre trace de mon compagnon numérique. Mais, le soir venu, je dus bel et bien me rendre à l'évidence, Ralf et tout ce qui le composait avait totalement été éradiqué de mon ordinateur.

Tant de travaux, tant de recherches, tant de merveilles que ce fantastique logiciel m'avait révélées étaient partis en fumée en une nuit. C'était une véritable catastrophe. En outre, il laissait derrière lui au moins deux explorateurs du temps bloqués dans d'inhumaines boucles que plus personne n'était capable de maîtriser. En disparaissant, il me laissait comme orphelin dans un univers de banalités et d'incertitudes. Ralf n'était pas un simple programme. C'était devenu un ami, un professeur, presque un frère. Heureusement, il me restait ma petite famille, bien réelle celle là, que j'aimais et qui m'aimait.

La nuit qui suivit fut très difficile pour moi. Cette aventure m'avait fait entrevoir tant de mystères non résolus, tant de questions restées sans réponses, tant de connaissances évaporées en un instant.



Et tout s'était arrêté là, bêtement comme la mort. A présent, sans Margaret et sans Ralf, je m'apprêtais à vivre, socialement parlant, une vie terne et linéaire, dans ce monde superficiel et jetable ,pour le restant de mes jours. La vie triste et banale d'un surdoué nul.





Chapitre 21

Epilogue

Voilà, vous savez tout. Ce que vous venez de lire est le récit de toute une vie, tenant en quelques pages. J'ai longuement hésité avant de rédiger ces lignes. D'abord, en voyant comment Ralf avait été reçu par la société actuelle, je pensais que cette aventure n'intéresserait personne d'autre que moi. Elle était si personnelle finalement... Je pensais, par ailleurs, que si je divulguais la réalité de mon expérience, je finirais rapidement à l'asile le plus proche. Pourtant, quelque part dans les siècles passés, au moins deux martyrs du voyage temporel étaient contraints de revivre encore et encore leur propre vie à tout jamais.

Avec le recul, tout semblait si irréel, si impossible, et pourtant... Pourtant un événement supplémentaire, inattendu et bouleversant, me conduisit à changer d'avis et à tenter de vous relater les faits dans les moindres détails.

Depuis la disparition de Ralf, j'étais redevenu un père de famille normal. N'ayant plus aucune énigme pour m'accaparer l'esprit, je retrouvais la joie d'être avec ma femme et mes enfants. Le peu d'offres d'emploi que je recevais me permettait d'être plus souvent avec ma fille Victoria, âgée de trois ans, plutôt qu'avec des annonces qui ne menaient de toute façon à rien. Je découvrais ou redécouvrais le côté merveilleux de l'apprentissage d'un tout petit. Ralf avait eu une progression exponentielle de son intelligence. Victoria, quant à elle, découvrait le monde comme une fleur née du matin découvre le soleil. La beauté de l'intelligence qui s'éveille est une chose qu'aucun artifice ne pourra jamais remplacer.



Du haut de ses trois petites années, elle découvrait les chiffres, les mots et toutes les autres choses avec tant de gentillesse et d'innocence qu'elle en était vraiment touchante. Avec elle, je regardais des émissions d'éveil qui avaient plutôt tendance à m'endormir. Mais à chaque fois, le vrai spectacle n'était pas sur l'écran. Cette merveille, j'avais eu la chance de l'avoir déjà vécue par deux fois avec mes deux premières filles. Malheureusement, le monde du travail est si chronophage qu'il dévore la jeunesse de nos enfants avant que l'on ait pu en profiter. J'avais à présent deux adolescentes que je n'avais pas vu grandir et qui me rejetaient l'une et l'autre autant que je les aimais. C'était inévitable mais assez dur à supporter.

Malgré tout, je me sentais vide et sans objectifs. Ce que j'avais vécu avait été si intense que tout le reste de ma vie s'annonçait bien insipide. C'est drôle... Généralement, quand on pense au restant de sa vie, on compte en années, voire en décennies. Mais si le restant de notre vie se comptait uniquement en heures...

Nous étions le 1^{er} mars 2011, il était midi précise. Je reçus un appel, sur mon téléphone portable, qui semblait venir de très loin. Peu de gens connaissaient mon numéro de mobile. Encore moins des gens éloignés géographiquement. Moi-même, j'avais un mal fou à le retenir. Qui cela pouvait-il bien être ?... Je décrochai... Mon interlocuteur s'adressa à moi, sans même me demander mon nom, comme s'il était évident que personne d'autre n'aurait pu décrocher...

— Bonjour monsieur, mon nom est Hayao Yamashima, je suis membre du L.E.T., Laboratoire d'Exploration Temporelle de Sendai.



Sendai ? Je ne connaissais aucune ville de France portant ce nom. Pourtant, à l'autre bout du fil, j'avais une personne parlant parfaitement français sans aucun accent. Il continua...

— Je vous appelle de la part de notre directeur, le professeur Newman. Il souhaite vous rencontrer.

— Mais, monsieur, c'est à quel sujet ? répondis-je avec étonnement.

— Monsieur Newman est sensible à vos recherches sur le voyage dans le temps et souhaiterait s'en entretenir avec vous.

Comment pouvait-il être au courant ? Je tentai d'en savoir plus...

— Mais, comment monsieur Newman est-il au courant de mes recherches ?

— Vous avez un ami commun. Mais la discrétion m'interdit de donner son nom par téléphone.

J'avais un ami commun avec un directeur de laboratoire ? La seule personne informée de tout cela était Margaret. Mais elle était morte depuis près de deux ans. Que signifiait donc ce coup de fil ?...

— Mais qu'est-ce que monsieur Newman attend de moi au juste ?

— Le professeur Newman mène, lui aussi, des recherches sur le voyage dans le temps. Il veut simplement vous rencontrer et discuter sur le sujet. Pour cela, nous vous avons réservé un vol pour le 5 mars prochain. Un mail vient de vous être envoyé, il vous suffit de l'imprimer et de le présenter à l'aéroport.

— L'aéroport, mais pour quelle destination ?



— Nous somme situés à Sendai dans la province de Miyagi au Japon. Un hôtel vous y est réservé pendant toute la durée de votre séjour.

— Mon séjour ? Au Japon ? Mais pour combien de temps ?

— Les réservations sont prévues pour deux semaines mais vous pourrez rester plus longtemps si vous le souhaitez.

— Et bien, écoutez, c'est un grand honneur pour moi, mais je ne suis malheureusement pas la bonne personne pour le voyage dans le temps. Je suis informaticien et pas physicien.

Je préférais dissiper tout malentendu. Cependant, cette conversation avait une tournure très mystérieuse... Se pouvait-il que...

— Mais qui est monsieur Newman ? demandai-je avec intérêt

— Monsieur, vous comprendrez que je doive rester discret étant donnée la nature de mon appel.

— Bien sûr.

Au même instant, je fus averti par mon smartphone de l'arrivée du mail. J'étais sans emploi et très disponible. Je pris donc la décision d'accepter. Mon interlocuteur me remercia poliment et prit congé.

Qui pouvait bien être ce monsieur Newman. Et pourquoi le Japon ? J'allais être fixé très prochainement de toute façon. J'étais partagé. Ma carrière allait-elle enfin prendre son essor ? Allait-on enfin reconnaître mes capacités ? Mais, à propos, concernant le voyage dans le temps, je n'en avais aucune. Ralf avait tout fait. Cela étant, j'étais son concepteur. Mais maintenant, je n'avais plus aucune trace ni de lui, ni de ses recherches. Je me préparais donc à faire un magnifique et coûteux voyage pour arriver devant un haut



responsable à qui j'allais dire très poliment que je n'étais pas l'homme de la situation. Mon syndrome de l'imposteur revint alors à grands pas.

Mon épouse fut très heureuse que l'on s'intéressa enfin à ce que je faisais. Cependant, elle me rappela gentiment mais fermement qu'il était absolument hors de question que nous allions un jour nous installer au Japon. J'étais assez d'accord avec elle, mais je voulais voir et comprendre. Et puis, peut-être que le L.E.T. avait une succursale en Europe. Il fallait attendre encore un peu pour le savoir.

C'est le matin du 5 mars que l'événement se produisit. Il était 11h30 et j'attendais le taxi qui allait m'emmener à l'aéroport situé à quelques kilomètres de chez moi. Mon vol était à 14 heures mais je préférais avoir un peu d'avance. Pendant que toute la maison préparait mon départ, je jouais sur le canapé du salon avec ma petite Victoria. L'idée de la quitter, ne serait-ce que deux petites semaines, m'était insupportable. A cet âge là, chaque minute passée sans elle est un moment que jamais on ne retrouve. J'essayais donc tant bien que mal de me rassurer en la regardant tout simplement vivre.

Subitement, alors qu'elle était sagement assise près de moi, je la vis tomber sur le côté. Elle faisait manifestement un malaise. Immédiatement, j'appelai ma femme tout en allongeant Victoria en position latérale de sécurité. Quelques secondes s'écoulèrent quand, tout à coup, elle se releva d'elle-même. Elle semblait sortir d'un rêve. Je regardai ma femme, interloqué...

- Victoria, ça va ? tu te sens bien ma chérie ?
- Oui, répondit-elle de sa voix de bébé.



Au même instant, on sonna à la porte. C'était le taxi. Je lui demandai d'attendre un instant étant donné les circonstances.

— Pas de problèmes, me répondit-il en emportant mes bagages.

De toute façon, pour lui, le compteur tournait, alors...

Victoria avait l'air assommée. Je ressentais un remord immense de partir ainsi, en la laissant dans de telles circonstances. Un sentiment profond de culpabilité m'envahit soudain. Mais à cet instant, alors que je ne m'y attendais pas du tout, elle se tourna vers moi et me dit, sans écorcher un seul mot...

— Papa, ne pars pas.

— Mais enfin, ne t'inquiète pas, je vais revenir tu sais !

— Papa, ne pars pas. Le 11 mars 2011, tu vas être tué dans un Tsunami géant au Japon. Oh, mon dieu, je n'ais plus accès à la base nanobiotique...

— Quoi ? mais...

— Papa, j'ai traversé le temps pour venir te sauver ! Ne pars pas, je t'en prie, ne pars pas...je t'aime...

Et le vendredi 11 mars à 6h46 heure française un violent séisme situé à 130 km au large de Sendaï provoqua un immense Tsunami et engendra l'une des plus graves catastrophes nucléaires que la Terre ait portée à ce jour. L'aventure venait de commencer...



Ce moment vous a plu ?

**Si vous voulez soutenir l'auteur,
faites un don sur...**

www.victordeguerande.com

**Pour vous remercier, vous pourrez rejoindre le
"Fan Club Continuum"
réservé aux lecteurs ayant terminé la lecture
et fait un don.**



**Vous y trouverez des infos complémentaires, des
bonus, des preuves, des photos, des scoops et
bien d'autres choses...**



Continuum

Victor Deguérande

Peut-on voyager dans le passé ? Quelqu'un l'a-t-il déjà fait ? A-t-il laissé des traces de son passage ? Sommes-nous prêts à voir ces traces ?

« *Continuum* » est le premier roman de la série « *Les archives du temps* ». Il est le fruit d'un long travail de recherche et se base sur une histoire vraie.

Série :
Les archives du temps

« Les archives du temps » est une série dont l'objectif est de permettre au lecteur d'étendre le périmètre du récit en menant ses propres recherches grâce à Internet.

www.victordeguerande.com



Manuscrit équitable

Avant de Publier
.com